

Université de Tours  
UFR Lettres et Langues

# Les tabous dans les discours des deux Guerres mondiales : étude de leur expression par différents tropes en anglais et en français

Viviane Ribes

Sous la direction de Sylvain Gatelais

Mémoire de Master 2

Intitulé : Sciences du Langage

Parcours : Linguistique Avancée et Description des Langues

2020-2021

'You taught me language, and my profit on't

Is I know how to curse'

(William Shakespeare, *The Tempest*, Act I, scene 2)

« Il faut prononcer les mots difficiles et quand on les a prononcés,

avoir le courage de les réaliser »

(Georges Clémenceau, 1917)

## Remerciements

J'aimerais particulièrement remercier M. Gatelais, mon directeur de mémoire si avisé. Monsieur, merci d'avoir éveillé mon intérêt pour les tabous, merci de votre soutien, votre enthousiasme et vos relectures. Je vous dois l'absence de fautes d'orthographe et l'organisation de ce mémoire. Je suis fière d'avoir travaillé à vos côtés et d'avoir bénéficié de votre confiance.

Je remercie également les Professeurs Fabienne Toupin et Sylvester Osu pour la gestion d'une main de maître de ce master Linguistique Avancée et Description des Langues. Madame, merci pour vos conseils, votre soutien, votre confiance et le temps que vous m'accordez. Monsieur, merci pour votre bienveillance, votre énergie, votre humour propice à rassurer, dérider et reconforter.

Un grand merci à Mme Richard qui a si gentiment acceptée d'être membre de mon jury de soutenance.

Merci également à M. Horvath, auteur d'un ouvrage regroupant les lettres de soldats de la Seconde Guerre mondiale. Merci Monsieur, pour la découverte du racisme entre Alliés et l'envoi des pages correspondantes. Vous participez grandement à ce mémoire.

A mi Ahora qui, sans tout comprendre, a su me reconforter, me soulager, me détendre. Tu as essuyé mes crises de panique, mes baisses de moral, toujours serein et confiant en mes capacités. Tu as montré l'intérêt qu'il me fallait pour parfois avancer. Une infinité de merci ne suffit pas.

Merci Didou, si attentive et enthousiaste à l'initiation à linguistique au détour d'une conversation. Merci pour ton aide, ton soutien infailible, ton humour pour me consoler, ta thérapie pour la confiance et la communication. Je suis heureuse de celle que je suis devenue à tes côtés.

Mai-Mai, comment te remercier pour ta patience, ta sérénité et ta générosité ? Merci d'être là, de travailler à mes côtés, d'apporter ta petite touche, de m'écouter raconter ma vie et mon mémoire pendant des heures. Merci d'être toi.

Je souhaite aussi remercier ma famille. Je ne sais comment vous remercier de m'avoir permis de faire des études, m'avoir encouragée, avoir éveillé ma curiosité pour une myriade de sujets. Merci pour être toujours là et plonger dans la Linguistique afin de me suivre.

Enfin, à toutes les personnes qui ont montrées de l'intérêt, posées des questions, suscitées des débats. Sans oublier ses hommes et ses femmes du siècle dernier qui ont donnés matière à ce mémoire. A tous ceux qui sont tombés pour rendre nos vies moins compliquées.

Je soussignée Viviane Ribes certifie qu'il s'agit d'un travail original et que toutes les sources utilisées ont été indiquées dans leur totalité. Je certifie, de surcroît, que je n'ai ni recopié ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

## Résumé

Cette étude porte sur les tabous linguistiques émis lors des deux Guerres mondiales dans les discours et correspondances anglais et français. Ce travail se place principalement en sociolinguistique et pragmatique. La recherche se fonde sur un corpus écrit de 101 extraits issus de discours officiels et correspondances des soldats. Les données ont été sélectionnées manuellement sur les critères de temps, de langue, ainsi que de sexe de l'énonciateur. Il s'agit d'observer l'émission de tabous et les stratégies d'atténuation ou de contournement du mot tabou. Nous analysons leurs sens, leurs contextes d'énonciation et leurs visées énonciatives. L'analyse se veut qualitative afin de recenser les différents tabous linguistiques et les classer par tropes. Plusieurs stratégies sont employées afin de taire le mot tabou : la métaphore et la métonymie en font partie. Malgré tout, la mort et les horreurs de la guerre occupent une place importante dans notre corpus. Nous observons quelques différences entre les discours, les langues et la Première et Seconde Guerres mondiales.

Tabous linguistiques – Guerres mondiales – Tropes – Discours militaire – Analyse qualitative

## Résumé en anglais

This sociolinguistic, pragmatic and semiotic study deals with taboo words in war speeches from the World Wars in English and French. Previous work helps us define taboos and military language, but it seems that very few studies have been conducted on taboos in war speeches. The present research relies on a corpus of 101 extracts found both in official speeches and soldiers' letters. The data have all been selected with the same criteria, namely time, language and identity of the source. The analysis focuses on taboo usage, reduction and bypassing. The meaning of taboos, their formulations, their context of use and the speaker's goals in using them are investigated. The analysis is qualitative: taboos are listed, classified according to their tropes, and analysed in depth. Several strategies are chosen to soften or avoid a taboo. However, sometimes soldiers do not hesitate to say it. The corpus data suggest, we see some differences according to the type of discourse, the languages, and the two Great Wars - WWI and WWII.

Linguistic taboos – World Wars – Tropes – Military discourse– Qualitative analysis

## Table des matières

Remerciements .....	3
Résumé.....	5
Résumé en anglais.....	5
Liste des tableaux.....	9
Liste des figures.....	9
Introduction .....	10
1. Notions théoriques et littérature .....	12
1.1. Approfondissement du cadre théorique .....	12
1.1.1. La linguistique.....	12
1.1.2. La sociolinguistique .....	13
1.1.3. La linguistique de l'énonciation .....	15
1.1.4. La pragmatique.....	16
1.1.5. La sémiologie.....	17
1.1.6. La rhétorique .....	19
1.1.7. La linguistique de corpus.....	20
1.2. Le tabou.....	22
1.2.1. Origine du mot .....	22
1.2.2. Définition.....	23
1.2.3. Fonctions du tabou.....	24
1.2.4. Les opérations de contournement du mot tabou .....	28
1.2.5. Observation sociale du tabou.....	32
1.3. Le discours militaire.....	36
1.3.1. La science militaire .....	36
1.3.2. La langue militaire .....	36
1.3.3. Les médias dans la guerre .....	37
1.3.4. Les non-dits des soldats : à l'orée des tabous .....	39
1.3.5. A l'origine des tabous : les Deux Guerres mondiales.....	41
2. Présentation des données et Méthodologie .....	43
2.1. Problématique et questions de recherche .....	43
2.2. Rappel de l'ancrage théorique .....	43
2.3. Elaboration du corpus .....	44
2.4. Corpus d'étude.....	45
3. Résultats.....	47
3.1. Classement des données et questions de recherche formulées .....	47
3.2. Euphémismes et conceptions métaphoriques de la mort.....	47

3.2.1.	La mort dans les discours de la Première Guerre Mondiale .....	49
3.2.1.1.	La mort comme une occupation .....	50
3.2.1.2.	L'objectivation du corps humain .....	51
3.2.1.3.	La mort signant la fin de la souffrance .....	57
3.2.1.4.	La mort comme un devoir envers la patrie .....	58
3.2.2.	La mort dans les discours de la Seconde Guerre mondiale .....	59
3.2.2.1.	L'objectivation du corps humain .....	60
3.2.2.2.	La mort comme un devoir .....	62
3.3.	Des figures de style pour aborder la guerre .....	63
3.3.1.	La guerre en 14-18 .....	63
3.3.1.1.	Une descente aux Enfers.....	64
3.3.1.2.	Démolition et désolation, maîtres mots de la guerre.....	65
3.3.1.3.	La propagande.....	66
3.3.1.3.1.	Les raisons de la guerre.....	67
3.3.1.3.2.	Diffamer l'ennemi .....	67
3.3.1.3.3.	Exacerber le sentiment patriotique.....	69
3.3.1.3.4.	Les effets de la propagande : attiser un sentiment belliqueux.....	69
3.3.1.4.	La censure .....	71
3.3.1.4.1.	La censure officielle.....	71
3.3.1.4.2.	Une censure individuelle.....	73
3.3.2.	La guerre de 39-45 .....	74
3.3.2.1.	La guerre perçue comme l'Apocalypse .....	74
3.3.2.2.	La guerre annonciatrice de misère et de souffrances .....	77
3.3.2.3.	La guerre et le racisme .....	78
3.3.2.4.	La propagande.....	80
3.3.2.4.1.	Diffamer l'ennemi .....	80
3.3.2.4.2.	Attiser le sentiment patriotique en érigeant la défaite comme un tabou.....	82
3.3.2.4.3.	Les désastres de la guerre .....	84
3.3.2.5.	La censure .....	85
3.3.2.5.1.	La censure officielle.....	85
3.3.2.5.2.	La censure individuelle .....	85
3.4.	Les tabous des Deux Guerres mondiales.....	86
	Conclusion .....	88
	Bibliographie .....	<b>Error! Bookmark not defined.</b>
	Sitographie .....	92
	Références citées dans les ouvrages en bibliographie .....	93

Bibliothèque d'images.....	94
Annexes.....	95
Annexe A : traitement des insultes dans la bande-dessinée <i>Gaston</i> de André Franquin .....	95
Annexe B : traitement des mots jugés tabous dans la bande-dessinée française : exemple d'orthonymes .....	95
Annexe C : les tâches attribuées à la BBC durant la 2nd Guerre mondiale (Hendy, 2020) .....	96
Annexe D : lettre de Laurent Pouchet adressée à sa famille le 1 <sup>er</sup> octobre 1914. ....	96
Annexe E : lettre de Gilbert Williams portant les marques de la censure .....	98



## Liste des tableaux

<a href="#"><u>Tableau 1 : Récapitulatif des 5 fonctions du tabou avec exemples instaurées par Pinker (2007 : 350 dans Beseghi, 2016 : 217)</u></a> .....	25
<a href="#"><u>Tableau 2 : les contrastes entre X-phémismes (Allan &amp; Burrige, 2006 : 32)</u></a> .....	29
<a href="#"><u>Tableau 3 : usage du mot 'fuck' sous toutes ses formes selon le genre (RF pour Raw Frequency, données brutes et NF pour Normalised Frequency) issu de Christie (2013 : 23)</u></a> .....	33
<a href="#"><u>Tableau 4 : répartition des extraits dans le corpus selon leurs acceptions et la langue</u></a> .....	46
<a href="#"><u>Tableau 5 : distribution dans le sous-corpus de 14-18 des occurrences selon les différentes perceptions de la mort</u></a> .....	49
<a href="#"><u>Tableau 6 : distribution des occurrences en fonction de l'expression de la mort dans le sous-corpus de 39-45</u></a> .....	60
<a href="#"><u>Tableau 7 : répartition des différentes expressions du conflit dans le sous-corpus de 14-18</u></a> ...	64
<a href="#"><u>Tableau 8 : répartition dans le sous-corpus de 39-45 des différentes expressions du conflit</u></a> ...	74

## Liste des figures

<a href="#"><u>Figure 1 : les différentes fonctions du mot « putain » vues par les étrangers</u></a> .....	26
<a href="#"><u>Figure 2 : distinction entre les effets des X-phémismes (Allan &amp; Burrige, 2006 : 34)</u></a> .....	29
<a href="#"><u>Figure 3 : poème extrait de L'Echo des gourbis, 131<sup>e</sup> Territorial de campagne, 15 avril 1916.</u></a> ..	40

## Introduction

Comme toutes sciences, les Sciences du langage éveillent la curiosité du chercheur. Le langage, la langue constituent des entités fascinantes : comment les locuteurs d'une langue la façonnent-ils pour exprimer une infinité de faits ? Le réel, l'imaginaire, les sujets en vogue dans la communauté, comme les interdits, les tabous sont de l'ordre de l'exprimable. Seul l'être parlant, l'énonciateur est maître de son expression, même si celle-ci va à l'encontre des normes établies. Au sein de la société et parmi ses pairs, il est sans cesse tenté de franchir les limites constitutives de l'interdit selon Estellon (2015 : 151). Il ressent parfois le besoin d'exprimer un fait trop brutal, abrupt ou cruel pour la morale instaurée par l'autorité, la coutume, les croyances : il énonce dès lors un tabou.

Le mot *tabou* est emprunté au Tongan, une langue polynésienne de l'archipel du Pacifique. Il désigne un objet sacré, les locuteurs ont l'interdiction de le toucher ou de l'évoquer. Désormais, dans nos langues occidentales, un tabou est décrit selon Gao (2013 : 2310) comme « l'interdiction ou l'évitement dans une société d'une attitude jugée blessante à l'égard de ses membres, pouvant leur causer de l'anxiété, de l'embarras ou de la honte ». La mort, la sexualité, le sacré, le travail, la faim sont ainsi recensés comme sujets tabous par Duvignaud et Corbeau (1981 : 13). Beseghi (2016 : 217) remarque également :

*'Every community has its own taboo words and, consequently, swearwords based on different cultural, social, religious and historical factors.'*

*[Chaque communauté a ses propres mots tabous et, par conséquent, des gros mots fondés sur différents facteurs culturels, sociaux, religieux et historiques  
\_ notre traduction]*

En effet, Gao (2013 : 2311) confirme que les peuples de pays différents ne s'accordent pas sur la nature des tabous. L'auteur précise qu'en Chine par exemple, l'âge et le salaire ne sont pas des sujets à éviter comme ils le sont en France ou au Royaume-Uni.

Dans un souci d'accomplir un devoir de mémoire et suite à la lecture d'une étude sur les différents tabous de nos sociétés, l'idée m'est venue de plonger au cœur des tabous dans les discours militaires à la fois des officiels et des soldats des deux Guerres mondiales en anglais et en français. Nous souhaitons travailler sur les tabous depuis la découverte de la bande-annonce du film *Les Valseuses* de Bertrand Blier sorti en 1974. Celle-ci fait état de la majorité des termes et expressions désignant le sexe masculin en français. De prime abord gênée par cette myriade de mots jugés tabous, notre curiosité a ensuite pris le pas sur la gêne. Il existe de nombreux tabous, autant qu'il y a de sociétés. Présentement, il s'agit de savoir si ces extraits comportent des tabous, de découvrir la diversité des tropes créés pour les exprimer, d'observer si ceux-ci varient selon les époques ou la

langue ; si les discours officiels, de ceux prononcés devant un auditoire, influencent les lettres des soldats ; enfin, si la censure opère pareillement durant les deux guerres. Cette étude ne requiert pas une connaissance de la langue militaire ou de l'armée. Nous cherchons à observer les stratégies mises en place afin de remonter le moral des troupes, de protéger la sensibilité de la population, d'exacerber la haine ressentie envers l'ennemi.

La licence Sciences du langage et le master Linguistique Avancée et Description des Langues nous ont permis de développer un intérêt tout particulier pour la sociolinguistique. Nous nous inscrivons en socioterminologie, lorsque la relation conceptuelle entre le langage et la société est représentée dans le discours militaire. Il s'agit « d'expliquer les activités du langage qui subissent beaucoup l'influence des éléments sociaux (politique, économique, social et culturel) » (Manikaros, 2018 : 68). Ainsi, l'expression d'un tabou représente l'état le plus chargé émotionnellement du langage selon Hughes (1991 : XVI dans Beseghi, 2016 : 216). Ce langage prend un sens dans un contexte social :

*'When people use language, they reveal their social and cultural stances within the social context' (Lemke, 1995 dans Hashamdar & Rafi, 2018 : 623)*

*[Lorsque les locuteurs utilisent leurs langues, ils révèlent leurs points de vue sociaux et culturels dans le contexte social \_ notre traduction].*

De plus, l'ethnolinguistique offre des pistes de réflexion. « L'étude du message linguistique en liaison avec l'ensemble des circonstances de la communication » (CNRTL, 2012) permet d'observer la variabilité linguistique à travers différentes sociétés humaines (Manikaros, 2018 : 68) dans un même contexte d'énonciation : la guerre.

Enfin, cette étude repose également sur l'approche énonciativiste. Sarfati (2012 : 19) écrit :

*« L'acte d'énonciation pour lequel " tout sujet énonce sa position de locuteur" est tout à la fois un acte de conversion et un acte d'appropriation de la langue en discours. Le fait que par cet acte le locuteur "mobilise la langue pour son propre compte" détermine une situation d'énonciation dans laquelle émergent les énoncés. »*

D'après Christie (2013 : 1-2), un langage tabou peut être utilisé afin de générer un certain nombre d'effets communicatifs dans différents contextes. Le sens de ces tabous sera dès lors associé à des catégories sociales ou des variables.

Ce mémoire se divise en trois parties. Dans un premier temps, la littérature définissant le cadre théorique, le tabou et les discours militaires sera présentée. Puis la méthodologie concernant la constitution du corpus et la collecte de données fera office de deuxième partie. Dans un troisième temps, nous procéderons à la discussion des résultats.

## 1. Notions théoriques et littérature

### 1.1. Approfondissement du cadre théorique

Comme présenté dans l'introduction, ce mémoire s'inscrit principalement en sociolinguistique, en énonciation et en linguistique de corpus. Il touche différentes disciplines des sciences du langage qu'il est bon de présenter et de définir ici. Siouffi & Raemdonck dans *100 fiches pour comprendre la linguistique* (2018) et Neveu dans son *Dictionnaire des sciences du langage* (2011) participent grandement à la description de ces disciplines.

#### 1.1.1. La linguistique

La linguistique, discipline du siècle dernier provient de la volonté d'appréhender la nature propre du langage.

Pendant longtemps, la grammaire, du grec *grammatikê* « art de lire et d'écrire » issu de *gramma* « lettre » (Neveu, 2011 : 172) reste sans concurrent concernant l'étude du langage. Lorsqu'apparaît le terme « linguistique », la grammaire prend deux sens : « Ensemble des règles à suivre pour parler et écrire correctement une langue » ; « Etude systématique des éléments constitutifs d'une langue, sons, formes, mots, procédés. » (Le Robert dans Siouffi & Raemdonck, 2018 : 10). Cette dernière définition prend en compte, et dans cet ordre, la phonologie, la morphologie, la lexicologie et la syntaxe. Nous quittons dès lors la volonté prescriptive et entrons dans une approche descriptive. Les grammairiens ne réprimandent plus les mauvais usages mais observent l'ensemble « des particularités structurelles d'une langue, qui permettent d'identifier les régularités phonologiques, morphologiques et syntaxiques » (Neveu, 2011 : 172-3). Ils tentent ainsi de catégoriser les données observables et d'émettre des règles, des généralités dans la langue ou entre langues comparées.

Pour aller plus loin, la linguistique étudie l'usage le plus souvent oralisé de la langue au mépris de la norme instaurée par une grammaire prescriptive. Le linguiste décrit des langues vernaculaires plutôt que la langue standard. De cette distinction entre la langue standard et ses variantes vernaculaires naît également l'opposition entre la grammaire prescriptive et la linguistique qui se veut descriptive.

Désormais, le linguiste s'éloigne de la norme et de tout jugement subjectif, évaluatif ou esthétique. Il s'applique à décrire la langue telle qu'il la perçoit soit dans sa structure même, soit dans son application, par la parole notamment. Au fil du temps, la linguistique a engendré de nombreuses disciplines. Les sciences du langage regroupent celles-ci et place l'étude du langage comme une science qui contribue grandement aux sciences humaines et sociales.

*« La linguistique désire être une science. En dehors de ce désir, elle n'a aucun statut et n'a plus qu'à se confondre avec les pratiques, après tout forts anciennes et forts estimables, qu'on regroupe sous le nom de grammaire. »*  
(Milner, 1989 dans Neveu, 2011 : 217).

L'étude des tabous, en tant qu'éléments du langage réalisés par la parole, s'inscrit bien dans le domaine des sciences du langage. A l'instar des chercheurs et théoriciens en linguistique, nous allons nous évertuer à émettre une analyse sans jugement de valeur ou de morale. Dans un premier temps nous définirons les tabous puis nous les observerons au sein du discours pour en dégager les stratégies rhétoriques, politiques, et militaires.

En outre, il s'agit d'une description synchronique - nous observons un phénomène stable à un moment précis. « Cette approche nécessite donc d'isoler dans l'histoire des états de langues qui vont servir d'objet d'étude » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 123).

*« En pratique, un état de langue n'est pas un point, mais un espace de temps plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications est minime [...]. Un état absolu se définit par l'absence de changements, et comme malgré tout la langue se transforme, si peu que ce soit, étudier un état de langue revient pratiquement à négliger les changements peu importants [...] »* (Saussure, 1916 dans Neveu, 2011 : 338)

Elle s'oppose à la diachronie, témoin des évolutions d'éléments isolés d'un état de langue à un autre et des répercussions que cela engendre. Néanmoins, peut-être sommes-nous les descendants de la théorie de Gustave Guillaume qui plonge dans une diachronie des synchronies. Les discours de la Première Guerre mondiale offrent une première synchronie que viennent compléter ceux de la Seconde Guerre mondiale, deuxième synchronie. Les tabous ont-ils évolué au sein de ces discours ? Répondent-ils à différentes stratégies selon la période ? Quelles réponses apporte la population en 1914 et en 1939 ? Malgré ces considérations, ce mémoire ne découle pas de la linguistique historique qui ne se préoccupe que très peu des facteurs externes susceptibles de faire varier la langue.

Par ailleurs, l'emploi de tabous est également directement relié à la sociolinguistique, dont la discipline est décrite ci-dessous.

### 1.1.2. La sociolinguistique

Pour commencer, la sociolinguistique est décrite par Neveu (2011 : 324) comme un domaine « qui prend pour objet d'étude la langue du point de vue de sa mise en œuvre par les locuteurs dans un contexte social ». Siouffi et Raemdonck (2018 : 54) précisent que la sociolinguistique s'efforce d'expliquer des phénomènes linguistiques en s'appuyant sur des éléments extralinguistiques : autrement dit, en observant le contexte socio-politique.

*« Il faudra déterminer à quelle structure sociale répond une structure linguistique donnée et comment, d'une manière générale, les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structures linguistiques »* (Meillet dans Siouffi & Raemdonck, 2018 : 54).

Au cours de la recherche, ce domaine s'est divisé en deux branches : une sociolinguistique de type variationniste, descendante des travaux de Labov (1972) où les maîtres mots sont diatopie, diastratie, ou encore diaphasie ; et la sociolinguistique de type interactionnel, également reconnue sous le nom d'« ethnographie de la communication » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 54), émise à la suite des travaux de John Gumperz (1982) qui « vise à intégrer au domaine la dimension conversationnelle et pragmatique » (Neveu, 2011 : 324).

La branche initiée par Labov s'intéresse à la variation : variation entre communautés linguistiques, observation des dialectes ; variation au sein même de la communauté, observation de sociolectes. Selon Labov, cette variation serait aux prémices de tout changement linguistique. Une variante apparaît chez certains locuteurs puis se propage jusqu'à concurrencer l'ancienne forme qui soit reste en l'état, soit disparaît. Les études se plongent dès lors dans tous les phénomènes soumis à la variation en fonction de critères extralinguistiques tels l'âge, le sexe, le groupe social du locuteur. On s'intéresse à la diatopie lorsque l'on observe les variations géographiques ; la diastratie plonge dans la variation liée à la classe sociale des locuteurs de langues ; et les variations de registres ou de styles concernent la diaphasie (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 141). On en distingue traditionnellement quatre en français (i.e. soutenu, moyen, populaire, vulgaire) sans frontières tangibles. Ils rendent compte de la diversité d'une langue : on dénombre autant de variations au sein d'une langue que de locuteurs. Il existe d'autres formes de variations, souvent référées par des termes linguistiques commençant par *dia-* « à travers ».

Parallèlement, la sociolinguistique de type interactionnel analyse plutôt comment l'emploi d'un lexique ou d'une intonation peut « avoir une signification particulière à l'intérieur des pratiques de langage d'un groupe donné » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 55). Lors d'une communication entre locuteurs de sexe différent par exemple, on peut noter certaines variantes, certains écarts entre les locuteurs. Selon Siouffi et Raemdonck (2018 : 55), ceux-ci sont les résultats d'un « micro-auditoire » formé par les personnes du même sexe qui n'inclut pas forcément ou différemment le sexe opposé.

Ce travail observe les discours militaires prononcés par les hommes politiques et les soldats au cours des deux Guerres mondiales. L'étude d'un usage particulier de la langue s'inscrit dans la sociolinguistique de type interactionnel ou ethnographie de la communication. Nous allons analyser ici l'usage d'un tabou issu des discours et l'impact de celui-ci auprès de la population. En d'autres termes, comment une certaine forme de lexique dessert le discours, l'argumentation et l'idéologie.

Une fois la fiche d'identité du locuteur et le contexte établi, il est temps de se pencher sur l'énonciation dont la discipline est décrite ci-après.

### 1.1.3. La linguistique de l'énonciation

L'analyse de discours place ce mémoire en linguistique de l'énonciation, « cette mise en fonctionnement de la langue au moyen d'un acte individuel d'utilisation » (Benveniste, 1974 dans Neveu, 2011 : 143). Cette dernière est le processus, l'acte pris en charge par un énonciateur à destination d'un co-énonciateur dans une certaine situation d'énonciation, déterminée par le contexte extralinguistique. Le concept fondamental de la linguistique énonciative réside dans la catégorie énonciative (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 311). Pour Benveniste, il s'agit de « reconnaître la spécificité de certains termes dans la langue, voire de certaines classes grammaticales de mots, qui ne prennent véritablement toute leur signification que lorsqu'ils renvoient au moment particulier où l'énoncé est produit » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 311). Ces termes érigent le locuteur comme un sujet : les pronoms personnels, les déictiques, ou encore les démonstratifs participent à ce repérage. C'est à l'énonciateur que revient le choix de l'orientation temporelle et subjective de l'énoncé grâce au choix des temps verbaux notamment.

*« Toute énonciation de la pensée par la langue est conditionnée logiquement, psychologiquement et linguistiquement. Ces trois aspects ne se recouvrent qu'en partie ; leur rôle respectif est très variable et très diversement conscient dans les réalisations de la parole ; l'analyse permet cependant de les retrouver par un jeu d'associations spontanées, soit discursives, soit mémorielles, mais toujours synchroniques, propres à un même état de langue ; ces associations permettent de découvrir les équivalences fonctionnelles qui sont à la base de tout système linguistique. Il y aurait avantage à étudier séparément les trois aspects indiqués plus haut ; mais les facteurs psychologiques de la pensée sont si bien engrenés dans sa texture logique qu'on ne peut en faire totalement abstraction dans l'analyse logique ; à son tour, la forme linguistique ne peut être entièrement séparée des deux autres » (Bally, 1932 dans Neveu, 2011 : 144).*

Désormais, grâce aux recherches menées par Bally, les linguistes sont conscients de la réflexivité de l'activité langagière : « l'énoncé reflète l'acte énonciatif qui l'a produit » (Neveu, 2011 : 144). Ils sont confrontés également à « la complexité et la dynamique inhérentes à l'énoncé » (Neveu, 2011 : 144) soumis à son énonciateur. La grammaire s'avère ici un outil pour observer les marques et traces de l'acte de l'énonciation dans l'énoncé.

Par la suite, Culioli apporte sa pierre à l'édifice. Pour le linguiste, le langage ne sert pas seulement à transmettre une information. L'énonciation intervient pour placer l'interlocuteur dans une situation de réception par le biais de repérages difficilement descriptibles et très variables selon

la situation. Culioli comprend les malentendus, l'ambiguïté ou les échecs comme constitutifs d'un langage. La situation d'énonciation renferme la clé de la signification.

A l'instar de la sociolinguistique, la linguistique de l'énonciation se divise en deux branches : une approche étendue, selon les termes de Kerbrat-Orrechioni (1980, dans Neveu, 2011 : 144), fondée sur les relations entre l'énoncé et les éléments constitutifs du cadre énonciatif, ou éléments extralinguistiques contextuels ; une approche dite restreinte qui part des marques et traces, preuves de l'intervention de l'énonciateur, pour ensuite établir de nombreuses hypothèses.

La linguistique énonciative s'intéresse de près à la notion de discours. Neveu (2011 : 127) décrit ce dernier en ces termes : « mise en œuvre effective par le locuteur d'un ensemble de signes socialement institués mis à disposition par l'expression de sa pensée ». Il s'agit d'une manifestation concrète de la langue (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 115). Guillaume va plus loin en utilisant le terme « discours » pour « l'ensemble illimité des actes de langage » oraux ou écrits (Neveu, 2011 : 127). Le message transmis demeure unique : la reproduction du même discours s'avère impossible car elle implique un changement de la situation d'énonciation et de subjectivité selon Benveniste (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 115). Le linguiste, dans une approche plus énonciative, estime que le sujet parlant, l'énonciateur, prend en charge cet échantillon de langue. La notion de discours est toutefois opposée à celle d'énoncé : Neveu indique que le discours demeure un « acte de communication déterminé par des conditions socio-historiques spécifiques, dont rendent compte notamment les genres de discours » tandis qu'un énoncé conserve seulement des traces de ces conditions (2011 : 128).

Avec l'analyse de discours prononcés pendant la guerre, l'énonciateur, le co-énonciateur et la situation d'énonciation sont facilement retraçables. Ce mémoire s'inscrit donc dans l'approche étendue de la linguistique de l'énonciation. Nous cherchons à décrire les relations entre l'énoncé porteur de tabous et les éléments constitutifs du cadre énonciatif.

La perception des tabous par le co-énonciateur et la réaction à l'écoute de ceux-ci sont étroitement liées à une discipline récente des sciences du langage : la pragmatique.

#### 1.1.4. La pragmatique

Du grec *pragmatikos*, « relatif à l'action » (Neveu, 2011 : 286), cette discipline met un point d'honneur sur l'inclusion du locuteur et du contexte d'énonciation dans l'analyse linguistique. Elle apparaît lorsque le logicien Austin prend ces facteurs en compte dans ses travaux sur les actes de langage en 1955.

Tandis que l'approche sémantique étudie le sens, la pragmatique quant à elle, analyse les « significations différentes du sens commun » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 74). Dans un cas, lorsque



Pierre entre dans une pièce aérée par deux fenêtres ouvertes et dit à Marie « il fait froid ici », cette dernière répond « Oui, tu as raison » ou encore « Non, je ne trouve pas ». Marie peut également se lever et fermer les fenêtres, grâce à une conclusion dérivée de la signification retenue. Voilà ce à quoi s'intéresse la pragmatique, « aux signes qui ne peuvent recevoir d'interprétation qu'en contexte » (Neveu, 2011 : 287). Les adeptes de ce niveau d'analyse estiment que le langage influence le réel et l'action de parole s'avère réussie si l'intention est transmise à l'interlocuteur. Il s'agit de décrypter le code langagier émis par le locuteur et de le ramener au contexte. Dans l'exemple présenté par Siouffi et Raemdonck (2018 : 74-5), Marie perçoit « Pierre n'a pas chaud » / « il y a un courant d'air ». Elle conçoit dès lors que Pierre a émis une demande et agit en conséquence. Pourtant, l'intention de Pierre aurait pu être tout autre. C'est pourquoi « la pragmatique ne s'occupe pas des valeurs de vérité, on dit qu'elle traite des aspects *non vériconditionnels* de l'énoncé » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 75).

Néanmoins, le co-énonciateur n'est pas le seul à fournir des efforts. En effet, un discours est soumis à un ensemble de règles énoncées par Grice (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 75). Ainsi, le principe de coopération régit le propos qui doit être conforme à ce qu'on attend du locuteur au moment précis de l'allocution afin que les interlocuteurs puissent la décrypter. D'autre part, Grice s'inspire du philosophe Kant pour ses quatre maximes ou principes. Un discours se plie à la maxime de *quantité* « que votre contribution soit aussi informative qu'il est requis par le destinataire » ; *qualité* « que votre contribution soit véridique » ; *relation* « soyez pertinent » ; et *modalité* « soyez clair » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 75). Le linguiste envisage même les sous-entendus qu'il appelle *implicature conversationnelle*. Si Pierre complimente Marie « Tu es le soleil de ma vie », il enfonce la maxime de qualité car Marie n'est pas un soleil. Mais il émet une comparaison avec l'image positive attribuée à l'astre, en sous-entendu. Grâce à ces travaux, débute, et ce depuis le XX<sup>e</sup> siècle l'étude de l'implicite.

« [...] dans l'échange verbal, nous communiquons beaucoup plus que ce que nos mots signifient. » (Moeschler & Reboul, 1994 dans Neveu, 2011 : 287)

Finalement, la pragmatique va nous aider à comprendre les intentions de l'orateur dissimulées derrière les mots. Elle va mettre en lumière l'implicite, ce qu'il faut deviner lorsqu'un tabou est omis ou pourquoi un tel tabou apparaît au sein du discours. Surtout, grâce à la pragmatique, nous allons comprendre quels objectifs sont recherchés par les discours de guerre.

La société établit tout un système de non-dits, les tabous. Le décryptage de ce système relève également de la sémiologie.

#### 1.1.5. La sémiologie

Ce mémoire fait également appel à la sémiologie, du grec *semeion*, le signe. Cette discipline étudie « tout système de signification en tant que langage » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 104). Les

auteurs prennent l'exemple de religions, ou les codes vestimentaires qui ne sont certes pas des systèmes verbaux mais transmettent un message. Saussure définit la discipline en ces termes :

*« La science qui étudie la vie des signes au sein de la société sociale »* (dans Siouffi et Raemdonck, 2018 : 104).

Comme dans toute langue, les linguistes estiment pouvoir retrouver une dimension syntaxique, un lien entre les signes, une dimension sémantique porteuse de sens ainsi qu'une dimension pragmatique établissant un rapport entre les signes et celui qui les communique.

De plus, trois concepts sont au cœur de la discipline : le code, le signe et le système. « Pour la sémiologie, tout langage est un code qui repose sur l'organisation en système d'un ensemble de signes » (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 105). En d'autres termes, la sémiologie est une science de l'interprétation. Ce fait replonge au cœur de la théorie de Saussure. La langue est composée de signes, dont le père de la linguistique extrait deux aspects : l'image acoustique, le signifiant ; le concept, le signifié. Tous deux sont reliés par réciprocity : le signifiant présuppose le signifié et l'inverse est également vrai. Le signifiant répond en outre aux principes d'arbitraire et de linéarité. En effet, arbitraire car il est défini d'une manière conventionnelle dont on ne peut déroger sous peine d'incompréhension. La langue n'est autre qu'un « produit social déposé dans le cerveau de chacun » selon Saussure (1916, édition de 1965 : 44). Les éléments qui le composent sont successifs, ils se suivent dans la chronologie, lui apportant ce caractère linéaire. Saussure insiste sur le fait que le signe n'a pas la même valeur dans différentes langues. Il prend l'exemple du « mouton », 'sheep' en anglais, qui une fois cuisiné devient 'mutton' outre-Manche. La valeur du signe est un point clé de sa théorie. De nombreux sémiologues demeurent convaincus que les systèmes verbaux de nos langues représentent le système de signes le plus élaboré à ce jour (Siouffi & Raemdonck, 2018 : 105).

La sémiologie s'organise en deux branches comme l'explique Neveu dans son ouvrage (2011 : 323). La sémiologie de la communication s'intéresse aux systèmes de signes conventionnels tels le code de la route, le morse, le langage informatique. La sémiologie de la signification plonge dans l'interprétation et analyse les phénomènes sociétaux que sont la mode, la publicité ou les tabous par exemple.

De ce fait, cette étude tente d'interpréter l'usage d'un langage tabou dans le discours. L'élaboration de tabous, de prime abord, cet ensemble de signes interdits, est un aspect étudié par la sémiologie. Leur production, codification et communication relève de la sémiotique qui englobe la sémantique, la syntaxe et la pragmatique (Neveu, 2011 : 323).

D'autre part, un discours se doit d'être prononcé afin que nous, linguistes, nous penchions sur ses éléments. L'organisation d'un discours relève ainsi de la rhétorique, présentée ci-dessous.

### 1.1.6. La rhétorique

Il est bon d'aborder la rhétorique lorsque l'on parle de discours prononcés en temps de guerre. Cet art prend naissance en Grèce où les orateurs s'évertuent à organiser leur discours et convaincre le public. Le terme est d'ailleurs issu du grec *rhêtorikê* de *rhêtôr*, « orateur » (Neveu, 2011 : 308). De nos jours, il prend également le nom de pratique de l'éloquence. On le désigne comme « un art et une théorie de la construction des discours » (dans Neveu, 2011 : 308). Rastier (2001 dans Neveu, 2011 : 308) la décrit en ces termes :

*« [...] la problématique rhétorique [...] conçoit le langage comme le lieu de vie sociale et des affaires humaines : les affaires de la cité, pour le droit et la politique, mais aussi le lieu de l'histoire culturelle, tradition et innovation, déterminée par la création et l'interprétation des grands textes. »*

Pour aller plus loin, Aristote accorde à tout discours un développement. Il recense *l'invention* ou recherche des arguments, la *disposition* visant à structurer le discours, *l'élocution* pour le style du discours et *l'action* pour la prestation devant la foule.

Au cours du temps, la linguistique est venue remplacer l'enseignement de la rhétorique. Toutefois, de nombreuses disciplines descendent de celle-ci : la pragmatique et la linguistique de l'énonciation en font partie. Tandis que la rhétorique s'applique et se pratique, la linguistique quant à elle préfère l'observation et la description.

Finalement, les orateurs durant les Première et Deuxième Guerres mondiales ont sûrement fait appel à la rhétorique pour parvenir à leurs fins : informer, rassurer, remonter le moral, discréditer l'ennemi. En temps de guerre, il faut que le discours soit clair et entendu par une population de tout âge et origine sociale.

Durant sa carrière, Churchill écrivait lui-même ses discours. Il reçut par ailleurs le Prix Nobel de littérature en 1953 pour ses savantes allocutions. « Ses discours valaient une armée » affirme O'Bradley, commandant en chef des forces américaines pendant le débarquement en Normandie. À E.R. Sorley, médecin britannique envoyé en Afrique de confirmer :

*'Most of us were very hearted by Winston Churchill speech yesterday. [...] He is a grand chap-and a mighty leader. Every word he spoke breathed the spirit. He knows just how to kindle the fire of dogged resolution that is always shouldering in our people. I am sure it is aflame now, and as Winston said, will burn steadily and strongly to the end of this nightmare' (BBC, 2014)*

*[La plupart d'entre nous ont vraiment été encouragé par le discours de Winston Churchill hier. C'est vraiment un bon gars – et un dirigeant puissant. Chaque mot prononcé respirait la confiance ; ici et là une intonation révélait sa haine amère et juste de nos ennemis. Il sait exactement comment allumer le feu de*

*la résolution tenace qui couve toujours dans notre peuple. Je suis sûr que ce feu brûle maintenant et, comme l'a dit Winston, qu'il brûlera régulièrement et fortement jusqu'à la fin de ce cauchemar \_ notre traduction]*

« Il a mobilisé la langue anglaise pour l'envoyer au combat » disait de lui John F. Kennedy (Berman & Macheteau, 2011 : 24). Sir A. Eden ne tarie pas d'éloges à son sujet non plus : « Je ne connais personne qui pouvait faire comprendre la teneur d'un problème et, en même temps, aller en son cœur » [notre traduction de 'No man I have ever known could make one understand the range of a problem and, at the same time go straight to its core' (Berman & Macheteau, 2011 : 218)]

*'I think that was the predominant feeling amongst us at the end of his most moving speech. There is no other man on earth, I believe, who can inspire us with the spirit of dogged resolution and fierce desire to strike our enemies; who can so combine the art of moving oratory with the bite of ferocious justified invective.'* (E.R Sorley, BBC, 2014).

*[Je pense que c'était le sentiment prédominant parmi nous à la fin de son discours le plus touchant. Il n'y a pas d'autre homme sur Terre, je pense, capable de nous communiquer une résolution tenace et un vif désir de frapper nos ennemis ; capable de combiner l'art de l'éloquence émouvante avec la morsure d'une invective féroce et justifiée \_ notre traduction].*

Il en faut du courage pour prendre la parole en public. Il en faut encore plus en temps de guerre, à la tête d'un pays seul dans la tourmente, usé par l'incertitude. Churchill offre matière à ce mémoire. Ses discours ont fait l'objet de retranscriptions écrites, maintes fois publiées, accessibles et analysables.

*'For any student of history or lover of language, there is no greater subject than that of Winston Churchill.'* (J.C. Humes dans Berman & Macheteau, 2011 : 230).

*[Pour les étudiants d'histoire ou les amoureux de la langue, il n'y a pas meilleur sujet que celui de Winston Churchill \_ notre traduction]*

Ces discours, provenant de différents orateurs dans notre corpus, offrent l'opportunité de plonger au cœur d'un phénomène linguistique. Pour finir, la linguistique de corpus intervient dans l'élaboration de ce mémoire pour fournir un support d'étude.

#### 1.1.7. La linguistique de corpus

Tout d'abord, la linguistique de corpus analyse la langue sous forme de corpus, un ensemble de textes réunis afin d'effectuer des recherches. Le corpus est en effet constitué de données langagières attestées collectées à l'aide de critères spécifiques. Le linguiste dispose ainsi d' « un objet concret auquel s'applique le traitement » (Bommier-Pincemin, 2000 : 415). Les statistiques émises par la suite permettent une vérification des hypothèses émises.

Par ailleurs, la linguistique de corpus s'éloigne du modèle rationaliste ancré dans la réflexion déductive. Les données ne viennent plus seulement confirmer une hypothèse mais fonde l'analyse inductivement. Désormais, certains linguistes prônent l'empirisme. L'analyse sur corpus propose deux approches : le 'corpus-driven approach' dans laquelle le chercheur plonge dans l'observation des données sans hypothèse au préalable ; le 'corpus-based approach' qui tend à vérifier la cohérence et véracité d'une hypothèse formulée en amont. Néanmoins, il est bon de se concentrer sur l'observation des données et non pas chercher la confirmation de l'hypothèse.

*« La notion même de corpus doit être affinée, car un corpus n'est pas un ensemble de données : comme toujours dans les sciences de la culture, les données sont faites de ce que l'on se donne, et le point de vue qui préside à la constitution d'un corpus conditionne naturellement les recherches ultérieures. » (Rastier, 2001 dans Neveu, 2011 : 103).*

Afin d'élaborer un corpus, Charaudeau (2009 : 37) indique que certains choix sont à établir. Ceux-ci concernent la matérialité langagière écrite ou orale et le support qui peut être journalistique ou radiophonique par exemple. Les corpus sont ainsi construits selon des variables externes, dans lesquelles le temps, l'espace et la culture sont pris en compte ; et des variables internes qui permettent un rapprochement entre les textes sélectionnés. Ils demeurent des artefacts, des objets construits.

D'autre part, Charaudeau (2009 : 37-8) met l'accent sur l'importance du matériel et la représentativité, ainsi que la pertinence du corpus. Un corpus en appelle à la pertinence et cohérence car l'étude se fonde sur un objet particulier, une réalité langagière perçue depuis un certain point de vue. Il répond également à un principe de représentativité afin d'obtenir un échantillon fidèle et régulier assez large pour mener à bien la recherche. Francis définit le corpus en ces termes :

*'A collection of texts assumed to be representative of a given language, dialect other subset of language, to be used for linguistic analysis' (Francis, 1991).*

*[Une collection de textes jugée représentative d'une langue donnée, d'un dialecte ou sous-ensemble disponible pour une analyse linguistique \_ notre traduction].*

Peut-on dès lors prétendre à un corpus clos ? Les spécialistes s'accordent à dire que l'exhaustivité est rarement possible. Il est envisageable d'atteindre un corpus fermé temporairement, un « moment de corpus » selon Guilhaumou (1986) dont les données sont puisées dans l'actualité. Le corpus s'avère être, d'après Sinclair (1996) « une collection de ressources langagières sélectionnées et organisées à partir de critères linguistiques explicites et destinées à servir d'échantillons représentatifs. » (Neveu, 2011 : 103). En aucun cas, il n'est question de l'intégralité de la langue.

Afin de mener à bien ce mémoire, la constitution d'un corpus de discours de guerre est nécessaire. Nous partons de l'hypothèse que ce genre de discours comporte les tabous que sont la mort, la déshumanisation ou qu'ils laissent sous-entendre de tels sujets. Les données appuieront ou non cette hypothèse selon le corpus-based approach. Les critères d'élaboration du corpus seront présentés dans la partie Méthodologie.

A présent que les disciplines dans lesquelles s'inscrit ce mémoire sont connues du lecteur, il est temps de cibler la recherche sur le domaine des tabous linguistiques. Leurs usages seront décrits et définis ci-après, avec l'appui de la littérature.

## 1.2. Le tabou

### 1.2.1. Origine du mot

De nombreuses études ont vu le jour au sujet des tabous dans le langage. Les auteurs s'accordent sur l'origine du mot *tabou*, emprunt de caractère sacré au tongan *tabu* ou *tapu*. Cette langue, également appelée tongien ou tonguien appartient à la famille des langues polynésiennes. Elle s'avère parlée dans l'archipel Tonga au cœur du Pacifique. Le mot passe d'abord par la langue anglaise par l'intervention de James Cook avant d'apparaître en français. Selon le *Trésor de la Langue Française informatisé* (CNRTL, 2012), le substantif apparaît dans la langue française pour la première fois en 1785 au cœur du journal du célèbre explorateur et navigateur traduit de l'anglais. Ce journal comporte en effet le mot *taboo* qui réfère à un « interdit de caractère religieux lié au caractère sacré ou impur de quelque chose ou de quelqu'un ». L'orthographe change en 1826 pour devenir celle employée aujourd'hui, *tabou*. Par la suite, apparaît le syntagme *tabous linguistiques* dans la *Revue des études ethnographiques et sociologiques* paru en 1908. L'auteur de la revue précise que la définition s'applique également aux peuples dit non « primitifs ». Cette position est contrastée trente ans plus tard, dès 1933, en pleine période du colonialisme. A cette époque et selon un point de vue ethnocentré, les tabous ne concernent que les sociétés non occidentales.

Les tabous existent depuis bien longtemps. Tartamella (2006 : 9 dans Beseghi 2016 : 217) estime qu'au début de la civilisation, les hommes privilégiaient les insultes plutôt que le lancer de pierres. Dans le monde universitaire parisien du début du XIV<sup>e</sup> au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les injures, soit une « parole ou geste outrageant, une atteinte délibérée à l'honneur de la personne » (Ioffe, 2019 : 45), étaient monnaie courante parmi les érudits. On s'attaquait par des offenses physiques et autres atteintes à la morale : cela faisait écho à une animosité face aux privilèges universitaires qui accordaient des prérogatives fiscales, juridiques et la protection royale aux heureux élus. L'on visait les autres groupes universitaires et les non-universitaires. Les confréries s'organisaient en aires géographiques plus ou moins vastes. Ainsi, les Anglais se faisaient traiter de « coués », pourvus d'une queue et d'« ivrognes » ; les Français d'« orgueilleux », de « chiffes molles » car les contemporains

estimaient qu'ils se paraient comme des femmes ; « vaniteux » et « vantard » renvoyaient aux Normands (Ioffe, 2019 : 48). Cependant, l'injure ultime, la plus infamante au Moyen Âge n'est autre que « larron ». Le sujet est ainsi traité de voleur, de brigand. Devant une telle offense, l'universitaire se doit de laver son honneur. Il répond ainsi par violence physique ou avec âpres négociations. Il peut demander la construction de chapelles expiatoires ou même attenter un procès au Parlement de Paris. Selon Ioffe (2019 : 58), cette vivacité à restaurer l'honneur bafoué cache l'envie d'effacer la mémoire de l'insulteur tout en perpétuant celle des victimes.

Popescu (2017 : 138) assiste sans cesse à la création de nouveaux tabous. Ces derniers sont soumis à une évolution sociopolitique et historique, directement ancrés dans la société de laquelle ils sont issus.

### 1.2.2. Définition

Le *TLFi* accorde une définition au substantif *tabou* que complètent les différents chercheurs. Comme exprimé précédemment, un tabou fait référence dans un premier temps à « [une] personne, animal, chose qu'il n'est pas permis de toucher parce qu'il (elle) est investi(e) momentanément ou non d'une puissance sacrée jugée dangereuse ou impure » (CNRTL, 2012).

Par la suite, avec l'apparition de la chrétienté et l'influence accrue de l'Eglise, le tabou devient dans un deuxième temps « [un] interdit d'ordre culturel et/ou religieux qui pèse sur le comportement, le langage, les mœurs » (CNRTL, 2012). Dès lors, les tabous linguistiques et sexuels voient le jour. La règle d'interdiction est respectée par la collectivité. Désormais, un tabou désigne « [ce] qui ne peut être fait, prononcé, touché par crainte, par respect, par pudeur. » La dénomination prend de l'ampleur : connaître un nom donne une ascendance sur la personne ou l'objet nommé. A l'inverse taire ce nom, le contourner annule ce pouvoir redouté (Allan & Burridge, 2006 : 211).

Autrement dit, les tabous sont « ce sur quoi on fait silence, par crainte, par pudeur » selon Rey (dans Ferro, 2002 : 11).

*« [...] les tabous d'aujourd'hui diffèrent des tabous d'antan par leur motivation. Tandis que les peuples primitifs croyaient qu'en ignorant un tabou, ils allaient attirer la colère des démons [...], les causes qui mènent l'homme moderne au tabou sont plutôt fondées sur la peur de ne pas générer des situations gênantes, des insultes visant le respect et la considération des lois sociales. » (Balle, 1990 : 20 dans Popescu, 2017 : 144).*

Par ailleurs, Duvignaud et Corbeau (1981 : 9) vont plus loin en définissant le tabou comme « le langage perdu d'hommes et de femmes enserrés dans le réseau d'un discours monotone et obsédant. » Le mot *tabou* ressurgit dans un besoin de se faire entendre, de s'indigner, de manifester.

La fuite de ce qui nous tourmente provoque une indignation et un besoin d'expression. Comment aborder la mort, la religion, l'attachement et la sexualité par exemple ? Allan et Burridge (2006 : 250 dans Beseghi, 2016 : 217) complètent cette liste en ajoutant la scatologie, les obscénités, les discriminations ethno-raciales, les insultes, les surnoms, les actions profanes, les blasphèmes, l'argot, le jargon et les vulgarités. Cette liste est loin d'être exhaustive car comme le soulignent de nombreux auteurs, chaque société invoque ses propres tabous face à la peur, l'attrance de l'inconnu, l'excitation morbide ou le désir de découverte et d'exploration. Il s'agit d'exprimer l'indicible, de surpasser « le sentiment de contrainte [...] lorsqu'une règle est mal vécue, intégrée, symbolisée. », de se révolter face au « reflux des interdits, libérant la ruée de l'exubérance [...]. » (Estellon, 2005 : 153 ; 159). Gao (2013 : 2314) résume en une phrase l'étendue du phénomène qui touche certes les sociétés mais également les individus :

*'We all probably have a few things we refuse to talk about and still others we do not talk about directly'*

*[Nous avons tous probablement quelques sujets que nous refusons d'aborder et d'autres que nous n'évoquons pas directement \_ notre traduction]*

L'archétype du tabou est ainsi « un phénomène que les protagonistes, pour des raisons diverses, cachent ou se cachent à eux-mêmes et dont on n'a guère connaissance » (Ferro, 2002 : 49). Les tabous s'entourent d'un secret à ne pas divulguer par peur, par honte ou par jeu. Pour finir, les tabous ne sont autres que « [...] des collections d'institutions culturelles et informelles qui influencent le comportement d'individus » [notre traduction de '[...] collections of informal cultural institutions that influence the behavior of individuals' (Osterhoudt, 2018 : 1249)].

Un tabou est d'abord érigé par la société mais ensuite intégré par l'individu. Par ailleurs, le tabou est employé pour diverses raisons, présentées ci-après.

### 1.2.3. Fonctions du tabou

Le locuteur a recours à une connaissance de certaines réalités relatives à la civilisation dans laquelle il vit. Les inférences du mot tabou sont conditionnées culturellement. Ces dernières se retrouvent au sein de lexèmes à connotation large dans un registre spontané vulgaire à caractère dépréciatif avec des éléments de la culture. La bande-dessinée joue de ce phénomène par exemple : le lecteur remplace les astérisques lorsque ses yeux se portent sur des énoncés tels Pu\*\*\*\* ou F\*\*\*\* en anglais (Annexes A et B).

Les tabous sont ainsi régis par cinq fonctions recensées par Pinker (2007 : 350 dans Beseghi, 2016 : 217). L'emploi d'un tabou peut être descriptif, idiomatique, ou encore abusif. Ils remplissent également une fonction emphatique ou introduisent une catharsis, une tragédie.



FONCTIONS	EXEMPLES
<b>DESCRIPTIF</b>	Let's fuck!
<b>IDIOMATIQUE</b>	It's fucked up!
<b>ABUSIF</b>	Fuck you motherfucker!
<b>EMPHATIQUE</b>	This is fucking amazing!
<b>CATHARSIS, TRAGIQUE</b>	Fuck!!

*Tableau 1 : Récapitulatif des 5 fonctions du tabou avec exemples instaurées par Pinker (2007 : 350 dans Beseghi, 2016 : 217)*

Ce dernier mot, 'fuck', le plus commun aux Etats-Unis dans ce registre selon Jay (1999 : 261-2 dans Beseghi 2016 : 221), garde la place, depuis des siècles de « l'un des mots les plus tabous en anglais » [notre traduction de 'one of the most taboo words in English'] selon *The New Oxford Dictionary of English* de 1998 qui l'introduit à l'entrée 'f-word' (Beseghi 2016 : 222). Nous remarquons que le dictionnaire cherche à éviter l'emploi de ce mot. Un tel ouvrage rend pourtant compte de l'usage de la langue. Ainsi, « jurer est une pratique linguistique fondée sur le tabou, ou ce qui est interdit » [notre traduction de 'swearing is a linguistic practice based on taboo, or what which is forbidden' (Stapleton, 2010 : 289 dans Christie, 2013 : 3)].

En français, le mot grossier « putain » remplit des fonctions identiques et interpellent les étrangers (Figure 1).



*Figure 1 : les différentes fonctions du mot « putain » vues par les étrangers*

Ces observations sont fréquentes sur les réseaux sociaux. Celles-ci démontrent que les mots tabous expriment une émotion. La répétition de ce même mot « putain » brise le tabou et crée un effet comique. Cette figure décrit un usage fréquent dans la langue française orale et rend compte d'un idiomatisme. Il semblerait que *putain* soit employé comme marqueur de discours et ponctue la prise de parole d'un certain groupe dans la population française, voire de certaines variétés diatopiques comme le français méridional par exemple.

Bien souvent, les tabous répondent à l'expression d'une émotion telle la colère, la surprise, la peur, le dégoût, l'émerveillement, la haine et l'appréciation ; ils participent au négativisme souvent à l'origine du comique, lié aux sujets interdits et à la « [destruction] [d]es réalités inconvenantes » et de la « stratégie de manipulation » (Popescu, 2017 : 136 ; 138). Selon Christie (2013 : 36), les tabous

choquent l'audience et participent à l'élaboration d'une image. En d'autres termes, les tabous sont subversifs car ils tendent à bousculer l'ordre social établi. Estellon (2005 : 160) rappelle que la modalité essentielle de la transgression n'est autre que le jeu.

Cet usage séditieux est débattu dans le domaine de la traduction notamment : faut-il ou non conserver le tabou dans le texte ou les sous-titres ? Pour Besegui (2016 : 229), « changer le niveau de tabou dans le texte cible signifie changer l'intention originale de l'auteur et la nature du texte » [notre traduction de 'changing the level of tabooisation in the target text means changing the original author's intention as well as the nature of the text']. Baines (2015 : 432 ; 435) précise qu'il est impossible de transmettre toutes les valeurs d'un énoncé mais les sous-titres offrent une indication sur la langue et la culture. Le transfert d'une langue à une autre n'est que partiel. L'auteur introduit la notion « cueing » et la définit en ces termes :

*'[Using] the resource of triggers available in the linguistic and visual text to signal the use of taboo vocabulary or expressions to the audience without the use of subtitles' (Baines, 2015 : 234)*

*[Utiliser les déclencheurs dans le texte linguistique et visuel pour signaler l'utilisation de vocabulaire ou expressions tabous à un public sans l'usage de sous-titre \_ notre traduction]*

Cette astuce est employée notamment dans les émissions ou séries télévisées, sous la forme de sons venant couvrir le tabou.

Finalement, la fonction principale d'un tabou n'est autre que la caractérisation dans les œuvres. L'usage de tabous installe le contexte et la communauté, le registre de l'œuvre. Ils signalent la teneur agressive ou conflictuelle d'un échange par exemple et présente un personnage à tel point que parfois, « nul besoin de traduire le vocabulaire tabou restant, le spectateur a compris » [notre traduction de '[there is] no need to transfer the remaining taboo language, the point has been made' (Baines, 2015 : 444)].

Pour Osterhoudt (2018 : 1250), les effets produits par l'emploi d'un tabou sont plus importants que le tabou lui-même. A Madagascar, les tabous, les « fady » préservent les espaces et l'environnement : certaines espèces sont protégées par la superstition, si bien que les tuer entraîne une malédiction. De même, en Inde, dans le Nord-Est de l'état d'Uttarakhand, la religion a une profonde influence sur les coutumes sociales. Le sang menstruel est considéré comme impur : une femme ayant ses règles s'avère intouchable d'après les observations de Joshy et co. (2019 : 84). Elle se terre donc durant la période de ses règles et ne montre pas son visage aux hommes.

*‘Women thus have to sacrifice their wellbeing, dignity and freedom by going into exile every month during their periods for the welfare of the village’  
(Joshy et co., 2019 : 91)*

*[Les femmes doivent ainsi sacrifier leur confort, dignité et liberté en s’exilant chaque mois durant leurs règles pour le bien-être du village \_ notre traduction]*

Cette pratique affecte leur éducation puisqu’elles ne peuvent se rendre à l’école et l’expérience est bien souvent traumatisante. D’autre part, l’interdit ne s’arrête pas là : les agressions et viols sont également inexprimables et ces tabous ruinent le futur des victimes.

Il est toutefois possible d’atténuer l’impact d’un tabou, comme mentionné dans la sous-partie ci-dessous.

#### 1.2.4. Les opérations de contournement du mot tabou

Avec « l’intention de contourner une dénomination « à risque » qui pourrait choquer ou blesser l’autre » (Diaz, 2018 : 27), un locuteur recherche un substitut au tabou : il a recours à des euphémismes. Cette opération rhétorique est définie par le *TLFi* comme une « figure de pensée par laquelle on adoucit ou atténue une idée dont l’expression directe aurait quelque chose de brutal, de déplaisant » (CNRTL, 2012). Selon Reutner (2013 : 167 dans Diaz, 2018 : 30), un euphémisme est un phénomène énonciatif dont la valeur dépend du contexte. Presque tous les mots pourraient devenir des euphémismes lorsque la situation d’énonciation s’y prête. Ainsi, au lieu de prononcer le mot « aveugle », d’aucuns préféreront utiliser le syntagme nominal « non-voyant » par exemple. Le mot tabou est marqué péjorativement tandis que l’euphémisme ne l’est pas.

À euphémisme, Terry (2020 : 1) préfère le terme anglais *X-phemism* en tant qu’hyperonyme englobant euphémisme, dysphémisme ou encore orthophémisme. Allan et BurrIDGE (2006 : 1) précisent que l’orthophémisme concerne un langage direct, l’euphémisme un langage doux et le dysphémisme un parler offensif. Le terme *dysphémisme* prend son préfixe du grec *dys-* mauvais, défavorable. Il s’agit d’« un mot ou une expression dont les connotations sont offensantes soit pour le dénotateur et/ou pour les personnes qui s’adressent à lui ou qui l’entendent » [notre traduction de ‘a dysphemism is a word or phrase with connotations that are offensive either about the denotatum and/or to people addressed or overhearing the utterance’ (Allan & BurrIDGE, 2006 : 30). L’orthophémisme, quant à lui, se préfixe avec *ortho-* qui signifie convenable, droit, normal en grec. D’aucuns préféreront l’emploi de ce dernier ou d’un euphémisme comme une alternative au dysphémisme (Tableau 2).

Orthophemism	Euphemism	Dysphemism
<i>faeces</i>	<i>poo</i>	<i>shit</i>
<i>toilet</i>	<i>loo</i>	<i>shithouse</i>
<i>menstruate</i>	<i>have a period</i>	<i>bleed</i>
<i>my vagina</i>	<i>my bits</i>	<i>my cunt</i>
<i>Jesus</i>	<i>Lord</i>	<i>Christ! [blasphemy]</i>

Tableau 2 : les contrastes entre X-phémismes (Allan & Burrige, 2006 : 32)

L'orthophémisme revêt toutefois un aspect plus direct ou littéral que l'euphémisme qui sera à l'inverse, figuratif ou indirect (Figure 3) (Allan & Burrige, 2006 : 32-3).

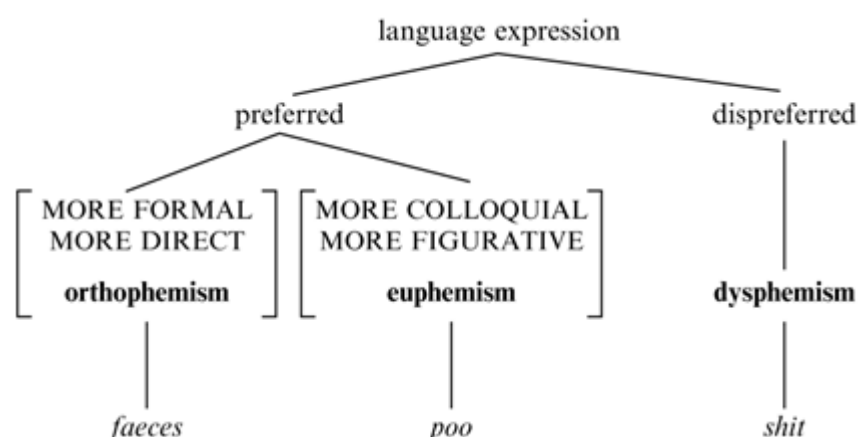


Figure 2 : distinction entre les effets des X-phémismes (Allan & Burrige, 2006 : 34)

Selon les auteurs, le contexte est propice à déterminer l'emploi de tel X-phémisme. Le locuteur transmet ses perceptions et conceptions souvent craintives ou dégoûtées à l'égard du dénommé (Allan & Burrige, 2006 : 234). Les expressions choisies demeurent synonymes malgré les différentes situations d'énonciation et variétés de langage (Allan & Burrige, 2006 : 47). Ainsi, *faeces*, *poo* ou *shit* désignent un même référent.

L'euphémisme a pour tâche de neutraliser le caractère désagréable du tabou comme en témoigne cet énoncé pensé par Wang (2008 : 124 dans Gao, 2013 : 2314) :

*'I used to think I was poor. Then they told me I wasn't poor, I was needy, I was deprived. Then they told me unprivileged was overused. I was disadvantaged. I still don't have a dime. But I have a great vocabulary.'*

*[Je pensais que j'étais pauvre. Puis ils m'ont dit que je n'étais pas pauvre, j'étais dans le besoin, j'étais dépourvu. Puis ils m'ont dit que défavorisé était trop utilisé, j'étais désavantagé. Je n'ai toujours pas un sou. Mais j'ai beaucoup de vocabulaire \_ notre traduction]*

Ce besoin de contourner le tabou, de ne pas le prononcer, est ressenti non pas par la personne concernée mais par les locuteurs autour d'elle. Les différentes dénominations n'influent pas sur le caractère de la situation : 'poor', 'needy', 'deprived', 'unprivileged', 'disadvantaged' sont autant de

synonymes pour désigner un être humain démuné dans la société dans laquelle il vit. Cependant, le nommer ne lui apporte pas le nécessaire pour vivre.

Pourtant, pour Robert Burchfield, éditeur de l'*Oxford English Dictionary* (OED), « Une langue sans euphémismes serait un instrument de communication défectueux » [notre traduction de 'a language without euphemisms would be a defective instrument of communication' (Gao, 2013 : 2314)]. Il s'agit de ménager la sensibilité, tout en modelant le monde à l'aide des mots. Le locuteur créateur puise dans son vocabulaire pour désigner une situation selon les critères qu'il a choisis : choquer ou non, respecter ou non, et ainsi de suite. Popescu (2017 : 142) donne quelques exemples : le « handicapé » devient « une personne à mobilité réduite » ; l' « orphelin » est un « enfant institutionnalisé » ; le « viol » renvoie à un « abus sexuel » ; les « pays pauvres » deviennent des « pays émergents » et bien d'autres cas sont observables.

Les traducteurs ont parfois recours à cette opération afin d'atténuer ou de faire disparaître le tabou dans les sous-titres. Seuls 65% des mots grossiers apparaissant dans l'énoncé initial sont maintenus tels quels dans le doublage d'après une étude de Ledvinka (2010) évoquée par Beseghi. (2016 : 220). En effet, Baines (2015 : 432) avoue que les tabous sont souvent omis dans les traductions. L'auteur rejoint Fawcett (1997 : 119 dans Baines, 2015 : 432) qui observe que « l'argot semble régulièrement effacé ou affaibli dans la traduction de films » [notre traduction de 'slang seems to be quite regularly expunged or weakened in the translation of films']. Les traducteurs font face à la problématique : mieux vaut-il omettre, atténuer, retenir en l'état ou intensifier ?

Néanmoins, le rapport entre le tabou et l'euphémisme ne valide pas toujours les critères de synonymie. Le Front National emploie « clandestin » alors que les autres partis politiques préfèrent « sans-papiers ». Le tabou se met ici au service de l'argumentation. Il existe pourtant des clandestins munis de leurs papiers. Un individu peut entrer dans la clandestinité pour de nombreuses et diverses raisons.

*« Le choix entre plusieurs façons de désigner la même réalité est bien réel pour les usagers de la langue » (Díaz, 2018 : 40).*

Le choix du mot employé laisse un indice de la perception du réel du locuteur. Le Front National est jugé par ses détracteurs comme un parti raciste. Les étrangers sont perçus comme « clandestins » au risque d'amalgamer. Parfois, le tabou camoufle une réalité sensible : « récession » sera préférable à « crise économique » ; « conflit » ou « intervention armée » à « guerre » ; « zones sensibles » plutôt que « ghettos » ; « dommages collatéraux » plutôt que « victimes de la population civile » ; « restructuration d'entreprise » par rapport à « mise au chômage ». Ces exemples sont issus de Popescu (2017 : 141).

*« Deux occurrences sont assurément différentes, l'une à valeur forte et l'autre faible, et agissent comme des synonymes avec des effets communicatifs et cognitifs divergents. » (Diaz, 2018 : 41)*

Par ailleurs, au cours de son énonciation, un locuteur a parfois recours à des métaphores. Selon Lakoff et Johnson (2008), la pensée humaine et le système conceptuel s'avèrent principalement métaphoriques par nature. Ils jouent un rôle dans la perception des réalités. Selon les chercheurs, notre quotidien offre l'opportunité de conceptualiser un fait et le langage s'adapte à ce concept.

*'[T]he metaphor is not just a matter of language, but of thought and reason. The language is secondary.' (Lakoff 1993: 208 in Fernández, 2006 : 107)*

*[« La métaphore n'est pas juste une question de langage, mais de pensée et de raison. Le langage est secondaire » \_ notre traduction]*

Postman (dans Sexton, 1997 : 336) affirme : « chaque environnement sémantique est contrôlé par des métaphores [...] à travers lesquelles les locuteurs interprètent le sens et la valeur de ce qui se passe » [notre traduction de 'Every semantic environment is controlled by metaphors, [...] through which people interpret the meaning and value of what is happening']. En effet, la métaphore interagit avec notre environnement et structure la pensée et la communication. Lakoff et Johnson (2008) démontrent leurs dires avec la métaphore 'Argument is war'. L'énonciateur peut percevoir le débat comme une bataille à gagner et adapter son comportement. Les métaphores ne sont plus considérées comme des figures stylistiques ornementales mais comme des outils de structuration et de création du réel. En comprenant et analysant un aspect d'un concept en termes d'un autre, la métaphore conceptuelle est régie par le principe de systématité. Elle établit des correspondances systématiques entre deux domaines d'expérience. L'énonciateur joue sur la polysémie et l'idiomaticité des termes qu'il emploie. Il a recours à un domaine source concret et un domaine cible plus abstrait. La réduction du concept cache les autres aspects qui le constituent et qui, dans le cadre du tabou, blessent ou effraient.

*'A metaphor is a way of dealing with the unfamiliar, the novels the unknown, by likening it to something known, that is, to something we have already learned to predict and control with relative success' (Nystrom in Sexton, 1997: 337)*

*[« Une métaphore est une façon de traiter le non-familier, le nouveau, l'inconnu en l'associant à quelque chose de connu, c'est-à-dire quelque chose que nous avons déjà appris à prédire et contrôler avec un succès relatif » \_ notre traduction]*

Peut-on parfois parler d'une forme de censure ? Ou simplement l'emploi de tabous reflète-il le besoin de modifier le monde, de cacher des réalités, de manipuler le destinataire ? Tandis que la langue française ne dispose que d'un seul mot, *censure* l'anglais distingue *ensorship* de *censoring*.

Allan et BurrIDGE nous éclairent sur le sujet (2006 : 12). *Censorship* apparaît à Rome en 443 avant Jésus Christ. Le magistrat occupant la position de censeur recense les citoyens et leurs possessions pour la taxation. Dorénavant, l'*OED* décrit le censeur comme « une personne dont le devoir est d'inspecter tous les livres, journaux, pièces, etc. avant publication afin de s'assurer qu'ils ne contiennent rien d'immoral, hérétique ou choquant pour le gouvernement » [notre traduction de 'a person 'whose duty it is to inspect all books, journals, dramatic pieces, etc., before publication, to secure that they shall contain nothing immoral, heretical, or offensive to the government' (Allan & BurrIDGE, 2006 : 12)]. Cet acte relève d'un devoir institutionnalisé pour le bien commun. D'autre part, le terme *censoring* concerne autant l'aspect conventionnel qu'individuel de la censure. Pour Ferro (2002 : 15), la vraie censure, c'est « celle du public qui n'a pas voulu savoir. » Allan et BurrIDGE (2006 : 1) affirment que les locuteurs censurent sans cesse leur langage. Ils ont dès lors recours aux X-phémismes et jonglent entre la politesse et l'impolitesse. Les auteurs précisent que « par défaut nous sommes polis, euphémistiques, orthophémistiques et inoffensifs ; et nous censurons notre usage de la langue pour fuir les sujets tabous dans la poursuite de notre bien-être et pour les autres » [notre traduction de 'By default we are polite, euphemistic, orthophemistic and inoffensive; and we censor our language use to eschew tabooed topics in pursuit of well-being for ourselves and for others' (Allan & BurrIDGE, 2006 : 2)]. Popescu (2017 : 143-4) ramène ces réflexions à des disciplines linguistiques. Ce besoin subversif ou protecteur relève de la sémiotique ; la pragmatique rend compte de l'évitement par le locuteur de certains sujets ; et le niveau lexical montre la tentative d'écarter le destinataire de l'entente exacte par l'utilisation d'euphémismes. Ce dernier niveau assiste également à l'apparition de clichés et stéréotypes.

« [...] l'interdiction de ce qui est dangereux cède la place à l'interdiction de ce qui est inconvenant. Ajoutons que le tabou dans nos civilisations modernes n'est plus seulement la fuite devant les formes désagréables ou impolies, mais traduit tout un appareil de formes de politesse, de manifestations de gentillesse plus ou moins développée quelque fois aussi de l'hypocrisie guidée par l'intérêt personnel [...] » (Widlak, 936 dans Popescu, 2017 : 143)

Finalement, à chaque locuteur correspond une stratégie de communication qui dépend de ses intentions, de son âge et de bien d'autres facteurs.

#### 1.2.5. Observation sociale du tabou

De prime abord, l'expression du tabou est régie par « les autres » (Duvignaud & Corbeau, 1981 : 240). Sartre ne croyait pas si bien dire lorsqu'il clame « l'enfer c'est les autres » dans sa pièce *Huis clos* de 1943. Ce sont eux qui conditionnent l'emploi du tabou.

Hashamdar et Rafi (2018 : 623) sont conscients de l'étroite relation entre langage, société, vie sociale, identité, genre et tabous. Ils précisent que l'identité renvoie aux « caractéristiques, relations



sociales et rôles qui définissent un individu » [notre traduction de 'characteristics, social relations and roles that defines who one is' (2018 : 624)]. Le genre est construit culturellement et de légères différences sont visibles entre les intentions de communication : le langage féminin est selon eux « un moyen d'établir des connections et la solidarité » [notre traduction de '[a] way of creating connection and solidarity'] ; tandis que l'homme prétend utiliser le langage comme « un moyen de préserver l'indépendance et maintenir son statut dans un ordre hiérarchique » [notre traduction de '[a] way to preserve independence and maintain status in a hierarchical order' (2018 : 624)]. Il en résulte que les hommes jurent plus que les femmes selon les auteurs. Par ailleurs, Gomm (1981 dans Hashamdar & Rafi, 2018 : 624) précisent que les locuteurs utilisent des mots tabous avec des individus du même sexe mais que la proportion de ces tabous diminue auprès de l'autre sexe.

Par ailleurs, Hashamdar et Rafi (2018 : 625) ont mené une étude sur l'influence du genre auprès de 20 femmes et 20 hommes adultes, âgés entre 20 et 45 ans, dont la profession s'accordait par paires : deux ingénieurs mécaniques, une femme et un homme et ainsi de suite. Ces locuteurs confirmés du persan et de la langue turque ont accepté que leurs conversations téléphoniques soient enregistrées puis transcrites. Les 50 premiers mots étaient comparés puis soumis à des statistiques. Les chercheurs observent ainsi que les hommes comme les femmes utilisent des tabous sous la colère. A quelques exceptions près, les hommes les emploient plus que les femmes. Par ailleurs, ils ont remarqué que les personnes détentrices d'un diplôme universitaire jurent moins que les autres. Ces résultats confirment la tendance observée par Coates en 2004 (citée dans Hashamdar & Rafi, 2018 : 627) que les femmes semblent plus polies, indirectes et collaboratives dans la conversation. Les hommes à l'inverse démontrent de l'impolitesse, sont directs et compétitifs. Dans une autre étude, Christie (2013) établit un tableau adapté des recherches de McEnery et Xiao (2004 : 242-4) où il est possible d'observer la même tendance (Tableau 2).

Gender	Words	RF	NF	Sig. level
Male	4,918,075	1779	361.73	<0.001
Female	3,255,533	444	136.38	

Tableau 3 : usage du mot 'fuck' sous toutes ses formes selon le genre (RF pour Raw Frequency, données brutes et NF pour Normalised Frequency) issu de Christie (2013 : 23)

Le tableau 3 montre la fréquence d'utilisation de *fuck*, *fucked*, *fucks*, *fucking* et *fucker* sur Internet selon le genre du locuteur. Les hommes les utilisent environ deux fois plus que les femmes. La variation des formes n'infirme pas cette tendance puisque *fuck* et *fucking* sont à nouveau plus fréquents chez les hommes. La distinction genrée des usages n'est plus significative avec *fucked* et

*fucks*. Christie en conclut que l'usage du mot *fuck* est associé à une population particulière : « à un moment de la culture britannique, 'fuck' a tendance à être utilisé par une population spécifique : la classe ouvrière masculine » [notre traduction de 'in a moment in British culture, 'fuck' is most likely to be used by a specific population : working class males' (2013 : 24)].

Néanmoins, ces trois études de 2004, 2013 et 2018 par des chercheurs différents sont en contradiction avec celles menées par Risch en 1987 aux Etats-Unis et De Klerk en 1992 en Afrique du Sud où les femmes ont recours à plus de tabous que les hommes. L'emploi de tabou entretient des liens étroits avec la culture d'une société donnée. Finalement, Hashamdar et Rafi (2018 : 627) concluent qu'il y a une relation significative entre l'usage de tabous et l'identité sociale du locuteur.

Cette identité sociale n'est autre, selon Christie (2013 : 12-3) que les rôles, en d'autres termes le genre ou la détermination du sujet parlant, les relations, le groupe où le genre et la classe sociale interviennent et le rang entre employeur et employé notamment. Ces caractéristiques influencent la compréhension : les locuteurs n'ont pas tous une même signification en tête.

*'the co-existence of distinct, socially positioned ideologies of language within a language community' (Christie 2013 : 39)*

*[la co-existence d'idéologies sociales distinctes d'une langue au sein d'une communauté linguistique \_ notre traduction]*

Par ailleurs, les caractéristiques sociales attribuent une valeur culturelle au locuteur. L'accent, par exemple, est sujet à des stéréotypes, on lui attribue des qualités : un locuteur de l'anglais britannique est considéré comme raffiné et bien éduqué de par sa prosodie, son intonation. On accorde ainsi, d'après Silverstein (2003 dans Christie, 2013 : 18) dans un processus actif, des valeurs sociales aux variations linguistiques. Il en découle une association entre un groupe social et les formes que les membres utilisent : « une reconstruction continue de la valeur indicielle d'une variable » [notre traduction de '[a] continual reconstrual of the indexical value of a variable' (Eckert, 2008 : 463-4 dans Christie, 2013 : 20)]. Les linguistes s'emploient dès lors à observer « comment une inférence est provoquée, quelle forme elle prend et quels effets elle apporte » [notre traduction de 'how inference is triggered, what form it takes and what types of outputs it yields' (Christie, 2013 : 20)].

Il est possible à présent de noter :

*'In most language, swearing is strongly linked to the vernacular, thereby carrying connotations of 'working class culture' and lower socioeconomic groupings [...]. In terms of social judgements, this means that the use of expletives is often associated with lower levels of education and/or socioeconomic standing; as a reflective of standard versus non-standard language use' (Stapleton, 2010 : 291 dans Christie, 2013 : 25)*

*[Dans la plupart des langues, jurer est fortement lié au vernaculaire, porteur de connotations de la 'culture de classe ouvrière' et des groupes socioéconomiquement inférieurs [...]. En termes de jugements sociaux, cela implique que l'usage de jurons est souvent associé aux niveaux inférieurs d'éducation et/ou au critère socioéconomique ; comme un reflet de la norme linguistique standard versus non-standard \_ notre traduction]*

Il ne s'agit plus d'analyser le juron mais le comportement de celui qui le prononce et de celui qui l'entend. On ne cherche plus la définition de telle ou telle insulte mais comment elle découle d'un rôle, d'une identité sociale, et donne un indice sur l'émotion du locuteur (Christie, 2013 : 32).

D'autre part, l'âge influe également sur les choix linguistiques. Gao (2013 : 2311) observe que les jeunes n'hésitent pas à aborder certains sujets, même en Chine. Les mœurs évoluent, et avec elles les tabous qui y sont liés. Malgré tout, l'auteur souligne que le langage sexiste agresse surtout les femmes. Deng (1989 : 100 dans Gao, 2013 : 2313) appuie ces dires : l'histoire du monde est une histoire d'hommes. Il en découle une plus grande tolérance quant à leurs libertés sexuelles. Beaucoup de tabous jouent ainsi sur la sexualité et les relations hommes-femmes à travers des stéréotypes.

Certains tabous devraient disparaître pour améliorer le quotidien de ceux et celles qui en sont victimes. La ségrégation des femmes ayant leurs règles dans certaines régions d'Inde est une pratique régressive. Les principales concernées en sont conscientes mais craignent un ostracisme social en représailles de leur idée de changement. Pourtant, malgré cette menace, deux femmes ont déjà pris les devants : 23 femmes dorment à présent chez elles quelle que soit leur condition et connaissent leurs besoins et les précautions sanitaires à prendre, influençant les autres femmes du village. Cette prise de conscience se propage : au Népal, la ségrégation menstruelle est interdite législativement depuis 2017. Elle est considérée comme une violation des droits de la femme (Joshy et co., 2019 : 94).

Finalement, les tabous sont loin d'être un phénomène statique et interchangeable. Chaque époque et société rencontre son lot de tabous. A Madagascar, Sodikoff (2012a : 73 dans Osterhoudt, 2018 : 1261) observe que des « « fady » sont constamment établis, abolis et transformés » [notre traduction de 'fady are constantly being established, abolished and transformed'. Les tabous s'avèrent de ce fait imprévisibles.

*'A large part of the power and meaning of taboo lies not in the final outcome, but in the invisible, internal and in-between processes of deciding if, and how, to follow a particular taboo within a given context.'* (Osterhoudt, 2018 : 1262)

*[Une partie importante du pouvoir et de l'implication d'un tabou réside non dans le résultat final, mais dans les processus de décisions invisibles, internes et intermédiaires pour suivre ou non un tabou particulier dans un contexte donné \_ notre traduction]*

Il est temps à présent d'allier tabous et discours militaires, sujet de ce mémoire.

### 1.3. Le discours militaire

#### 1.3.1. La science militaire

Pour commencer, le discours militaire provient d'un milieu, l'armée, régi par une science dite militaire. Diderot décrit cette science comme celle mise en place « pour protéger les Sociétés, qui convient à tous les officiers pour agir par règles et principes [...] ». Le général Lloyd la considère comme « la science humaine la plus difficile mais la moins méditée et, par conséquent, souvent réduite à l'étude de la tactique » (Manikaros, 2018 : 23). Elle nécessite une certaine stratégie, « l'ensemble de moyens, de méthodes et de procédures destinés à être mis en œuvre dans le but d'atteindre un objectif préalablement défini » et de la tactique, soit « [l'] art de combiner, en opération, les actions de tous les moyens militaires pour atteindre les objectifs assignés par la stratégie opérationnelle. » (Manikaros, 2018 : 24).

L'armée qui met en place de telles manœuvres a pour mission de protéger la Nation.

*« Une armée, comme son nom l'indique, est une organisation détentrice du pouvoir que lui donnent les armes dont elle est équipée. Autrement dit, du redoutable pouvoir de provoquer la destruction et la mort, puisque telle est la fonction d'une arme » (Bachelet, 2008 : 2-3 dans Manikaros, 2018 : 51).*

Afin d'atteindre son objectif de protection, l'armée n'hésite pas à entrer dans un combat qui peut s'avérer acharné, terrible, sanglant. Le *Texte Toutes Armes*, ou *Traité Toutes Armes* (TTA) 150 définit le combat en ces termes : « ensemble d'actions militaires de deux ou plus armées adverses pour la destruction des forces ennemies en temps de guerre » (Manikaros, 2018 : 225).

Au cours du temps, les linguistes ont vu se développer une langue militaire en réponse aux besoins de cette science militaire au cœur de la raison d'être d'une armée.

#### 1.3.2. La langue militaire

La langue militaire n'est autre que le langage d'organisation des forces d'un pays. Il n'existe que très peu d'études à son sujet, rien qui ne concerne son histoire, son évolution. Cette langue militaire a pourtant contribué à l'évolution du français, notamment durant la Première Guerre mondiale, avec le développement de l'argot des tranchées. De nombreux échanges et transferts linguistiques entre langues belligérantes (i.e. allemand, italien, espagnol, anglais, etc.) s'opèrent : le mot « gendarme », entré dans le langage courant, est une contraction de « gens d'armes » ; d'autres expressions sont figées comme « en prendre son grade », « passer l'arme à gauche » ; certaines encore n'appartiennent qu'au domaine militaire comme « infiltrer », « solde », « permission » ; enfin, certains mots tels « canon » ou « bombardier » par exemple, font partie de la catégorie des mots présents dans les deux variétés de langues (Manikaros, 2018 : 55).

Ainsi, les phénomènes linguistiques alliés à cette langue militaire peuvent entrer en ligne de compte dans la création de discours de guerre. Le Dr. Weilgart demeure conscient de ce phénomène lorsqu'il observe la violence et l'intolérance du discours nazi. Il remarque en effet que l'allitération et l'assonance accroissent la portée d'un slogan et marquent la pensée des auditeurs, comme c'est le cas dans l'exemple (1).

1. *Ein Volk [folk], Ein Reich, Ein Führer!* [Un peuple, une Nation, Un Leader ! \_ notre traduction]

La linguistique est ici au service de la propagande, de l'argumentation d'une idéologie. Linguiste et philosophe, le Dr Weilgart, se servira de ce phénomène pour créer, quelques années plus tard, sa langue construite. L'aUI se veut universelle, avec des symboles et sons connus de tous. Son créateur cherche à unifier le conscient et l'inconscient à travers des mots. Il part en quête d'un langage le plus proche de la réalité, de la vérité. Il tente ainsi d'éviter la distance entre les sons et le sens pour accéder à une harmonie intérieure. Le philosophe se veut poète pour forcer la langue à dévoiler son sens profond. La langue aUI introduit une relation entre sens, sons et symboles : les mots similaires phonétiquement ont une acception proche. Il recherche les mots les plus simples morphologiquement et les considère communs et partagés par les différentes cultures du monde. Cette langue construite, à vocation interplanétaire vise la compréhension entre les hommes et les extraterrestres.

Certains orateurs, tels Clemenceau, Weber ou Churchill, n'hésitent donc pas à prendre possession de la langue militaire dans leur discours.

### 1.3.3. Les médias dans la guerre

En temps de guerre, vient la question lancinante : tout devrait-il être dit ? Faut-il ménager la sensibilité du public, préserver le moral, ne pas inquiéter ? Selon Gibbs & Hilburn, (2020 : 7), « les médias n'étaient certes pas « des médiateurs peu problématiques partageant l'information » mais imposaient plutôt un point de vue » [notre traduction de 'media was not 'unproblematic mediators conveying information' but were instead pushing a point of view'].

À l'aube de la Première Guerre mondiale, les médias évoluent. Les premières lignes ne sont pas filmées, seuls les parades et défilés de l'arrière le sont. Les spectateurs contemplent leurs héros déambulaient silencieusement car la technologie de l'époque ne retransmet pas le son. Ces témoignages visuels font-ils preuve d'authenticité ? Le soldat Chainé répond : « rien ne pourra jamais donner la sensation d'un champ de bataille à celui qui n'en a pas vu » (Desbois, 1990 : 42). Cette guerre demeure indescriptible.

Lorsque que la Seconde Guerre mondiale est déclarée, la population dispose des actualités sonores depuis 1932 et la radio rejoint de nombreux foyers. Les gens sont ainsi plus informés et « la parole réunit » (Guéno, 2018 : 15). Puis, le 3 septembre 1939 débute ce que le Royaume-Uni retiendra comme 'the Bore War' (Hendy, 2020). Dès lors, la British Broadcasting Corporation (BBC) joue un rôle primordial (Annexe C) : il lui revient d'informer et maintenir le moral des auditeurs. Elle servira d'arme de propagande.

Pour les dirigeants, le principal devoir de la BBC est de préserver un bon moral au sein de la population. Pour se faire, elle s'emploie à diffuser des informations viables tout en conservant les caractéristiques de ses programmes d'avant-guerre. La direction sait que les programmes en temps de paix réclament un nombre conséquent de personnels dans la rédaction et l'enregistrement. Ce personnel est employé ailleurs durant la guerre ; les émissions changent.

Suite à l'annonce de l'entrée en guerre du Premier Ministre Chamberlain, la BBC diffuse d'innombrables conseils sur la sûreté, les précautions à prendre lors de raids aériens, les conditions de rationnement et les annonces dans les services d'urgence. Néanmoins, les programmes s'avèrent guidés par une stratégie politique. En effet, le Comité de Défense Impérial décide dès 1935 d'un contrôle gouvernemental de la diffusion en cas de conflit. Le ministère de l'Information dispose ainsi du droit de censurer certains propos pour la sécurité nationale. Le Gouvernement prend le contrôle. Désormais, tout scénario a besoin de l'approbation du censeur officiel, un tampon apposé avant transmission. De plus, un censeur s'installe dans chaque studio, prêt à éteindre le micro si le présentateur dévie de ce qui avait été convenu. Les ministres et autres militaires ne divulguent pas pour autant l'intégralité des informations dont ils disposent.

Malgré le souhait de la BBC de soutenir la cause britannique et de maintenir le moral de la population, elle refuse d'être un outil de propagande, de pervertir la vérité. Cela va à l'encontre de sa politique.

*'The only way to strengthen the morale of the people whose morale is worth strengthening is to tell them the truth and nothing but the truth, even if the truth is horrible.'* (R.T. Clark dans Hendy, 2020)

*[Le seul moyen de renforcer le moral de la population, qui mérite d'être renforcé, est de leur dire la vérité et rien d'autre que la vérité, même si elle est horrible \_ notre traduction]*

Un choix cornélien se pose dès lors aux informateurs, chefs d'Etat et autres orateurs : taire les souffrances, c'est taire le sacrifice des soldats, c'est en faire un tabou. Même si l'article D. 4131-1 du code de la Défense dispose que « l'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice,

pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême, discipline, disponibilité, loyalisme et neutralité » (Manikaros, 2018 : 50).

*« [...] chaque être humain, lorsqu'il participe à un combat [...] met en jeu sa vie et son âme. Il affronte alors une violence et des conditions extrêmes qui lui font prendre le risque de perdre l'un et l'autre [...]. L'épreuve [...] génère une mémoire très particulière [...]. Ces mémoires ne sont pas toujours en phase avec « l'histoire officielle » [...] (Guéno, 2018 : 13).*

#### 1.3.4. Les non-dits des soldats : à l'orée des tabous

Encore de nos jours, les militaires souffrent de l'incompréhension réciproque entre leur vécu militaire et la société qu'ils défendent. En plus des drames auxquels ils assistent, ce retour dans la communauté ajoute un traumatisme. Les spécialistes se battent pour la reconnaissance par la société de ce trouble, l'état de stress post-traumatique (ESPT).

Lorsque Ribeton et Auxéméry (2016 : 29) réunissent 15 patients, une femme et 14 hommes âgés entre 24 et 42 ans avec plus de 5 ans de service à leur actif, ils observent une difficulté à communiquer : « [...] j'arrive pas à dire ». Le témoignage est dominé par le sentiment de « honte », la peur d'« être mal vus » ou de « paraître faible ». Pour eux, la « réparation » est un « mot horrible », ils préfèrent « reconstruire », « refaire », « reprendre », « redevenir ». Les patients partent en quête d'une émancipation, l'acceptation de la blessure. Surtout, ne pas céder à la déshumanisation, où « le sujet ne connaît pas de mot pour exprimer, ou pour comprendre ce qui lui arrive » (Ribeton & Auxéméry, 2016 : 31). D'ailleurs, « la société ne veut pas tout entendre ; le sujet ne peut pas tout dire » (Ribeton & Auxéméry, 2016 : 32).

*« Chaque individu vit au présent de l'immortalité en se refusant à prendre conscience qu'il va mourir, ce qui lui permet de vivre » (Freud dans Ribeton & Auxéméry, 2016 : 32)*

A nouveau, les militaires s'exclament : « tant qu'on y est pas confronté, on ne sait pas ce que c'est » (Ribeton & Auxéméry, 2016 : 31), exprimant le même fait que Chainé pendant la Première Guerre mondiale.

De ce conflit, celui de la Grande Guerre, de la « Der des ders », ont vu le jour quelques récits de guerre, journaux des tranchées, lettres et carnets de route. « [...] leur caractère privé vient garantir la sincérité des contenus » (Desbois, 1990 : 37). L'auteur précise : « des centaines de milliers de soldats se sont avérés être [...] de grands producteurs d'écrits » (Desbois, 1990 : 44). En effet, on dénombre plus de 1000 lettres par individu, une par jour pendant 4 ans. Les soldats avaient à leur disposition du papier, des cartes postales ou les laconiques cartes d'usage militaire où quelques mots suffisaient pour s'assurer de la santé de ceux restés à l'arrière.

Ces lettres s'adressent à la famille, à un père, un ami ou aux femmes, épouses et mères. Elles taisent le contenu des conversations entre frères d'armes ou transmettent des mensonges. Les conversations sont jugées trop obscènes pour être retranscrites : les soldats parlent de sexe, mort et peur, sujets tabous. Ainsi, l'accumulation de détails suffit à tromper, à détourner l'attention. Le récit se veut tonique et serein afin d'éviter d'angoisser inutilement.

*« Elles [les femmes] ne redoutaient pas la mort ou la grave blessure, tout au moins au début, car rien dans les lettres qu'elles recevaient ne laissait présager que ce risque puisse exister » (Desbois, 1990 : 46).*

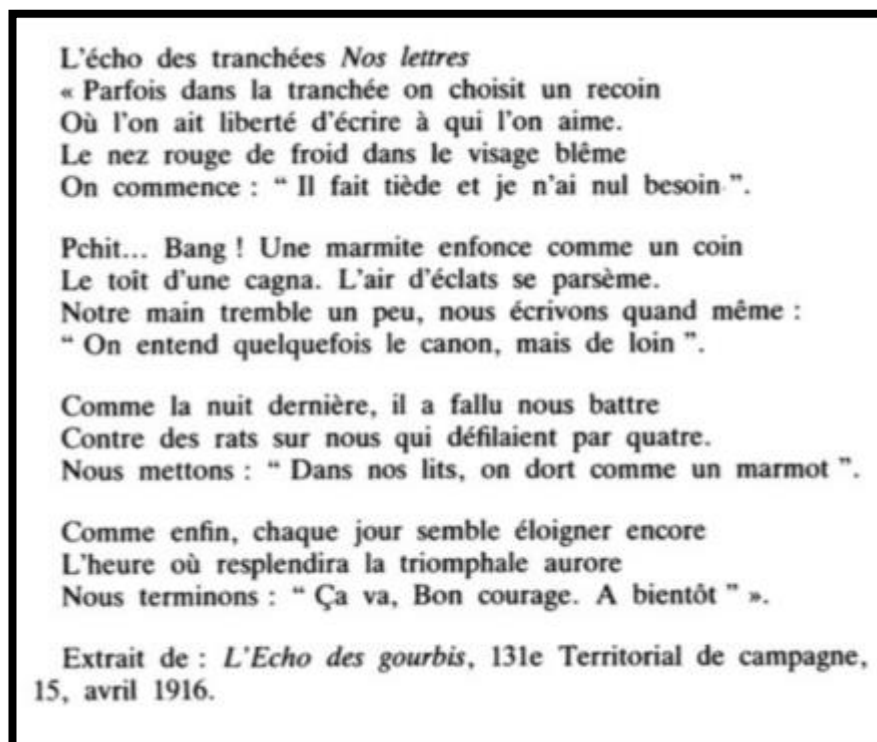


Figure 3 : poème extrait de *L'Echo des gourbis*, 131<sup>e</sup> Territorial de campagne, 15 avril 1916.

Ce poème reflète bien la dichotomie entre la réalité perçue par le soldat et le contenu de sa lettre. Tandis que l'épistolier a « le nez rouge de froid dans le visage blême », il écrit « il fait tiède ». Tandis que le canon tonne tout près, que « l'air d'éclats se parsème », la famille lira « on entend quelquefois le canon, mais de loin ». De même, elle pensera que l'homme « dort comme un marmot » alors qu'il se bat la nuit « contre des rats ». Enfin, conscient de la durée de la guerre et peu confiant quant à l'heure de la victoire, le soldat préfère mentir : « Ça va. Bon courage. A bientôt. ». Ainsi, le soldat-rédacteur ressent le besoin de préserver le moral de l'arrière et rassurer ses proches.

Il ne s'agit ici non pas d'euphémismes atténuant une réalité trop rude mais bien de mensonges. Dans les premiers temps de la guerre, la censure interceptait les courriers et effaçait les contenus à l'encontre de l'effort de guerre ou susceptibles de saper le moral à l'arrière. Toutefois, les



soldats semblent s'imposer eux-mêmes une forme de censure. Rien n'est écrit qui inquièterait, angoisserait les proches.

### 1.3.5. A l'origine des tabous : les Deux Guerres mondiales

Il est intéressant à présent de retracer l'origine des tabous issus des deux Guerres mondiales et lesquels demeurent encore solides.

De la Première Guerre mondiale, on retiendra la cruauté, l'ensauvagement. « [...] pendant longtemps, seul l'ennemi a incarné le mal » (Ferro, 2002 : 43). Pourtant, la férocité dans le combat s'observe dans les deux camps. L'homme s'ingénie à provoquer la mort et développe des armes encore jamais vues auparavant. On retiendra également l'année 1917, l'année des mutineries et répressions. Les supérieurs répriment « le défaitisme, l'agitation révolutionnaire ou la fatigue des soldats condamnés à des offensives vaines [...] » (Ferro, 2002 : 41). Il faudra attendre 1999 pour que Lionel Jospin, Premier Ministre de l'époque, rende hommage aux mutins au nom de la nation, aussi méritant que les autres combattants. Certains tabous s'ancrent sur près d'un siècle avant de disparaître.

Par la suite, le premier tabou encore vivace et prégnant de la Seconde Guerre mondiale concerne le sort des Juifs. Même si les survivants témoignent, racontent le drame peu à peu, la République garde le silence sur ces crimes de l'Etat français. De fait, les témoignages dans l'immédiate après-guerre (1945-1946) n'utilisent que très peu la référence identitaire ou religieuse à la judaïté : à la Libération, le mot « juif » semble chargé négativement – presque un tabou lexical – ; c'est le mot de la stigmatisation, le mot imposé par l'autre. Il devient par la suite un étendard (Mayaffre et co., 2018 : 18). Le Président Jacques Chirac lève ce tabou en 2000 et reconnaît enfin l'implication de l'Etat français dans le génocide.

Tout commence lorsque que les Alliés taisent la vision d'horreur qui s'offre à eux à la libération des camps. Le premier rapport au général Eisenhower fait référence à « [des] prisonniers politiques, des criminels de droit commun, des objecteurs de conscience [...] [de] divers cultes, des hommes et des femmes qui ont refusé le service du travail » mais rien au sujet des Juifs. Seulement deux lignes :

*« [...] il apparaît que Juifs, Russes et Polonais ont été traités avec une plus grande sévérité que les autres nationalités » (Ferro, 2002 : 44)*

L'idéologie nazie porte ainsi ses fruits. L'image des Juifs ne cesse de se dénigrer dans les quelques 50 000 lettres de soldats allemands. Les stéréotypes fusent : les Juifs sont démunis sauf pour ce qui est de financer la guerre pour soutenir les Alliés, ils sont pareils à la peste et ne cherchent qu'à abêtir le peuple. C'est une race fourbe et sournoise dont les membres demeurent sales, crasseux rien d'autre que des bêtes humaines. L'un des épistoliers va jusqu'à en référer comme « [des] calamités

sur la terre européenne » (Manoschek & Ruffet, 2007 : 19). Les diffamations ne s'arrêtent pas là puisque les Juifs destructeurs, cette « race d'assassins » (Manoschek & Ruffet, 2007 : 24) seraient à l'origine de la guerre et responsables de la hausse des prix. Finalement, ces sorciers, ce « fléau de l'humanité » (Manoschek & Ruffet, 2007 : 34) sont responsables de tous les crimes. Ils devraient servir de nourriture pour les prisonniers même si c'est un poison. Pour les soldats allemands, les Juifs ne sont autre que « la lie de l'humanité, la source de tous nos maux » (Manoschek & Ruffet, 2007 : 50).

Néanmoins, à la fin de la guerre, ces mêmes soldats nient, à grand renfort d'euphémismes, les événements passés :

*« Nous autres Allemands, n'avons pas été si criminels, même si les nazis ont agi avec les Juifs d'une manière un peu folle. »* (Manoschek & Ruffet, 2007 : 55)

Par ailleurs, d'autres tabous prennent naissance à la fin de la Seconde Guerre mondiale selon Ferro (2002 : 52). Étonnamment, l'un d'eux concerne la Résistance. Les Français ne croyaient pas à l'efficacité de celle-ci.

*« [...] en France, il a fallu que les Alliés l'affirment pour que l'on accepte de croire à l'efficacité de la Résistance intérieure »* (Ferro, 2002 : 52).

Ce que la population ignore également, ce sont les nombreuses pertes de pilotes anglais et américains lors de bombardements ciblés de villes allemandes. Malgré ces raids, y compris sur le sol français afin de dissimuler le lieu du débarquement, la politique militaire s'avère infructueuse : les Allemands ne cessent de produire toujours plus d'avions. La libération des Alliés n'est pas aussi glorieuse que l'Histoire l'a retenue :

*« Une libération par les Anglo-Américains, c'est-à-dire « du sang et des ruines » »* (Henriot dans Ferro, 2002 : 62).

Finalement, chacun demeure conscient du drame moral et humain qu'engendre une guerre. Des décisions sont prises, toujours dans l'optique de vaincre mais celles-ci n'épargnent ni les paysages, ni les populations. Chaque guerre transporte son lot de tabous, de non-dits, de crimes. De la guerre naît les pires mais également les actes les plus courageux, généreux, altruistes qu'il ait été donné de voir.

*« Les armes peuvent remuer au fond des cœurs la fange des pires instincts, proclamant le meurtre, nourrissant la haine, déchaînant la cupidité, écrasant les faibles, soutenant la tyrannie. Pourtant [...], par leur fait, le courage, le dévouement, la grandeur d'âme atteignent des sommets. »* (Charles de Gaulle dans Guéno, 2018 : 19)

## 2. Présentation des données et Méthodologie

### 2.1. Problématique et questions de recherche

Ce mémoire traite des tabous au sein des discours de guerre officiels et ceux des soldats, en anglais et en français prononcés lors des deux Guerres mondiales. Plusieurs questions se posent en amont de la recherche. Dans un premier temps, nous observerons si les discours militaires comportent des tabous sur la mort, la déshumanisation, la violence notamment. L'étude est également propice pour se demander, dans un deuxième temps, si les orateurs publics ont recours aux mêmes tropes que les soldats. Il s'agit d'observer les « figures entraînant, pour un mot ou une expression, un changement ou un détournement de sens » (CNRTL, 2012). Le discours officiel « contamine » -t-il celui des soldats ? Qu'en est-il de la censure ? Nous observerons les différents tropes dans les expressions des tabous des deux époques. Nous suggérons qu'il existe diverses figures de styles pour atténuer les tabous et que celles-ci sont soumises à une variation temporelle.

Nous pouvons également mener une analyse contrastive et sémantique entre les deux langues : l'anglais et le français possèdent-ils des expressions au sens proche ? Enfin, les discours étudiés laissent une trace de la stratégie militaire et politique de leur orateur-scripteur. Nous tâcherons de la dévoiler.

### 2.2. Rappel de l'ancrage théorique

Cette étude sur les tabous s'inscrit en sociolinguistique de type interactionnel. Il s'agit d'analyser l'usage du tabou dans les discours de guerre et les stratégies mises en place auprès des auditeurs, lecteurs. Nous nous ingénerons à n'établir aucun jugement moral afin de préserver l'élément clé de la linguistique : la description de phénomènes langagiers.

Plonger au cœur de discours, c'est également poursuivre la lignée des linguistes énonciativistes. L'approche étendue qui part des informations de la situation d'énonciation, offre la clé pour comprendre les opérations mises en œuvre au sein d'un énoncé en lien avec le cadre énonciatif.

Par la suite, la pragmatique et la sémiologie s'avèrent deux disciplines qui aideront dans le décryptage des discours. L'une cernera l'implicite, les non-dits et les intentions éventuelles du locuteur ; l'autre définira le mot tabou.

Enfin, la linguistique de corpus joue un rôle important au sein de ce mémoire. En effet, elle incite le chercheur à se concentrer sur des données attestées, regroupées autour de critères spécifiques afin de confirmer ou d'infirmer une hypothèse. Nous partons ici dans une démarche déductive avec le corpus-based approach : les discours recensés appuieront ou non les questions de recherches formulées.

### 2.3. Elaboration du corpus

Afin d'observer le traitement de tabous dans les discours militaires, nous nous sommes mis en quête de discours retranscrits et de lettres de soldats. Beaucoup d'hommes se sont illustrés par leurs allocutions en temps de guerre. Devenus célèbres, ils sont les sujets de nombreux ouvrages qui recensent leur discours. À la lecture de ceux-ci, il a été possible d'isoler des extraits, des énoncés dont la teneur se rapproche du tabou.

Nous disposons ainsi d'un corpus de discours. Nous préservons le cotexte de l'élément tabou et le contexte afin de mener à bien la recherche. Ce corpus vient appuyer une démarche déductive car les données attestées tendent à répondre aux questions formulées en amont. Il ne prétend pas offrir des données généralisables, les stratégies discursives et les choix de l'énonciateur sont bien trop diverses et variés pour traiter analogiquement tous les discours de guerre. Cependant, les données présentées ici sont une fenêtre, un échantillon des langues anglaise et française.

Ce corpus se veut pertinent et cohérent. Les discours sont sélectionnés selon la période historique : soit prononcés durant la Première Guerre mondiale entre 1914 et 1918, soit entre 1939 et 1945, lors de la Seconde Guerre mondiale. Les lettres des soldats s'avèrent soumises au même critère. Le canal d'expression, la matérialité du discours reste libre : le corpus regroupe autant d'extraits de transcriptions de discours oralisés que d'échanges épistolaires écrits. Ces extraits ont été sélectionnés grâce à la lecture attentive en quête de sujets tabous. Selon nous, ils contiennent tous un trope jugé tabou dans nos sociétés. D'autre part, le corpus tend à être représentatif des stratégies et problématiques de l'époque. Il répond bien à la notion d'homogénéité car les éléments constitutifs sont régis par les mêmes critères. Nous traitons donc un corpus échantillonné, construit pour répondre à un objectif spécifique où l'empirisme est « le lieu d'expérimentation » (Auroux, 1998). Toutefois, ce projet ne peut se targuer de travailler sur corpus clos. Malgré le fait que ces allocutions soient passées et que l'ensemble soit disponible, l'exhaustivité n'est pas atteinte ici. Il s'agira d'un corpus fermé temporairement.

Pour résumé, nous sommes en présence d'un corpus de recherche textuel bilingue, écrit, synchronique. Il présente l'usage de tabous dans les discours de guerre. Il décrit ainsi un phénomène linguistique grâce à des énoncés authentiques, des réalisations discursives.

Cette étude se veut descriptive et qualitative. Nous ne souhaitons pas établir de statistiques, premier pas vers une généralisation.

## 2.4. Corpus d'étude

Tandis que les discours officiels s'avèrent glaner au fil des lectures universitaires historiques, certaines lettres de soldats français de la Première Guerre mondiale proviennent du site Ortolang<sup>1</sup>.

Longhi (2017 : 11-12) s'efforce de décrire l'usage de ce site en ces termes :

*« ORTOLANG est un équipement d'excellence validé dans le cadre des investissements d'avenir. Son but est de proposer une infrastructure en réseau offrant un réservoir de données (corpus, lexiques, dictionnaires, etc.) et d'outils sur la langue et son traitement clairement disponibles et documentés qui :*

*- permette, au travers d'une véritable mutualisation, à la recherche sur l'analyse, la modélisation et le traitement automatique de notre langue de se hisser au meilleur niveau international ;*

*- facilite l'usage et le transfert des ressources et outils mis en place au sein des laboratoires publics vers les partenaires industriels [...] ;*

*- valorise le français et les langues de France à travers un partage des connaissances sur notre langue accumulées par les laboratoires publics. » (Longhi, 2017 : 11-12) »*

Ainsi, au sein de cette ressource peut-on lire les lettres de Poilus, rédigées dans les Tranchées de 14-18.

*« Le projet « Corpus 14 » donne à lire les correspondances de Poilus ordinaires. Il privilégie les écrits peu-lettrés, encore peu exploités par les historiens de la Grande Guerre. Ces documents, mis à disposition par les Archives départementales de l'Ain, l'Ardèche, la Charente-Maritime, l'Hérault, l'Ille-et-Vilaine, la Saône-et-Loire ainsi que par les familles qui en sont les dépositaires, fourniront aux linguistes des ressources nouvelles pour l'histoire de l'écrit peu-lettré.*

*Le corpus est constitué par la correspondance de trente-sept scripteurs : vingt-cinq hommes et douze femmes. Il consiste principalement en six grands réseaux de correspondances : Baillargues (est de l'Hérault) [...], Chazeaux (Ardèche) [...], La Mezière (Ille-et-Vilaine) [...], Le Soulié (ouest de l'Hérault) [...], Saint-Jean-sur-Reyssouze (Ain) [...], Satilleu (Ardèche) [...].*

*Des séries de lettres de soldats viennent représenter d'autres régions : celles de Victorin Folier, de Silhac (17 lettres), Abel Gombert, de Vénérand (20), François Guillaudeau, de Saint-Martin-de-Ré (11), Henri Lorton, de Chassigny-sous-Dun (24), André Tetard, de Reims (5) » (Ortolang, 2019).*

Afin de mener à bien cette étude, un sous-corpus a été établi. N'ont été retenues que les lettres de soldats de sexe masculin rédigées entre 1914 et 1918. Par la suite, la lecture de celles-ci a permis de conserver uniquement les lettres introduisant un terme ou un sujet tabou. Cette identification découle d'une évaluation subjective des notions ou termes tabous. Les écrits ont été

laissés tels que trouvés en ligne, avec leur lot de fautes d'orthographe, témoins et traces des patois et de la scolarisation de l'époque.

Par ailleurs, d'autres lettres proviennent de différents sites en ligne dont celui du *Imperial War Museum* (IWM, 2021) qui a en sa disposition environ 7500 lettres de la Première Guerre mondiale archivées. Grâce à la numérisation des échanges épistolaires, nous avons pu constituer un corpus digne d'analyser l'emploi de tabous durant les Guerres mondiales.

La tâche de regrouper des discours de 39-45 s'avère différente que collecter ceux de la Première Guerre mondiale. La correspondance des soldats de la Seconde Guerre mondiale est moins connue, moins documentée. Pourtant, même si la France se retire très vite du conflit, le combat continue ailleurs. Les soldats écrivent à leur famille, les dirigeants mènent une guerre des ondes. Les discours présents dans ce sous-corpus font part de quelques tabous.

Notre étude porte sur 101 extraits provenant de différents discours et correspondances. 62 d'entre eux sont issus de la Première Guerre mondiale, répartis entre les euphémismes et figures de style concernant la mort (29) et ceux exprimant la guerre (33). Parmi les premiers, quatre sont en anglais quand quatre également étoffent les deuxièmes. La guerre de 39-45 regroupe 39 extraits : 8 entretiennent notre étude sur les tropes de la mort dont 6 en anglais, 31 abordent la guerre dont 27 en langue anglaise. Les discours collectés de la Seconde Guerre mondiale sont tous issus d'énonciateurs anglophones. Néanmoins, nous disposons parfois de traductions. Ainsi, 33 des 39 extraits offrent l'opportunité d'observer l'expression des tabous en anglais (Tableau 4).

Quelques extraits sont visibles dans différentes sections de ce mémoire. Par soucis de lisibilité, ils sont toutefois tous numérotés. Ainsi, le lecteur compte-t-il 109 extraits à la fin de ce mémoire.

	Première Guerre mondiale			Seconde Guerre mondiale			Total
	Français	Anglais	Total	Français	Anglais	Total	
<b>Euphémismes et conception de la mort</b>	25	4	29	2	6	8	37
<b>Des figures de style abordant la guerre</b>	29	4	33	4	27	31	64
<b>Total</b>	54	8	62	6	33	39	101

Tableau 4 : répartition des extraits dans le corpus selon leurs acceptions et la langue

### 3. Résultats

#### 3.1. Classement des données et questions de recherche formulées

Dans cette partie seront traitées les occurrences issues du corpus élaboré afin de répondre aux questions de recherche sur le sujet. Ces pages se veulent l'observatoire des tabous linguistiques dans les discours anglais et français de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. Les éléments présentés ci-dessous proviennent de discours officiels publics mais également d'écrits de soldats collectés selon les critères décrits en Méthodologie. Leur simple présence démontre qu'il existe bien des tabous au sein des discours militaires, répondant à la première interrogation.

Chaque discours est prononcé, émis avec une intention de communication, une stratégie énonciative. Dans notre cas, celle-ci est étroitement liée avec la stratégie militaire, politique de l'orateur-scripteur. Bien souvent les extraits répondent à une propagande féroce.

Le traitement bilingue offre ici l'opportunité de plonger dans l'expression des tabous et des expressions en français et en anglais. Les locuteurs-scripteurs font-ils appel à des termes au sens proche ?

Par la suite, nous tâcherons de regrouper les exemples en fonction des tabous linguistiques analysés. De nombreux énonciateurs font appel à des métaphores au sens proches. Il s'agit de les identifier et les regrouper en fonction de leur sémantisme. Ce classement permet une première immersion au sein des tabous dans les discours en temps de guerre. Notre analyse se veut qualitative : nous regroupons tous les termes ou expressions renvoyant à la même notion afin de les classer par tropes et commenter les plus récurrents.

Enfin, une attention particulière sera portée à la censure et à la propagande. S'appliquent-elles de la même façon selon l'époque ? Le temps s'avère donc un critère de classement pour mener à bien notre étude.

#### 3.2. Euphémismes et conceptions métaphoriques de la mort

*'Death is a displaced name for a linguistic predicament.'* — Paul de Man  
(1919-83 in Sexton, 1997 : 334)

Afin de citer l'innommable, un énonciateur a recours à des euphémismes qui atténuent la portée du tabou. Certains euphémismes se construisent à partir de métaphores conceptuelles. Par leur biais, l'individu parvient à créer, structurer et communiquer sa pensée. Il transmet ainsi sa compréhension du monde et son expérience. Pour se faire, il n'hésite pas à ramener les éléments abstraits à des faits sociaux ou corporels qui constituent les figures de styles (Fernández, 2006 :

106). Epitectus va plus loin en soulignant le rôle de la métaphore dans la compréhension de ce qui nous est inconnu. Le philosophe s'aperçoit que celle-ci est en effet culturellement construite et soumise à la variable du temps : lorsqu'elle perd en limpidité, le locuteur en crée une autre (Sexton, 1997 : 334). D'autres euphémismes encore sont portés par des métonymies. Ces dernières n'établissent pas de correspondances entre deux domaines conceptuels mais opèrent au sein d'un même domaine. Fernández (2006 : 110) distinguent deux types de métonymies dans son étude : celles qui abordent les résultats et effets de la mort pour les vivants, telles la décomposition et la séparation ; les figures de styles qui mettent au premier plan le dernier moment, les réactions du corps comme le dernier souffle par exemple. Elles se concentrent sur un aspect du phénomène tabou.

Telle est traitée la mort jugée indicible sans « garde-fous linguistiques » [notre traduction de 'linguistic safeguards' (Crespo Fernández, 2006 : 101 dans Terry, 2020 : 2)]. Selon Sexton (1997 : 335), le refus de la mort ou celui d'en parler ouvertement mène à la diminution voire la suppression du sujet de notre conscience.

*'Only by a frank discussion of the very details of dying can we best deal with those aspects that frighten us the most. It is by knowing the truth and being prepared for it that we rid ourselves of that fear of the 'terra incognita' of death that leads to self-deception and disillusion.'* (Dr Nuland in Sexton, 1997 : 335)

*[« Ce n'est qu'en discutant franchement des détails de la mort que nous pouvons le mieux faire face aux aspects qui nous effraient le plus. C'est en connaissant la vérité et en y étant préparés que nous nous débarrassons de cette peur de la "terra incognita" de la mort qui conduit à l'aveuglement et aux désillusions » \_ notre traduction]*

Puisque la mort effraie par la peur de perdre ses proches, de la désintégration du corps, de l'inconnu après la vie ou encore des esprits (Allan & Burridge, 1991 : 153 dans Terry, 2020 : 2), les locuteurs de certaines sociétés ont recours à des métaphores ou à des métonymies. Ainsi, les humains préfèrent envisager la mort comme un voyage 'he passed away', une lumière ou le repos de l'âme. La locution verbale 'to pass away', synonyme de 'to die', constitue un vieil euphémisme du XIV<sup>e</sup> siècle selon Rawson (1981 : 204-6). Elle dérive du français « passer », verbe euphémisme de « mourir ». L'auteur précise que certains préfèrent l'usage de 'pass beyond, pass on, pass out and pass over' (Rawson, 1981 : 204-6). Il confirme par là même le fait qu'il existe des centaines de métaphores à valeurs d'euphémismes concernant la mort. En effet, d'aucuns osent mentionner la perte de la vie précieuse, ou l'arrêt de cette machine qu'est le corps. Tandis que la naissance est le commencement, d'aucuns réfèrent à la mort comme la fin. Un corps mort n'est ni plus ni moins une viande, de la nourriture. Selon Terry (2020 : 2-19), que la constitution d'un corpus issu de séries télévisées médicales ou funéraires a mené à émettre ces observations, la mort occupe désormais la place



du premier tabou dans nos sociétés. Il détrône le sexe, malgré son apparition et sa mention dans de nombreuses œuvres littéraires ou cinématographiques.

*‘Perhaps the whole root of our trouble, the human trouble, is that we will sacrifice all the beauty of our lives, will imprison ourselves in totems, taboos, crosses, blood sacrifices, steeples, mosques, races, armies, flags and nations, in order to deny the fact of death, which is the only fact we have’. (Letter From a Region in My Mind —James Baldwin in Sexton, 1997 : 343)*

*[« Peut-être que l’entière racine de notre problème, le problème humain, est que nous sacrifions toute la beauté de nos vies, que nous nous emprisonnons dans des totems, des tabous, des croix, des sacrifices de sang, des clochers, des mosquées, des races, des armées, des drapeaux et des nations, afin de nier la mort, qui est le seul fait que nous avons. » \_ notre traduction]*

### 3.2.1. La mort dans les discours de la Première Guerre Mondiale

Sur les vingt-neuf extraits sélectionnés pour traiter le tabou entourant la mort, nous dénombrons seulement onze occurrences du mot « mort ». Cette analyse quantitative ne distingue pas le nom indénombrable pour évoquer la finalité, « la mort », des dénombrables quand il s’agit des hommes, « les morts ». Une seule mention de ‘dead’ est présente en anglais. Quant au verbe « mourir », nous ne pouvons le lire qu’une seule fois tandis que ‘to kill’ apparaît deux fois au sein du corpus. Ainsi, peu d’énonciateurs ont recours à des orthophémismes. Beaucoup préfèrent l’usage d’euphémismes dont la diversité est présentée dans le tableau 5. Cette classification s’établit à partir d’une évaluation subjective émise à la lecture des extraits.

Perceptions de la mort	Nombre d’occurrences dans le corpus
Occupation	4
Objectivation du corps humain	17
Fin de la souffrance	3
Devoir envers la patrie	5

*Tableau 5 : distribution dans le sous-corpus de 14-18 des occurrences selon les différentes perceptions de la mort*

Pour commencer, la mort est traitée comme une occupation, l’aboutissement d’une action, « tuer ». Les orateurs-scripteurs la perçoivent comme un choix volontaire non suicidaire. D’autres encore préfèrent imaginer l’arrêt du corps, le dysfonctionnement de l’enveloppe charnel empêchant la continuation de la vie. Ils atténuent le caractère irrévocable de la mort en jouant sur la polysémie des verbes « tomber », ‘to fall’ par exemple, dans des métaphores imagées.

Quand tout est fini, ne reste plus que le corps qui accuse les effets de l’absence de vie. Les métonymies foisonnent dans cette objectivation du corps humain. Une myriade d’aspects sont dès lors exploités pour communiquer, transmettre l’image de la décomposition dans les tranchées. Les hommes désacralisent le corps perçu parfois comme une viande dans la métaphore du boucher.

Par ailleurs, certains combattants envisagent la mort comme un repos, loin de la guerre. Mourir, c'est mettre fin aux souffrances ignobles insupportables. Notre corpus comprend la notion de suicide, si souvent considéré comme un péché, voué à la damnation et prohibé par la société (Allan & Burridge, 2006 : 233).

Enfin, pendant la Première Guerre mondiale, la mort est également considérée comme un devoir à accomplir envers sa patrie. Cette perception s'avère soutenue par une propagande acharnée. La fin est plus douce lorsqu'elle est empreinte de fierté et de reconnaissance.

#### 3.2.1.1. La mort comme une occupation

En temps de guerre, la mort est provoquée par les actes des combattants. Les hommes sont formés pour ôter la vie.

(i) May 18, 1917:

*'[...] But the thought hit me all of a sudden one day – what are we studying? And the only answer I could find was – the most scientific method of **killing** our fellow human beings [...]'*

*Lawrence M. Sallack (New York State Library, 2021)*

Dans l'extrait (i) le verbe 'to kill' est parfois considéré comme un euphémisme selon Rawson (1981 : 158) dans son dictionnaire des euphémismes. L'auteur définit la prédication comme « priver de vie » et l'érige en synonyme de 'murder'. Cependant, 'to kill' revêt une connotation moins personnelle et juridique que 'murder', « illégal, malveillant et intentionnel » [notre traduction de 'unlawful, malicious, and intentional killing']. Le référent du sujet semble moins impliqué dans la réalisation du procès. Les autres synonymes du verbe 'to kill' tels 'To put to death; to deprive of life; to slay, slaughter' (OED, 2021) créent une accumulation ascendante dans le dictionnaire. Ce dernier semble énoncer des prédications de plus en plus violentes. Dans le contexte droit de cet acte prohibé nous pouvons lire le complément d'objet sur lequel porte la prédication : 'our fellow human beings'. Le choix d'un possessif, puis 'fellow' marque : « tuer nos semblables ».

(ii) « Les combattants se font **tuer** d'une façon prodigieuse [...]. » (*Le défaitisme, discours prononcé au Sénat par Clémenceau le 22 juillet 1917 (Becker, 2012 : 148-54)*)

A l'instar du verbe anglais 'to kill', « tuer » renvoie au meurtre, au crime prohibé par la société. A nouveau, parmi ses synonymes comme « abattre », « exterminer », « assassiner », il semble être le moins chargé personnellement et juridiquement. De plus, la locution verbale « se faire tuer » dans l'extrait (ii) introduit une certaine passivité. Il semble que « les combattants » subissent l'action sans autre forme de procès. Lorsque Clémenceau affuble cet acte de l'adjectif « prodigieux »,

il n'évoque pas le prodige, le caractère divin et surnaturel qu'on attribue à ce mot de nos jours. L'étymologie renvoie au mot latin *prodigium*, chose mise en avant, dépassant de la normale. En latin, le mot désigne autant un miracle qu'un fléau (Littré, 1863).

(iii) « On les as pris deja plusieurs foi a la bayonette et tu sais ils font fiça, mai c'est pas rigolo quand même de **s'enfourchez a l'arme blanche** mai on s'y habitue »

Lorton Henri 8928 au 3eme zouaves. 2eme Bataillons, 8eme compagnie.  
Bureau militaire de Paris Division marocaine (Ortholang, 2019)

De même, la locution verbale « s'enfourcher à l'arme blanche » se place en synonyme du verbe « tuer ». La prédication prend un aspect plus personnel avec la description de l'action et propose ici, en (iii) un orthophémisme.

(iv) « [...] les nôtres **sont occupés à mourir**. » (« Après le chemin des Dames » par Clémenceau le 4 juin 1918 (Becker, 2012 : 243-251))

Cet extrait reflète l'idée de la mort comme une occupation, un choix, une volonté propre du soldat de consacrer son temps à la mort. La locution verbale « être occupé à » atténue la prédication. Elle la rend presque anodine, banale.

### 3.2.1.2. L'objectivation du corps humain

Certains orateurs-scripteurs de la Première Guerre mondiale conçoivent la mort comme la fin, l'arrêt de tout. Dès que le corps succombe, il n'est plus possible d'avancer.

(v) Jeudi 1e Octobre 1914 (Annexe D)

« [...] **rien nous arait sauf de recevoir une balle ou un aicla débus** ; mai il faut espéré que çela na rive rapasque nous viendron saint et sauf [...] »

Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)

Le corps est ici freiné par les armes : les balles ou les obus. Elles sont seules responsables de l'arrêt de la machine humaine. Nous ne savons si le soldat évoque la mort ou la simple blessure.

(vi) « **Nos hommes sont tombés par millions !** » (« Je fais la guerre » par Clémenceau le 8 mars 1918 (Becker, 2012 : 221-233))

(vii) Vendredi le 28 novembre 1914

« [...] J'ai passer dans des passages ou **les hommes tomber comme des mouches**, enfin ces comme ca [...] »

Lorton Henri 8928 au 3eme zouaves. 2eme Bataillons, 8eme compagnie.  
Bureau militaire de Paris Division marocaine (Ortholang, 2019)

(viii) *Mardi 12-1-15*

« [...] le 20 septembre, jour que me rapaipelez toute ma vie j si j'ai le bonheur de mon sortir, car ce jour la ça a été terrible pour nous preque la moitié de la compagnie y a restez **tous mes camarades sont tombez a coté de moi** sans pouvoir les secourirs On avez les boches au derriere et tu sais on faisait vite; c'est la seule fois qu'ils nous ont mis en deroute, car tu sais ily ils ont en peur des Zouaves. »

*Lorton Henri 8928 au 3eme zouaves. 2eme Bataillons, 8eme compagnie.  
Bureau militaire de Paris Division marocaine (Ortholang, 2019)*

A trois reprises dans le corpus, en (vi), (vii) et (viii), le verbe « tomber » est utilisé pour aborder la mort. Le corps privé de vie s'écroule. L'énonciateur joue avec la polysémie et l'idiomaticité de la prédication pour en faire une métaphore conceptuelle. Tout particulièrement, la comparaison faite entre l'homme et l'insecte est marquante. Bien que de tailles différentes, ils meurent tous deux aussi facilement et rapidement. Cet idiom est entré dans le langage courant.

(ix) *May, 2 1915.*

'[...] It was just a nightmare, a hell, retreating across the ground, with the Jack Johnsons digging great holes and the shrapnel raining down upon us, and the bullets striking everywhere. We could see **the boys falling everywhere**, and it was just awful to hear them cry out. [...]'

*Fred Adams, soldat canadien (WWI letters)*

Tout comme la langue française, l'anglais utilise le verbe 'to fall' comme un euphémisme. Rawson (1981 : 98) précise que la métonymie s'applique surtout au combat. Il s'agit de la contraction de l'expression 'fall dead', plus orthophémisme qu'euphémisme. Une fois le corps tombé, il ne reste plus que le « cadavre », terme que nous retrouvons plus loin dans notre corpus. Il est issu du latin *cadaver* lui-même dérivé de *cado*, « je tombe ». La métaphore s'avère très ancienne et semble partager par de nombreuses langues et cultures.

Le soldat laisse planer le doute sur la nature de la chute. Blessure mortelle ? Le cri des malheureux sort-il avec le dernier souffle ou tombent-ils à terre, blessés et râlant ? Nous pouvons considérer ce cri comme une métonymie de la mort, conséquence de celle-ci, comme le dernier souffle.

Dans cette objectivation du corps humain, certains vont plus loin : ils n'hésitent pas à mentionner la décomposition de celui-ci. Les images foisonnent au sein de nombreuses figures de style.

(x) *Courtémont le 26 février 1915*

- (xi) « [...] Sur les crêtes de Massiges **l'on voit des masses noires qui gissent sur le sol**, et impossible de les enterrer c'est terrible de voir ça, c'est malheureux pour les pauvres femmes qui voit parfois leur maris en bonne santé **et ils se décomposent** à la belle étoile sans une pelle de terre dessus. [...] »

Jules Ramier, brancardier au 8e colonial, 2e bataillon petit Etat-Major (Ortholang, 2019)

Pour commencer, les épistoliers proposent quelques métonymies du corps humain. Jules Ramier restreint le corps humain aux « masses noires ». Le verbe « gésir » constitue un jeu polysémique. Cependant, la combinaison des corps et de la prédication ne laisse aucun doute quant à l'état des corps. Le corps laissé sans sépulture se décompose. La mort n'est évoquée qu'à travers ces corps sans vie.

- (xii) « Il y a quelque part, près de Verdun, un immense trou d'obus, [...] dans lequel **deux hommes sont enterrés, enfoncés l'un dans l'autre** [...] ; ils sont là dans leur trou le symbole de cette guerre. » (Le défaitisme, discours prononcé au Sénat par Clémenceau le 22 juillet 1917 (Becker, 2012 : 148-54))

Par la suite, Clémenceau offre une image sans ambages. Il propose une objectivation du corps humain en (xii). Les faits trop longtemps cachés par la propagande sont dévoilés. Il est difficile de ne pas considérer que ces deux protagonistes sont morts, leurs corps enchevêtrés en un amas de chair.

- (xiii) « [...] au moment ou je tecri nous venon de passer 48 heures dans les tranchées et ma foi cette foiçi nous somme était tranquille ; les boches non pas en voyer des Marmites, ce sont les coup de canons ; mais en revanche il nous ont en voyer des bombes mais heureusement on les voi venir a laur on peut ce mettre par coté , ils ont beau faire ce qu'il voudron ils sont foutu, car nautre 75 leur donne des leçons pas aurdinaire ; tu verrai qu'el beau travail, qu'il fait, laursqu'il tape dans les tranchées, a laurs la terre saute enleret eu aussi, a Vermelles **on les a vu 5 ou 6 lesun sur les autres mort** [...] »

Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)

Dans cette guerre, la mort sévit sans distinguer les hommes. Ce soldat ne différencie plus les corps, il les compte approximativement. Il énonce clairement qu'ils ont perdu la vie.

- (xiv) 13 Mai 1917

« [...] Nous avons eu un bien triste combat ma compagnie est toute les autres est était rudement touche est si je navait pas était brancardier je ne sepas si jen serai a bon conte comme je m'en suis sorti enfin est bien triste est aurrible des **carnage** pमित ma section sur 20 il ne sont revenus que 7 est les autres sont prisonniers ou mort [...] »

Jules Ramier, brancardier au 8e colonial, 2e bataillon petit Etat-Major (Ortholang, 2019)

(xv) Le 1er Juin 1916

« [...] mai que veu tu nous y somes espré s'est la guerre et il faut que ce Verdun soit le **tombeau** de la moitie des Français et boches on peu pas se faire une idée du **carnage** que ça doit être. [...] »

Ernest Viste (Ortholang, 2019)

(xvi) « [...] Tu me di qu'il pleu tout le temp, ébien nous il fait des chaleur a cablante, même trauchaud, pour faire les combat que nous fesson car avec les mort que nous avon au devand des tranchées cet c'est affreut ; de voir aussi un carnage comme nous avon c'est même indigne détre ou nous somme [...] »

Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)

(xvii) Le 2 Novembre 1915

« [...] çi tu voyer tout çeula qu'elle **Boucherie**, un **carnage**, en fin en un çeul mot c'est afreux devoir tout ça [...] mai çeula nen pèche pas que nous somme toujours les même a être dans les tranchées, au moment ou nous somme en train de nous faire demolir la garle Geule dautre faur se pavane sur les boulevard, dans les villes, et se sont les enbusquers, qui ne sont pas encore allez au front çi on fesait la réunion de toutes cette bande, de bandis, ébien on pourrer avoir encore pour le moins 6,000 hommes, et il serait utile, car on ne peut pas compter le nombre de mort je suis sur et sertin que le chiffre depase 100,000 de morts sans compter les bléssés, [...] »

Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)

Par quatre fois en (xiv), (xv), (xvi) et (xvii), le terme « carnage » se place entre la réalité et le lecteur à préserver. Sous ce syntagme se cache « l'action de tuer, de mettre en pièces (d'une manière violente et sanglante) une grande quantité d'animaux ou d'hommes ; résultat de cette action » (CNRTL, 2012). Il dérive du latin *carnem*, « la viande » et ne désigne de prime abord que les animaux. Le corps est désacralisé.

Cette vision inspire les épistoliers pour considérer le corps comme de la viande. Le quotidien vient en aide à la construction d'une métaphore conceptuelle. La boucherie, cette « boutique de vente au détail de la viande » (CNRTL, 2012) marque ici le massacre et l'hécatombe qui lui sont synonymes. Son emploi est de l'ordre de l'orthopémisme. Il en va de même dans l'extrait suivant.

(xviii) *Sus St Leger le 22-12-1915*

« [...] Je profite de location pour vous souhaiter une bonne et heureuse année, en espérant que dans le courand de 1916, ça soit la cloture, de la **Boucherie Humaine** [...] »

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

(xix) *Le 9 Juin 1915*

« [...] Tu peut croire qu'il me tarde que tous çeuila soit fini car voila le 11e moi de commencer et on ne sait pas encore quand çeuila se ra fini, car ou nous somme çì tu voyer **les cadavres son nombres**, et on ne peut pas faire des fausses pour les mettres car nous avons les boches à 30 metres, et **avec les chaleurs, tu peut bien te figurer que çeuila ne sant pas la rose**, enfin il faut se faire à tout [...] »

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

Le corps mort si bien décrit sous le terme « cadavres » donne son aspect olfactif dans la construction d'une métonymie. L'odeur couramment décrite comme pestilentielle qui se dégage désigne le corps entier en décomposition.

(xx) *18 June 1915, Dardanelles.*

'[...] We live in a trench and it is a mercy it don't rain otherwise we'd be washed away. The fighting just lately has been terrible. Our shells knock the enemy all ways and the sight in the trenches that we take is awful. **We wear our respirators because of the awful smell of the dead.** I'll never get the sight out of my eyes, and it will be an everlasting nightmare. If I am spared to come home, I'll be able to tell you all about it, but I cannot possibly write as words fail me. I can't describe things. [...]'

*Thomas Harold Watts, British soldier (National Archives)*

(xxi) 'Dear Mr Hunt,

*Also we are in a pretty warm spot, it was about here, towards the end of last summer that the French and German had some of the fiercest fighting of the war. The country around about is a veritable maze of trenches. The fighting at one time was so fierce that there was **only time just to bury the dead in the sides of the trenches, and now that the trenches have crumpled one is constantly seeing***

*the bones of men's legs or their boots, or skulls sticking out from the sides of the trenches, pleasant, eh? There will be a pleasant smell here in the summer. I only hope we are not here then. In places we are only about twenty yards away from Fritz and company. Consequently all times the air is pretty thick with bombs, grenades and trench mortars. These last are pretty hellish sort of toys. They have an explosion like about ten earthquakes rolled into one. But even these are not the worst we have to put up with. The trenches being so close together there is of course any amount of mining going on. So one never knows when the particular lump of earth one is standing on is going to take a trip through the solar regions. When a mine does go up, there is some excitement knocking about I can tell you. Suppose for instance we were going to explode one, all the artillery in the neighbourhood is ranged on the spot and directly the mine is exploded, there is hell let loose on the crater. Of course as soon as he gets the range the enemy replies, so that the air is fairly full of everything that **kills** quickly. [...]*

*Gilbert Williams, Private of 1/6 Seaforth Highlanders (National Archives)*

Côté anglais, le soldat Watts et le Private Williams émettent la même observation sur l'odeur des corps en décomposition. Ce dernier écrit une antiphrase dans 'There will be a pleasant smell here in the summer'. L'odeur d'un corps mort n'a rien de plaisant et le soldat n'en pense pas moins. Il fait preuve d'ironie.

La situation est telle que la précipitation dans l'inhumation laisse entrevoir des parties du corps humain à l'effondrement des tranchées. Au niveau linguistique, nous pouvons observer le recours à de nombreuses métonymies. Avec leurs os apparents, les soldats sont sans doute morts. Au-delà de la physionomie, le vêtement construit une inférence. Le lecteur assimile les bottes à un corps mort. Puisque qu'elles se portent à même le corps, nous concevons que le soldat est mort avec celles-ci. A travers 'their boots' nous entrevoyons le pied puis l'homme.

(xxii) Le 12 Juin 1915

*« [...] si tu voyer lestendu des hommes que nous avons surle terrains, c'est malheures de voir çeula [...] mai il faut souhaiter que çeula se termine car c'est trop de **Barbarerie** qu'il font [...] »*

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

Si l'adjectif « malheureux » n'orientait pas notre lecture de l'extrait, la première ligne de cet extrait mise en gras peut concerner les vivants. Pourtant, le soldat évoque bien les corps morts sur les champs de bataille.

Lorsque l'épistolier utilise le mot « Barbarie » dans sa correspondance, il perçoit une rupture dans les tabous érigés par la société. Les actes perpétrés vont à l'encontre des valeurs morales. Il choisit un orthophémisme pour désigner l'ennemi sans civilisation donc sans tabous.



## 3.2.1.3. La mort signant la fin de la souffrance

(xxiii) Belgique le 30-1-15

« [...] Je t'en met pas plus long pour le moment car **je suis dégouté de la vie**, et je trouve rien à te dire car c'est toujours la même chose quand à Milanie elle me dit qu'elle a compris à peu près ce que c'était que la guerre, et bien moi Je lui dit tout le contraire pour voir ce que c'est il faut y être [...] **maintenant je n'est plus peur de la mort, au contraire je la souhaiterais presque.** [...] »

Lorton Henri 8928 au 3eme zouaves. 2eme Bataillons, 8eme compagnie.  
Bureau militaire de Paris Division marocaine (Ortholang, 2019)

(xxiv) « Germain me dit que sa doit pas être gaie, mai c'est rien de le dire il faut y être pour voir ce travail dans les tranchées dans l'eau dessus et desous, le froid pour nous tenir compagnie toujours tout temps, si on ramasse pas la creve il faut être dure moi tous ce que souhaite mainte-nant, c'est une bal ou un pied gelé. [...] **maintenant souffrir com-me en soufre je suis plus mort quand vie** [...] »

Lorton Henri 8928 au 3eme zouaves. 2eme Bataillons, 8eme compagnie.  
Bureau militaire de Paris Division marocaine (Ortholang, 2019)

(xxv) jeudi le 8 juillet 1915

« [...] le souvenir de cette guerre est Triste car voila apeupret 14 Mois de crealitte que nous Traverson dans une souvenir si dangereux Mintenant **si cette guerre ne fini pas nous de manderon plus la fin nous de manderon plutot la mort** Mais qand cela finiras persone ensais Bien ses Bien Triste [...] »

Victorin Folier (Ortholang, 2019)

Au sein de notre corpus, deux épistoliers considèrent la mort comme préférable à l'expérience dans les tranchées. La mort signe l'arrêt des souffrances, elle n'est plus crainte. La souffrance est telle que malgré le tabou entourant le suicide dans la société, ces hommes sont prêts à le commettre.

Les extraits (xxiii), (xxiv) et (xxv) reflètent également la difficulté du soldat à raconter et dire l'indicible. Le langage n'offre pas le nécessaire pour communiquer l'horreur teintée de tabous. Allan et Burrige (2006 : 228) observent ce phénomène : « les activités dangereuses qui mettent la vie en danger, telles que la guerre [...] font souvent l'objet de tabous tant au niveau du langage que du comportement, car les locuteurs cherchent à éviter la défaite et la soumission » [notre traduction de 'Dangerous pursuits that put life in danger, such as war [...] are often beset with taboos on both language and behaviour, as people seek to avoid defeat and subjugation']. Les hommes sont incompris par la société qui refusent d'entendre les méfaits du conflit.

#### 3.2.1.4. La mort comme un devoir envers la patrie

(xxvi)

*Le 1er Juin 1916*

« [...] **sest bien malheureux de falloir mourir si jeunes** »

*Ernest Viste (Ortholang, 2019)*

Dans cette lettre, la mort sonne comme une obligation. La locution verbale « falloir mourir » pousse le sujet vers la fin, la mort comme un devoir.

(xxvii)

« **Les pères ont donné leur fils** ; les malheureux habitants des départements envahis ont été soumis à des **tortures** telles qu'il n'y en a pas d'exemple dans l'Histoire [...]. » (« Je fais la guerre » par Clémenceau le 8 mars 1918 (Becker, 2012 : 221-233))

Que ce soit par contrainte, par devoir ou avec fierté, les combattants se sont soumis aux efforts de guerre. L'orateur choisit une prédication qui constitue un jeu polysémique. Il joue sur la polysémie du verbe « donner » : le référent du sujet du verbe fait don, offre ou « met (quelqu'un) en possession (de quelque chose) » ou encore « sacrifie » selon le *TLFi* (CNRTL, 2012). L'implication du référent du sujet et de l'objet n'est pas la même en fonction des acceptions. Si Clémenceau aborde la mort dans l'extrait (xxvii), il la considère comme un devoir, une fatalité due à la guerre.

(xxviii)

« **La mort** sur le champ de bataille est quelque chose de très particulier [...] sur le champ de bataille, [...] chaque individu qui voit **le visage de la mort** s'approcher sait, ou peut savoir pourquoi il meurt. » (Discours de Nuremberg de Max Weber le 1er août 1916 (Bruhns, 2015 : 75-89))

Grâce à une personnification de la mort, Weber atténue la peur qui l'entoure. Dotée d'un visage, elle revêt une apparence plus familière et rassurante. L'orateur transmet l'idéologie patriotique de la guerre. Le soldat sait pourquoi il est là et sa mort se veut ainsi plus douce.

(xxix)

« **Un jour, de Paris au plus humble village, des rafales d'acclamations accueilleront nos étendards vainqueurs, tordus dans le sang, dans les larmes, déchirés des obus, magnifique apparition de nos grands morts.** » (Déclaration ministérielle et discussion des interpellations à la chambre des députés par Clémenceau le 20 novembre 1917 (Becker, 2012 : 195-204))

Clémenceau émet une dichotomie, presque un manichéisme entre victoire et pertes. Les « étendards vainqueurs » s'érigent comme une personnification des soldats, tombés au sol dont

les corps aussi sont « tordus dans le sang, dans les larmes et déchirés des obus ». L'énonciateur appuie ces dires avec la fin de l'extrait. Il est élogieux, l'adjectif « grand » ne renvoie non pas à la taille ou au nombre mais évoque la gloire : les morts sont illustres. L'homme d'état français les honore et attise le sentiment patriotique à l'égard des combattants dont les sacrifices portent un pays. A nouveau, Allan et BurrIDGE (2006 : 230) reconnaissent cette stratégie énonciative :

*'Death while on military service is referred to by euphemisms that vary between the solemnly patriotic do one's bit for one's country, make the ultimate sacrifice – which glamorize death and help to reinforce for those still surviving the illusory world of a glorious battlefield' (Allan & BurrIDGE, 2006 : 230)*

*[« La mort pendant le service militaire est désignée par des euphémismes qui varient entre le patriotisme solennel - faire sa part pour son pays, faire le sacrifice ultime - qui glorifie la mort et contribue à renforcer pour ceux qui survivent encore le monde illusoire d'un champ de bataille glorieux » \_ notre traduction]*

(xxx) « Trop d'attentats se sont déjà soldés, sur notre front de bataille, par un **surplus de sang français**. » (Déclaration ministérielle et discussion des interpellations à la chambre des députés par Clémenceau le 20 novembre 1917 (Becker, 2012 : 195-204))

Malgré le sentiment patriotique qui s'élève dans les discours, il faut parfois reconnaître certains faits. Clémenceau utilise pour ce faire une métonymie conceptuelle : le sang mis pour le corps humain. Cette figure de style est récurrente dans le corpus et courante dans la langue. Elle est considérée comme un euphémisme car elle atténue la vision horrifiante du corps sans vie en se concentrant sur un seul aspect de celui-ci.

A présent que le traitement de la mort dans les discours de la Première Guerre mondiale nous est connu, il est temps d'observer leur gestion dans ceux de la Seconde Guerre mondiale.

### 3.2.2. La mort dans les discours de la Seconde Guerre mondiale

Bien que ces huit extraits abordent tous la mort, le syntagme « mort » ne peut être lu que deux fois dans les textes français. Il apparaît comme nom dénombrable ou indénombrable. Les Anglais emploient l'adjectif 'deadly' une seule fois. A l'instar des discours de la Première Guerre mondiale, les énonciateurs n'ont que très peu recours l'orthophémisme.

Ils lui préfèrent l'emploi d'euphémismes.

Perceptions de la mort	Nombre d'occurrences dans le corpus
Objectivation du corps humain	6
La mort comme un devoir	3

Tableau 6 : distribution des occurrences en fonction de l'expression de la mort dans le sous-corpus de 39-45

Les lettres foisonnent ainsi de métonymies du corps humain, objectivé dans diverses images. A l'instar de la Première Guerre mondiale, nous retrouvons l'usage du verbe « tomber » et la métaphore du corps perçu comme une viande. Puis comme lors du précédent conflit, la mort reçoit les honneurs, elle devient un devoir envers sa patrie. Ce point de vue est alimenté par une propagande assidue, que nous observons plus bas dans cette étude.

### 3.2.2.1. L'objectivation du corps humain

(xxxi) 2 févr. 45

« [...] Dis à papa que malgré que parfois la terreur nous déchire et brise, je veux y rester, **je veux venger ceux qui tombent à mes côtés**, je sens le besoin de continuer aussi loin que Dieu me permettra d'aller. J'ai vu souffrir d'indicibles horreurs, j'ai vu râler, gémir, supplier et appeler aux secours... [...] »

Lieutenant R. Azzie (Anciens Combattants Canada, 2019)

(xxxii) « Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai jamais cette heure à ramper sur la plage et **à voir mes potes tombés, tout autour de moi**. [...] »

Ray Halm, 2nd ranger battalion (Horvath, 2018)

A l'instar des discours de 14-18, les soldats jouent sur la polysémie du verbe « tomber », l'érigent en euphémisme en (xxxi) et (xxxii). Cet usage est bien la preuve que la métaphore est fréquente et est datée déjà de plus d'un siècle. Elle est entrée dans le langage courant et souvent préférée à l'orthophémisme « mourir ».

(xxxiii) « [...] ça me fait mal de le dire ma chérie, mais le dîner que nous avons prévu pour trois devra être partagé en deux. **Mon copain a été touché sur la plage. Il est mort d'hémorragie**. [...] »

Ray Halm, 2nd ranger battalion (Horvath, 2018)

Ray Halm propose l'usage de la langue militaire avec le verbe « toucher ». Telle une cible, il entend par cette prédication que le référent du sujet a été atteint avec « un effet nuisible, néfaste » (CNRTL, 2012). En d'autres termes, il est blessé. Cependant, dans le cotexte droit, l'épistolier informe qu'« il est mort », usant d'un orthophémisme.

Par la suite, les discours de la Seconde Guerre mondiale présentent une analogie avec ceux de 14-18. En effet, le corps y est également perçu comme une viande dans cette objectivation proposée par les énonciateurs.

(xxxiv) *'The slaughter is only a small fraction, but **the consequences to the belligerents have been more deadly.**' (20 août 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 48))*

(xxxv) *'Although this war is in fact only a continuation of the last [...]. In the last war millions of men fought by hurling enormous masses of steel at one another. "Men and shells" was the cry, and **prodigious slaughter was the consequence.**' (20 août 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 48))*

À deux reprises, Churchill prononce le terme 'slaughter' dans ses discours. Celui-ci désigne dans un premier temps 'The killing of cattle, sheep, or other animals for food' (OED, 2021). Son sémantisme s'étend, dans un deuxième temps aux humains. Puisque conceptuellement, le syntagme évoque les animaux, nous pensons au corps comme une viande chassée. L'OED (2021) le place en synonyme de 'killing, slaying' ou encore 'murder'. Selon nous, l'orateur propose un orthophémisme.

Le Premier Ministre anglais énonce d'autre part la seule occurrence du mot 'deadly' dans les discours de la Seconde Guerre Mondiale. À nouveau, il choisit un orthophémisme, adjectif dérivé de 'dead'.

(xl) *« En Normandie, ils [les parachutistes] ont été largués derrière les lignes allemandes, de nuit. Ils étaient encerclés par les meilleurs Allemands. **Beaucoup sont morts** – c'était probablement le plus sanglant et diabolique enfer sur Terre qu'on est jamais connu. Il n'y avait aucun repère – **les troupes SS, les paras allemands et les parachutistes américains se mêlaient tous ensemble dans un bazar sanglant et bruyant de haine et de mort.** [...] **c'était tuer, tuer, tuer, tuer, et se faire tuer.** Les récits des premiers jours de cette bataille feraient frissonner un barbare endurci. Une telle violence et une telle horreur ne seraient même pas crédibles dans une fiction. Les SS se sont mis à démembrer les morts américains et à accrocher leurs morceaux aux clôtures et aux arbres pour essayer de briser le moral de nos soldats, mais on a riposté de la même manière, sans honneur, **c'était un bain de sang.** [...] Le terme général qu'ils employaient pour désigner nos paras était « **Les bouchers au pantalon ample** ». [...]*

*Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)*

Au sein de cet extrait (xxxvi), beaucoup d'orthophémismes apparaissent. Nat Youngblood n'hésite pas à employer l'adjectif « morts ». Il utilise également quatre occurrences du verbe euphémisme « tuer ». La répétition de cette prédication marque le rythme et la succession de mêmes actions lors du combat. Il achève de scander ces faits sur la locution verbale « se faire tuer ». Le référent du sujet subit dès lors l'action, il devient passif. Puis, nous accédons à l'objectivation du corps humain dans les actes des SS. Nous songeons tout d'abord à la préparation de la viande dont il faut séparer les parties pour les manger. D'ailleurs, cette métaphore du corps comme une viande s'avère renforcée par le surnom attribué aux paras : « les bouchers ».

Au côté de cette métaphore conceptuelle, le soldat élabore une métonymie à partir du sang pour désigner les corps et le conflit. L'expression « bain de sang » est couramment employée. Le CNRTL (2012) lui accorde « boucherie », « massacre » ou « tuerie » comme synonymes. « boucherie » prolonge ainsi la métaphore du corps humain qui mort, n'est plus considéré que comme de la viande.

#### 3.2.2.2. La mort comme un devoir

Influencés par la propagande et l'honneur qui découle d'un tel sacrifice, certains soldats, comme leurs pairs des tranchées, considèrent la mort comme un devoir, un don envers leur pays.

(xxxvii) *'[...] we are able to beat the life out of the savage Nazi.'*  
(26 décembre 1941 – Churchill, Joint Session of Congress,  
Washington (Berman & Macheteau, 2011 : 24))

Puisque Churchill sait sa nation capable de vaincre, il ne faut pas hésiter. Il énonce une locution verbale sans précédent dans notre corpus. Synonyme de 'to kill', 'to beat the life out' constitue lui aussi une métaphore. La prédication est imagée, et contraire aux principes de la société. En général, d'aucuns tentent de vaincre la mort, non la vie. L'ensemble de la formulation est ponctué d'espoir et d'encouragement : la capacité, et le verbe « battre » annoncent une issue heureuse.

(xxxviii) *June, 4 1944.*  
*'[...] If anything should happen to me, do not feel sad or burdened by it, but  
take the attitude of "He served his country to his utmost." [...]'*

*Leslie Abram Neufeld, soldat canadien (VIU, 2021)*

Ce soldat reprend l'expression même de la propagande destinée à honorer et encourager les combattants. Nous comprenons avec la formulation 'if anything should happen to me' en (xxxvii) qu'il envisage la mort. Ce qui suit compose une métonymie sur les effets de la mort chez ceux qui restent : 'sad' et 'burdened' s'érigent comme les conséquences de la perte pour les vivants. Neufeld rassure

ses proches, il les couvre d'honneur, il a fait son maximum, jusqu'au bout. La mort sonne la fin de cet engagement.

(xxxix)

December, 30 1944.

*'[...]They [the Germans] don't want to die anymore than we do, for Hitler or anyone else, and the Gerries I've seen streaming back as prisoners (plenty of them too) are certainly no chosen race of super men! [...]'*

*Montage Temple, soldat canadien (VIU, 2021)*

Pour finir, cet épistolier utilise le verbe 'to die', le plaçant comme un orthopémisme dans cet extrait. L'*OED* (2021) décrit son usage comme intransitif. Le référent du sujet d'un tel verbe semble passif, il subit l'action. Les soldats de toutes nationalités sont contraints d'être au front. Ils craignent la mort malgré ce qu'ils entendent et lisent de la propagande.

La mort occupe une place importante dans les correspondances et discours des deux guerres. Les épistoliers et autres orateurs cherchent à la contourner, l'atténuer. Ils ne la cachent pourtant pas, elle fait partie de leur quotidien. Par ailleurs, ils tentent également d'évoquer la guerre, de la décrire, développant par là-même certains tropes.

### 3.3. Des figures de style pour aborder la guerre

Le XXe siècle a été marqué par deux guerres sans précédent, lorsque l'homme s'ingénue à inventer des machines pour tuer. Ces guerres ont détruit vies et paysages. Elles ont ébranlé l'ordre morale établi par la société, où le crime est prohibé. Alors que les lois s'y opposent, le soldat est désormais incité à tuer. Le meurtre, sans être forcément légitime devient son quotidien. La guerre choque, perturbe. Une propagande acharnée et une censure à l'affût font front pour taire l'horreur.

*'Acts of war are often cloaked in language that masks the true purpose and nature of acts of killing. By using deodorant language to describe dirty deeds, it is perhaps easier to commit those dirty deeds.'* (Allan & Burridge, 2006 : 235)

*[« Les actes de guerre sont souvent dissimulés dans un langage qui masque le véritable objectif et la nature des actes meurtriers. En utilisant un langage désodorisant pour décrire les actions sales, il est peut-être plus facile de commettre ces actions sales » \_ notre traduction].*

#### 3.3.1. La guerre en 14-18

Malgré la banalisation du meurtre et autres crimes, la guerre engendre de nombreux tabous. Nous parvenons à percevoir le quotidien des hommes dans les tranchées à travers leurs discours et écrits. Pour pallier ce manque aux valeurs morales imposées dans la société, celle-ci met en place une propagande accompagnée de la censure. Un mot d'ordre : préserver le moral des troupes et de l'arrière.

Pour ce faire, les métaphores, métonymies et comparaisons foisonnent dans les discours et correspondances. Le tableau 7 dévoile la répartition des extraits anglais et français dans le sous-corpus de 14-18 en fonction de leur acception.

Expressions du conflit	Nombre d'occurrences dans le corpus
La guerre comme un descente aux Enfers	3
Démolition et désolation	5
La propagande	14
Les raisons de cette guerre	3
La censure	11

Tableau 7 : répartition des différentes expressions du conflit dans le sous-corpus de 14-18

Les extraits présentés ci-dessous abordent donc la guerre comme une descente aux Enfers, un cauchemar infernal. La démolition et la désolation règnent en maîtres, et s'érigent comme des métonymies de la guerre.

Malgré tout, une propagande acharnée stimule les soldats et la population à l'Arrière. Elle tente de justifier le conflit au côté de la censure. L'une encourage, l'autre épargne la population ignorante du quotidien dans les tranchées.

#### 3.3.1.1. Une descente aux Enfers

Expérimenter le conflit, c'est comme s'enfermer dans un cauchemar éveillé ou effectuer un mouvement vers les Enfers.

(xl) Valence 28 Decembre 1914

« [...] la bas dans la tranchee souhaitons tousse en coeur que cette nouvelle année nous soit plus agréable que la pessédante **quelle nous sortiras du cochemare d ou nous somme tomber** et qu on retrouveras la liberter chacun dans sa famille [...] »

Emile Foray (Ortholang, 2019)

Le corpus propose une occurrence du verbe « tomber » en (xl) dont le sens demeure « être entraîné vers le bas » (CNRTL, 2012). Le verbe « sortir » quant à lui fait cesser la prédication <nous-être tombé>. Pourtant, l'épistolier semble étranger à cette sortie, comme si ce n'était pas de son ressort. Il place une entité abstraite, l'année comme sujet de « sortir ». Il la prie de cesser ce rêve trop pénible qui « provoque la peur, la panique, l'aversion » (CNRTL, 2012). Ces qualificatifs s'appliquent autant au cauchemar qu'au tabou. La situation même semble taboue.

(xli) May 18, 1918:

"I am lucky to say that **I have been in the trenches twice or in other words have done two hitches in Hell** as we call it and sometimes we think seriously and wonder if the latter place is any worse than some of the days we have spent."



*Sergeant Henry Dube (New York State Library, 2021)*

Un locuteur anglophone émet la comparaison du champ de bataille avec l'Enfer. Il puise sa métaphore de son quotidien. Ses séjours dans les tranchées, sans doute abstraits pour ses proches, sont comparés au domaine religieux des morts.

(xlii) « [...] **au cœur du feu et des plus effroyables attaques.** » (*Discours de Nuremberg de Max Weber le 1er août 1916 (Bruhns, 2015 : 75-89)*)

Pour Max Weber, point de comparaison aussi explicite. Il décrit les combats qui rappellent tout de même les Enfers avec le feu et l'adjectif « effroyable » qui évoque un sentiment d'effroi, d'horreur, d'aversion devant une vision choquante ou hideuse (CNRTL, 2012).

### 3.3.1.2. Démolition et désolation, maîtres mots de la guerre

(xliii) « **Horreurs de la guerre** » (*Déclaration au Sénat de Clémenceau le 17 septembre 1918 (Becker, 2012 : 261-265)*)

Tout d'abord, cette expression s'impose comme une métonymie de la guerre. Les conséquences de celle-ci sont mises en avant sous le syntagme « horreurs ». L'effroi définit une chose jugée affreuse par l'énonciateur.

(xliv) *Le 31 Janvier 1916*

« [...] la petite femme espèrent que **ce terrible fléau** finisse bientôt pour que nous puissions vivre heureux les restant de nos jours [...] »

*Félicien Arsis, cuisinier de sa compagnie (Ortholang, 2019)*

Avec le mot « fléau », cet épistolier joue sur la polysémie du terme. L'expression telle qu'émise par Félicien Arsis est entrée dans le langage courant. Pourtant, le syntagme désigne dans un premier temps l'outil agricole servant à battre les céréales. Au sens figuré, le mot garde son influence latine *flagellum* qui signifie le « fouet » pour exprimer, dans un deuxième temps, un grand malheur qui s'abat sur une communauté (CNRTL, 2012). Par ce choix, le soldat peut faire référence autant à la guerre qu'à la mort, toutes deux survenant brutalement, quelque fois avec violence dans le second cas.

(xlv) *France, May 12, 1918:*

**'This war is a grim, stupendous, hard-headed, hard-hearted battle to win [...]** The cardinal conditions of success in this war are unflagging determination, almost superhuman patience and a courage born of right. **This war is a dirty gray, a dingy-drab, cold and cruel fight to the finish ... [...]**'

*Carleton Simon, Jr., New York State Library, 2021)*

Par la présence des adjectifs ‘hard-headed’ et ‘hard-hearted’, Carleton Simon personnifie la guerre en un être froid impitoyable. Par ailleurs, il se plaît à lui attribuer une couleur : un gris sale et terne. Cette coloration de la pensée n’entre pas dans les figures de styles traditionnelles mais influence la communication et le concept. Le gris de la guerre n’est pas sans rappeler la boue des tranchées, le ciel noir de poussière de l’artillerie, la teinte des uniformes et le moral en berne des soldats.

(xlvi) *« Nos campagnes dévastées, nos villes, nos villages effondrés par la mine et par l’incendie, par les pillages méthodiques, les sévices raffinés jusque sur les modestes vergers du paysan français, toutes les violences du passé revivant pour les hideuses joies de la brute avinée, homme, femme, enfants emmenés en esclavage, voilà ce que le monde a vu, voilà ce qu’il n’oubliera pas. » (Déclaration au Sénat de Clémenceau le 17 septembre 1918 (Becker, 2012 : 261-265))*

Après avoir observé les expressions des sévices moraux de la guerre, nous voilà plongés dans les dégâts matériels et humains au sein de l’extrait (xlvii). Clémenceau énumère les crimes interdits au sein de la société : vol, violences, esclavagisme. Selon lui, l’ennemi ne recule devant rien et prends son plaisir dans la souffrance et le vin. L’accumulation ne semble pas connaître d’ordre si ce n’est du matériel à l’humain. Les éléments et machines sont d’abord incriminés, puis l’ennemi prend sa part dans l’accusation. L’étau se resserre : les campagnes puis les villes et villages, enfin les “modestes vergers” subissent les méfaits de la guerre.

(xlvii) *« [...] le spectacle des dévastations atroces qui rendront impossible à toute une génération de fermiers de cultiver un champ sans courir le risque qu’un obus explose subitement [...] ». » (Discours de Nuremberg de Max Weber le 1er août 1916 (Bruhns, 2015 : 75-89))*

Enfin, Weber prononce un oxymore entre le « spectacle » populairement joyeux et les « dévastations atroces » qui s’offrent à la vue du spectateur. Ces dernières auront des répercussions sur l’avenir. L’orateur ne les décrit pas, il n’entre pas dans les détails : soit ses auditeurs sont au courant, soit il les protège.

### 3.3.1.3. La propagande

*‘The language of Forbidden Words warfare provides a heaven for hypocrisy; it is a kind of political language which, as George Orwell said, ‘is designed to make lies sound truthful and murder respectable, and to give an appearance of solidity to pure wind’ (Allan & Burrige, 2006 : 231)*

[« *Le langage des mots interdits issus de la guerre est un paradis pour l'hypocrisie ; c'est une sorte de langage politique qui, comme l'a dit George Orwell, "est conçu pour que les mensonges aient l'air véridiques et les meurtres respectables, et pour donner une apparence de solidité au simple vent" » \_ notre traduction]*

### 3.3.1.3.1. Les raisons de la guerre

(xlviii) « **Ce sont des peuples qui se jettent les uns sur les autres pour en finir avec la barbarie, pour en finir avec la sauvagerie !** » (*Le défaitisme, discours prononcé au Sénat par Clémenceau le 22 juillet 1917 (Becker, 2012 : 148-54)*)

Clémenceau semble empreint d'ironie dans son discours de juillet 1917. En effet, les combattants annihilent « la barbarie », « la sauvagerie » en faisant pourtant preuve d'inhumanité dans cette éradication. L'action est violente, le verbe « jeter » est défini par le *TLFi* comme « envoyer (dans une direction), le plus souvent de manière violente ou agressive et pour atteindre un but » (CNRTL, 2012). Par la suite, bien que l'orateur emploie le syntagme nominal « peuples », invoquant l'idée de communauté établie dans une société régit par un certain nombre de lois, coutumes et institutions, la prédication renvoie à la trivialité. « Les peuples qui se jettent les uns sur les autres » ressemblent au prédateur tombant sur sa proie. Cette image est renforcée par l'usage du syntagme « sauvagerie ».

(xlix) « **C'est la guerre, prends ton fusil, va te faire tuer.** » » (*Le défaitisme, discours prononcé au Sénat par Clémenceau le 22 juillet 1917 (Becker, 2012 : 148-54)*)

Par ailleurs, Clémenceau résume en une phrase le discours de la propagande en le caricaturant. Par cette succession de faits et d'actions, il semble présenter un quotidien banal, une routine simple. Le rythme est quant à lui implacable. L'injonction ne tolère aucun appel, justifié par le cadre socio-temporel : « c'est la guerre ».

(l) « **Que nous apprend cette guerre qui fauche des millions d'hommes ?** » (*Discours de Nuremberg de Max Weber le 1er août 1916 (Bruhns, 2015 : 75-89)*)

Enfin, telle une faux qui coupe et abat les céréales, la guerre prend la vie des hommes, les jetant à terre. Le verbe qui puise son origine dans l'agriculture revêt une acception néfaste. Il est à la fois terrible, métaphore de l'action du verbe « tuer », et signe de vie, d'abondance et de nourriture. Weber signe ici une image puisée dans le quotidien agricole et entrée dans le langage courant.

### 3.3.1.3.2. Diffamer l'ennemi

La diffamation de l'ennemi au sein d'une propagande de guerre semble être pratique courante. Allan et Burrridge (2006 : 230) observe que le langage est censuré afin de rendre l'ennemi

fautif de la maladie, la mort et le meurtre. Il apparaît aux yeux de l'audience comme « diabolique, agressif, immoral, inhumain et injuste » [notre traduction de 'the representation of enemies as evil, aggressive, immoral, inhuman and unjust' (Allan & Burrige, 2006 : 230)].

- (li) « [...] **les peuples de la terre vont se trouvés enfin libérés des angoisses de la suprême tourmente des lames de fond de la barbarie.** » (Déclaration au Sénat de Clémenceau le 17 septembre 1918 (Becker, 2012 : 261-265))

La formulation est poétique. L'ennemi est décrit comme barbare et peu civilisé. Les alliés en subissent l'angoisse et la tourmente. Les « lames » évoquent l'arme blanche ou la faux qui abat les combattants. Clémenceau résume en une métaphore les souffrances vécues.

- (lii) « Pas un jour sans **quelque savante brutalité de tyrannie.** » (Déclaration au Sénat de Clémenceau le 17 septembre 1918 (Becker, 2012 : 261-265))

Ces mots ne sont pas sans rappeler les mots d'un soldat anglophone, 'the most scientific method of killing our fellow human beings'. Le savoir demeure conscient, accepté par la société. Celui-ci amène une compétence et comme une satisfaction, le contentement d'accéder à un résultat. Avec « brutalité », nous replongeons dans le manque de civilisation et la violence. Cette cruauté s'avère au service de la « tyrannie », un régime d'« oppression, d'injustice et de terreur » (CNRTL, 2012). Selon Clémenceau, l'ennemi s'ingénue féroce à bafouer la liberté dans une atteinte à la morale.

- (liii) « [...] **l'Allemagne [...] commence à comprendre [...] à quels coups du sort sa folie de meurtre et de dévastation l'a condamnée.** » (Déclaration au Sénat de Clémenceau le 17 septembre 1918 (Becker, 2012 : 261-265))

- (liv) « **Abominations du passé** » ; « **dernières fureurs de la force immonde.** » (Déclaration au Sénat de Clémenceau le 17 septembre 1918 (Becker, 2012 : 261-265))

- (lv) « [...] **les crimes monstrueux** commis par nos ennemis, vous en avez fait ressortir **l'horreur** et vous en avez réclamé le châtiment. » (Discours à Tourcoing par Clémenceau (Becker, 2012 : 271-2))

À nouveau, l'orateur établit les faits tels qu'il les envisage : Clémenceau accuse l'ennemi de folie, de meurtre et coupable de dévastation. Ce dernier provoque l'horreur et le rejet face aux actes inhumains.

## 3.3.1.3.3. Exacerber le sentiment patriotique

(lvi) « **Tout pour la France saignante [...].** » (*Déclaration ministérielle et discussion des interpellations à la chambre des députés par Clémenceau le 20 novembre 1917 (Becker, 2012 : 195-204)*)

L'adjectif employé ici évoque dans un premier temps le sang qui s'écoule des blessures, dans une personnification de la France : elle est le soldat dans les tranchées. L'expression nous fait également penser, dans un deuxième temps, à de la viande, comme si ici la France n'était plus que de chair et de sang. Les différentes interprétations érigent la France comme un être de sang, personnification de ses citoyens.

(lvii) « **Ceux qui sont tombés ne sont pas tombés en vain puisqu'ils ont trouvé moyen de grandir l'Histoire française.** » (« *Après le chemin des Dames* » par Clémenceau le 4 juin 1918 (Becker, 2012 : 243-251))

Nous retrouvons l'euphémisme autour du verbe « tomber » qui ici réfère à la mort. Clémenceau tente encore d'atténuer son sémantisme et l'effet irréversible de la prédication en justifiant une telle fin. A l'instar du cimetière, lorsque les locuteurs préfèrent percevoir ce lieu comme le repos du corps plutôt que l'apogée de la détérioration et décomposition (Sexton, 1997 : 342), la propagande estime qu'il est sans doute plus facile pour les vivants de donner une raison à la mort.

(lviii) *Le 4 Janvier 1915*

« [...] au moment ou je fais cette carte il pleu mai o malgré cela **rien nous arrait on marche avec fierter sous la pluï des obus et dai balles car nous savon que c'est pour l'honneur de la France ; et pour votre avenir ; et pour la tranquillité du pays et du sol national [...]** »

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

La principale vocation de la propagande - encourager le soldat - est atteinte ici. Cet épistolier prétend ne plus craindre la mort car elle est justifiée et glorieuse. Il crée une métaphore entre la pluie et les projectiles sur le champ de bataille pour rendre l'image plus marquante.

## 3.3.1.3.4. Les effets de la propagande : attiser un sentiment belliqueux

(lix) *Vermelle le 25 Décembre 1914*

« [...] **si je pouvez les tous tuer a laur on serait bientot a Berlin pour aller desendre Guillaume ; le flanquer parterre :a qu'elle joie le jour de la paix que lon réclame chaque jour [...]** »

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

L'extrait (lix) comporte trois verbes synonymes à la portée plus ou moins forte. Pour commencer, le verbe « tuer » constitue un orthophémisme. « Descendre » accepte l'entrée « abattre, faire tomber » dans le *TLFi* (CNRTL, 2012). Nous retrouvons la métaphore entourant si souvent le verbe « tomber » dans notre corpus. Cette fois, la victime est entraînée vers le bas sous l'effet de l'action mortelle. Par la suite, la locution verbale « flanquer par terre » suscite une plus grande hésitation quant à son interprétation. Elle peut, soit présentée le même sémantisme que « descendre » avec un mouvement vers le bas du corps mort, soit désigner l'action de mettre brutalement la victime à terre afin de lui faire subir des sévices.

(lx) *Dimanche le 16-5-1915; Hésdin*

*« [...] il faut en finir de cette sale race enfin je te dirai que j'ai échappé au combat du 9 Mai et qui encore dure, avec des succès pour nous, mais malgré tout cela nous pourrions venir faire les vendanges, à moins de recevoir une balle car on n'est pas exant, que voulu heureusement que l'on pense pas tout ça on pense plutôt à la Paix et non aux balles [...] »*

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

L'extrait (lx) est une preuve de l'influence de la propagande sur les pensées de ce soldat. Tout d'abord, elle attise la haine : la locution verbale « en finir de » se lit comme un euphémisme mis pour « tuer » voire « anéantir ». Pouchet reprend l'idéologie des races et insulte l'ennemi jugé impur, souillé et immoral (CNRTL, 2012). Puis il réitère le fait de ne pas craindre la mort ou la blessure car celles-ci sont justifiées.

(lxi) *Premier Octobre 1914, Département de la Marne*

*« [...] je pense que ça finira bientôt cette guerre se commence bien à me faire chier [...] »*

*Jules Ramier, brancardier au 8e colonial, 2e bataillon petit Etat-Major (Ortholang, 2019)*

Ce soldat écrit l'unique mot grossier du corpus. Par ce vocabulaire scatologique de registre vulgaire, il annonce sans détours qu'il en a marre, que cette guerre « outrepassé les bornes » (CNRTL, 2012). Cette métaphore est entrée dans le langage courant. Son sens premier scatologique se perd au profit du sens figuré. Par son biais, le scripteur indique que la guerre dénigre les valeurs inculquées mises en place dans la société ; elle brise les tabous ; elle va au-delà de ce que l'homme et la société peuvent supporter.

## 3.3.1.4. La censure

## 3.3.1.4.1. La censure officielle

(lxii) *'Is it a fact that one dropped in the Thames? (Lines censored.) That is about all the news, so will close, kindest regards to everybody.'*

*Gilbert Williams, Private of 1/6 Seaforth Highlanders (National Archives)*

Dans ce courrier, la censure n'est pas dite mais elle est visible. La lettre conserve des traces, des passages sont rayés, illisibles (Annexe E).

(lxiii) *« Mais si, cependant, il y a des points [...], des organisations d'administrations de gouvernement et de guerre, où il y a des frictions, des organes qui marchent mal, des coincements, des cris, des douleurs, des révoltes, des mouvements qui peuvent nous inquiéter, nous tous, Français, qui sommes ici, nous ne devons les passer sous silence. » (Le défaitisme, discours prononcé au Sénat par Clémenceau le 22 juillet 1917 (Becker, 2012 : 148-54))*

Pour évoquer la censure, Clémenceau utilise la locution verbale métaphorique « passer sous silence ». Tensions, souffrances et subordinations constituent des tabous pour l'homme d'état. Sans doute ces faits ajoutent du souci aux concitoyens déjà bien en peine. Le Tigre souhaite renvoyer l'image d'un pays droit, organisé, rayonnant dans sa stratégie et uni dans l'effort de guerre. Il cherche à tromper les Français d'abord, qui seront ainsi rassurés ; leurs alliés, ensuite, qui leur accordent leur confiance ; et l'ennemi que cela peut ébranler.

(lxiv) *« Je ne parlerai pas des buts de guerre et de paix ; je suis en effet, soumis, comme n'importe quel autre, à la censure. » (Discours de Nuremberg de Max Weber le 1er août 1916 (Bruhns, 2015 : 75-89))*

Weber, quant à lui, emploie le terme « censure » sans détour ni ambages. Celle-ci ne s'érige ainsi pas en tabou dans la société de ce début du XXe siècle.

(lxv) *Le 2 février 1915*

*« [...] il m'est impossible de pouvoir vous donner des détail au sujet de la guerre car il nous est ésprésément défendu de donner des renseignement à se sujet mai cela ni fait rien les Allemands on reçu une belle racléey qu'elquefoi comme ça la guerre sera bientôt fini [...] »*

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

(lxvi) *2 février 1915*

**« [...] Je puis pas vous t'espliquer lesresultat car il nous est sévèrement defendu de donner de renseignement au sujet de la Guerre, car san douteon a vu qu'elque lettre paurtand des choses contre les règiments mes enfin laursque tous sera fini à laur on pourra parler à son aise pas en malmes du bien [...] »**

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

(lxvii) Le 12-2-15

**« [...]c'est espressement defendu de parlé des mouvement de la troupe, et de la guerre [...] »**

*Lorton Henri 8928 au 3eme zouaves. 2eme Bataillons, 8eme compagnie. Bureau militaire de Paris Division marocaine (Ortholang, 2019)*

(lxviii) Le 13 nb 1914

**« chère Epouse ne sois pas etonee si tu ne reçois pas quelque lettre de celles que je tai dega envoyees il nous est absolument defendu de trop parler »**

*Ernest Viste (Ortholang, 2019)*

L'interdit concernant le témoignage semble être rabâché aux soldats, plus d'un le formulent : « impossible de pouvoir donner des détails » ; « expressément / sévèrement / absolument défendu de donner des renseignements ». Par ailleurs, le choix d'une telle prédication nous plonge dans le sémantisme des verbes : la censure défend-elle ou interdit-elle de parler ? Il existe en effet une différence sémantique entre « défendre » et « interdire ». Un mot défendu est un mot non autorisé tandis qu'un mot interdit relève de l'impossible. Dans le premier cas, l'empêchement est instauré par l'être pensant, seul ou en communauté alors que dans le second, sa source peut être non seulement humaine mais également matérielle. Braver l'interdiction présente un danger. D'après ce qui vient d'être dit, les tabous linguistiques sont défendus mais rien n'empêche d'y déroger. La censure défend donc de le faire en notre sens. La guerre constitue un véritable tabou pour les gouvernements.

(lxix) **« [...] Tu me dis que je te parles jamais de la guerre, pourtant voyant ce qui se passe ici et dont on ne vous dis pas un mot de vérité sur les journaux [...] »**

*Jules Ramier, brancardier au 8e colonial, 2e bataillon petit Etat-Major (Ortholang, 2019)*

Les censeurs surveillent également les journaux. Cette fois, l'expression « pas un mot de vérité » est choisi ici. La censure s'accompagne d'une édulcoration de la réalité, synonyme de propagande.



## 3.3.1.4.2. Une censure individuelle

La censure officielle, mise en place par les autorités s'accompagne d'une censure individuelle. Nous retrouvons ici l'opposition entre *ensorship*, la censure officielle et *ensoring*, l'individuelle. Allan & Burrige (2006 : 1) prétend qu'un locuteur n'a de cesse de censurer son langage. Il s'agit d'éviter le tabou pour se protéger et protéger les autres.

(lxx) May, 20 1915.

**'[...] I have never experienced such a thing, never want to experience it again and will never speak of it again. [...]'**

*August Stramm, soldat allemand (WWI letters)*

Pour commencer, ce soldat se trouve dans l'incapacité ou l'absence de volonté de communiquer et partager son expérience. Afin d'épargner, il se censure lui-même.

(lxxi) « [...]tu la [cette lettre] garde comme souvenir inçi que la carte et que je puise la lir a mon retour et **te raconter un peut les secret cacher au fond de mon cœur et pouvoir de temp en temp te renouveler les resultat de la Campagne [...]** »

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

Au contraire, cet épistolier s'avoue prêt à dévoiler les secrets, ces non-dits cachés ou inexprimable à son lecteur. Il écrit ici à son fils, information qu'il donne dans sa lettre. Il souhaite partager son vécu de la guerre mais choisit la situation d'énonciation et son auditeur. Il contourne ainsi la censure officielle qui serait prompt à intercepter un courrier litigieux. Le choix de son interlocuteur plonge bien notre étude en sociolinguistique, lorsque l'expression des tabous est une affaire de sexe, d'âge et d'identité entre les locuteurs.

(lxxii) Le 17-6-1915

**« [...] Je ne sait qu'oi pensser de votre cilence de voir que je ne reçois pas de vaux nouvelles, je me figure qu'il doit y avoir qu'elque chose de nouveau que vous ne voulez pas me dirre, je croi qu'il lya qu'elqu'un de malade, ou de mort que vous voulez me cacher, pour que çeula ne me fasse pas de la peine sur tout quand c'est qu'élqu'un de la famille tu comprend que je sai que se n'est pas tes habitudede réster çì longtemp, pour mécrire ou bien alaur qu'élque lettre vous a fachez ma foi je ne sait quoi me pensser, en fin jattend de bonne nouvelles [...] »**

*Laurent Pouchet, 281e D'Infanterie, 131 brigade, 66e Division, 18e Compagnie Régiment en marche Montpellier (Ortholang, 2019)*

Alors que l'extrait (lxx) démontre une censure imposée par le soldat lui-même, cette fois il la subit. Le silence inquiète et laisse l'esprit imaginé maints faits terribles.

Bien qu'éclatant au cours du même siècle, les guerres de 14-18 et 39-45 sont pourtant différentes. Les armes évoluent, les stratégies, la communication aussi. Le moment est venu de se plonger dans l'expression de la guerre dans les discours de la Seconde Guerre mondiale.

### 3.3.2. La guerre de 39-45

La Seconde Guerre mondiale présente de nombreux aspects communs avec la Première. Bien que le travail de collecte des correspondances soit différent, les épistoliers traitent des mêmes sujets.

Expressions du conflit	Nombre d'occurrences dans le corpus
La guerre perçue comme l'Apocalypse	9
La guerre avec sa misère et ses souffrances	2
La guerre et le racisme	4
La propagande	20
La censure	3

*Tableau 8 : répartition dans le sous-corpus de 39-45 des différentes expressions du conflit*

De part les quelques références à l'enfer et la description du champ de bataille, neuf extraits sont regroupés comme portraits de l'Apocalypse. Puis la guerre apporte son lot de misères et de souffrances ainsi que le racisme entre Alliés, tabou de l'Histoire. La situation engendre de nombreuses insultes puisées dans le vocabulaire vulgaire de la sexualité ou lié à la culture d'un pays. Les comparaisons avec les animaux constituent notamment une source d'humiliation.

Puisque la guerre renverse les valeurs morales établies par la société, une propagande se met en place pour conforter les soldats et rendre leur quotidien plus supportable. La mort les honore, ils ne sont pas coupables de meurtres. L'ennemi est dépeint comme un monstre abominable à éradiquer par tous les moyens, quelles qu'en soient les conséquences. Encore une fois au cours de ce siècle, la propagande fait front au côté de la censure. Celle-ci se divise entre la censure officielle, *ensorship*, qui s'abat sur les journaux, les téléphones et la censure individuelle, *censoring*, lorsque l'énonciateur choisit de ne pas parler. La première est portée par le gouvernement, la seconde par l'individu. Toutes deux cherchent à préserver et protéger ceux qui ne connaissent pas la vie au front. Ce fait s'observe déjà dans les correspondances de la Première Guerre mondiale.

#### 3.3.2.1. La guerre perçue comme l'Apocalypse

Des correspondances, nous percevons l'idée d'un champ de bataille digne des Enfers, où les sens sont en exergues, sollicités par un combat presque inhumain.

(lxxiii) *'I have nothing to offer but **blood, toil, tears and sweat.**'*  
*(13 mai 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 96))*

Pour commencer, Churchill le premier, donne l'image d'un combat âpre et violent. Les quatre syntagmes choisis ici constituent des métonymies de la guerre. Il la désigne par les conséquences. Elles peuvent également renvoyer au soldat, dont le corps et la souffrance sont reconstitués par ces quatre aspects.

(lxxiv) *'[...] constant fear: **one blow after another, terrible loses, frightful dangers.**'* (18 juin 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 116-142))

A nouveau, nous retrouvons Churchill qui propose des métonymies de la guerre. Les différents syntagmes s'établissent comme les conséquences qu'apporte un tel conflit. Rawson (1981 : 170) insère 'lose/loss' dans son dictionnaire des euphémismes. Il établit le terme comme opérant de « discrètes allusions à la mort » [notre traduction de 'discreet allusions to death' (Rawson, 1981 : 170)]. Selon l'auteur, la formulation est ancienne et peut se lire dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle dans Chaucer. La métaphore a toujours cours dans le langage.

(lxxv) *June 27th 1944*

*'I never been so scared in all my life. And God how I have come to hate war and all that is to do with it. **It is the most bloody, beastly and ghastly thing ever devised by the human mind.** [...]'*

*William Palmer, British Army (BBC, 2014)*

Par la suite, Palmer n'a pas recours à des euphémismes. Il emploie des adjectifs orthophémismes pour décrire cette guerre. Il utilise des antonymes : 'beastly' opposé à 'human'.

(lxxvi) *« En Normandie, ils [les parachutistes] ont été largués derrière les lignes allemandes, de nuit. Ils étaient encerclés par les meilleurs Allemands. Beaucoup sont morts – **c'était probablement le plus sanglant et diabolique enfer sur Terre qu'on est jamais connu. Il n'y avait aucun repère – les troupes SS, les paras allemands et les parachutistes américains se mêlaient tous ensemble dans un bazar sanglant et bruyant de haine et de mort.** [...] c'était tuer, tuer, tuer, et se faire tuer. **Les récits des premiers jours de cette bataille feraient frissonner un barbare endurci. Une telle violence et une telle horreur ne seraient même pas crédibles dans une fiction.** Les SS se sont mis à démembrer les morts américains et à accrocher leurs morceaux aux clôtures et aux arbres pour essayer de briser le moral de nos soldats,*

*mais on a riposté de la même manière, sans honneur, c'était un bain de sang. [...] Le terme général qu'ils employaient pour désigner nos paras était « Les bouchers au pantalon ample ». Terrible ? Oui, mais il fallait quelqu'un de solide dans cette guerre, VRAIMENT solide. Quelqu'un qui devait rivaliser avec le mal nazi, quelqu'un qui devait être aussi brutal. [...] Quand un sale boulot devait être fait, les généraux comptaient sur les troupes aéroportées. On ne dira jamais, je pense, comment d'autres troupes qui tenaient la ligne au début de la percée allemande dans les Ardennes ont cédé à la panique. »*

*Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)*

Dans le corpus, l'extrait (lxxvi), témoignage de Nat Youngblood participe dans la qualification de la guerre comme 'beastly'. A l'instar de quelques soldats, il compare la bataille à un enfer. La violence, la sauvagerie des combattants s'y prêtent. On ne distingue plus les corps. « Le bazar » désigne cette fois une entité animée comme le montre les compléments du nom « sanglant » et « bruyant ». Il s'agit d'une métaphore concernant la violence du combat. Puis nous pouvons lire le terme « mort », orthophémisme. D'autre part, la métaphore de la boucherie, du corps considéré comme une viande a déjà fait l'objet d'une analyse dans cette partie.

(lxxvii) *'Although this war is in fact only a continuation of the last [...]. In the last war millions of men fought by hurling enormous masses of steel at one another. "Men and shells" was the cry, and prodigious slaughter was the consequence.'* (20 août 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 48))

(lxxviii) *'[...] furious and unrelenting assault.'* (19 mai 1940 – Churchill, BBC (Berman & Macheteau, 2011 : 106))

A son tour, le Premier Ministre anglais interroge l'aspect humain du conflit. Les hommes côtoient les machines. Ils sont associés aux obus.

(lxxix) *« [...] Tu ne peux pas imaginer ce qu'un bombardement d'artillerie, des snippers, et des mitrailleuses qui te tirent dessus peuvent te faire [...] C'est comme un horrible cauchemar. [...] »*

*Ray Halm, 2nd ranger battalion (Horvath, 2018)*

Pour sa part, ce soldat compare son expérience à un cauchemar, harassé comme il est par les armes. Il nous semble qu'il aborde la guerre à travers des orthophémismes descriptifs. Par ailleurs, il utilise un fait connu, le cauchemar et l'introduit dans une métaphore conceptuelle de la guerre.

(lxxx) 2 févr. 45

« [...] **Tout éclate, le ciel se déchire et la terre s'ouvre partout... quel grondement, quel tonnerre, quel déchirement! C'est la guerre, c'est le front enfin. [...] Actuellement tout tremble, tout le ciel se déchire!! [...]**

*Ce sera bien beau retourner chez-nous **après toutes les horreurs vues, ici, c'est indicible! Je ne croyais pas que la guerre puisse être aussi horrible!** [...]*

***Mais sous les bombardements on n'y peut rien... homme contre un enfer de feu et de tonnerre où vole l'acier... C'est beau à revivre... c'est terrible à vivre! »***

*Lieutenant R. Azzie (Anciens Combattants Canada, 2019)*

Le lieutenant nous projette sur le champ de bataille en (lxxx). Le premier paragraphe de cet extrait se veut descriptif, il est ponctué d'orthophémismes. La description n'est pas sans rappeler l'enfer et l'apocalypse. Il continue avec le syntagme « horreurs » et l'adjectif « horrible » pour signifier qu'il côtoie des tabous et que son esprit et sa morale se rebellent. Puis sa métaphore filée s'achève à la lecture du mot « enfer ». Il compare son expérience à la résidence d'Hadès : le feu, le bruit incessant, les projectiles alimentent cette image.

(lxxxi) *'[...] It's a good job you didn't know what was happening to your hubby that morning or you would have died in your bed. Never ! – if I live to be 300 will I ever forget that 5 hours on Tuesday morning! Never have I seen! and never again will I see! such a magnificent achievement – such a show!- **such a hell on earth !** as I saw between 5 o'clock & 10 o'clock that morning. Never again will I be so scared!!'*

*Gordon Lloyd Gibson, soldat canadien (VIU, 2021)*

Gibson soutient cette comparaison et affirme que le combat ressemble à l'enfer.

### 3.3.2.2. La guerre annonciatrice de misère et de souffrances

(lxxxii) *'[...] Of all the people I know in this **wretched war** who have suffered most it is the women of Germany. No matter where I have travelled: Wilhelmshaven, Bremen, Brunswick or Berlin, **theirs is the haunting look- a look of hopelessness, degradation, and humiliation.** [...]'*

*Ray Dalley, soldat (BBC, 2014)*

La guerre engendre la misère et des souffrances. Ce soldat ne s'en cache pas et utilise sans détours, comme un orthophémisme, le verbe 'to suffer'. De même, il qualifie la guerre de « misérable » [notre traduction de 'this wretched war']. Nous pouvons émettre un parallèle entre le regard des protagonistes de cet extrait et les tabous : les yeux ont subi humiliation et diffamation

tandis que le tabou tente de les infliger. Leur regard se place en métonymie de leurs vécus. Ces femmes constituent un tabou pour la société. Elles reflètent la défaite et la misère.

(lxxxiii)

2 févr. 45

**« [...] j'ai vu de longues processions de femmes, vieillards et enfants essayant de fuir leur foyer rasé, en pleine mitraille, nu et souffrant, affamé, tâcher de reculer là où nous sommes passés. J'espère que jamais ces malheurs arrivent à mon beau petit coin de pays! [...] »**

*Lieutenant R. Azzie (Anciens Combattants Canada, 2019)*

La population réduite à la mendicité, à la nudité et à la misère ne craint plus les balles. La souffrance les rend indifférents à la mort en (lxxxiii).

### 3.3.2.3. La guerre et le racisme

Les discriminations, en vigueur dès 1936, sont retenues comme un des points de départ de la Seconde Guerre mondiale. Les Nazis, persuadés d'appartenir à une race supérieure différenciée par le physique, tentent d'anéantir toutes les autres. Le racisme des Alliés nous était, lui, méconnu. La Libération ne s'avère pas aussi dénouée de litiges qu'on l'a laissée prétendre. Nous nous confrontons à un tabou de l'Histoire.

Par ailleurs, le terme même 'libération' en anglais, trouve sa place dans le dictionnaire des euphémismes de Rawson (1981 : 166-7). L'auteur le définit comme le fait de s'emparer de ce qui ne nous appartient pas. L'emploi prend parfois une pointe d'ironie lorsqu'il signifie détruire quelque chose, généralement une ville. Ces acceptions datent de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'un journaliste suggère 'libération' à la place d' 'invasion' concernant les mouvements des forces Alliées.

(lxxxiv)

**« C'est un délit passible de la cour martiale que d'être pris en train de « fraterniser » [avec les allemands] [...] ».**

*Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)*

Nous ouvrons cette partie avec cet extrait de Nat Youngblood, seul épistolier à témoigner de ces faits. Il commence par mentionner l'interdiction formelle de « fraterniser » avec l'ennemi. Le mot « délit » renvoie à une « infraction à la loi » (CNRTL, 2012), qui elle-même est instaurée par la société. Il s'agit bien ici d'un interdit, selon nous, car la condamnation rend impossible tout échange amical avec l'ennemi.

(lxxxv)

**« Il y a une affaire qui s'est produite sur le site de cet hôtel et qui m'a fait réfléchir. Il y avait plusieurs centaines de GI's sur les lieux en train de manger. Parmi eux se trouvaient de nombreux enfants français (certains adolescents) portant des**

*sceaux de ferraille qu'ils espéraient voir remplis des restes de cuisines. L'un d'entre eux était une très jolie brune d'environ 18 ans. Elle ne flirtait pas avec les soldats, mais attendait patiemment jusqu'à ce que la bouffe soit terminée, et se montrait amicale. Je ne sais pas comment le problème a commencé mais il semble que plusieurs de nos garçons l'avaient vue assise sur son perron avec un GI noir la veille au soir. Ils ont commencé à lui crier dessus, l'appelant « amante des nègres » et d'autres noms obscènes. [...] les insultes s'élevaient à un crescendo dégoûtant. [...] Elle s'est sentie tellement humiliée et effrayée qu'elle a versé des larmes amères et s'est enfuie, avec un sceau de nourriture vide. Pauvre petite. Que pensera-t-elle de l'Amérique, la nation qui a mené une guerre contre les préjugés raciaux ? [...] »*

*Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)*

Le racisme de la Libération touche les hommes de couleur mais également les femmes. Les insultes sexuelles pleuvent. Pourtant l'épistolier n'en révèle qu'une en (lxxxv) : « amante à nègres ». L'expression s'attaque à la sexualité de la protagoniste et ses relations. L'auteur de ces propos atteint son but car elle se sent humiliée. Elle préfère la misère à la diffamation.

(lxxxvi)

*« Les relations entre les français et les GI's sont mauvaises mais c'est un sujet tabou. Le problème des Noirs est grave mais il faut faire attention. Mes expériences à Paris cette dernière fois ont été riches, mais beaucoup d'entre elles auraient inquiétées toutes les mères, parce que la prostitution à Paris est réelle, et pourtant c'est un sujet dont on ne parle pas. [...] »*

*Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)*

Nat Youngblood poursuit en soulignant le racisme envers les personnes de couleur mais également envers les Français. Il établit ce sujet comme tabou : il sera caché, tu. De même, la prostitution s'érige elle aussi comme un tabou de la société à la Libération. Elle est une conséquence de la misère dans laquelle est plongée la population à la fin de la guerre.

Rawson (1981 : 223-4) réserve une entrée à 'prostitute' dans son dictionnaire des euphémismes. En anglais, il le désigne comme synonyme de 'whore', comme nous le ferions avec « putain » ou « pute » en français. Le terme descend du latin *pro* « vers l'avant » et *statuere* « installer, placer » et se traduit par « exposer publiquement », « offrir à la vente » [notre traduction de 'to expose publicly or to offer for sale' (Rawson, 1981 : 223-4)]. Il entre par la suite dans le langage comme

euphémisme de ‘whore’, lui-même euphémisme d’un terme oublié. En effet, le lexicographe précise que *hôte* en vieil anglais dérive du latin *cara*, ‘chère’ ou ‘chérie’.

(lxxxvii)

« Interrogé sur son aversion sur les Français, le GI moyen donne plusieurs raisons. « **Ces satanés grenouilles sont des radins, elles essaient toujours de m’enfler !** » - « **Ils jacassent comme des singes, pourquoi n’apprennent-ils pas à parler anglais ?** » - « **Pourquoi devons-nous laisser ces grenouilles porter nos uniformes, ils ont perdu la guerre, c’est une honte pour l’armée américaine.** » - « **Pourquoi portent-ils ces foutus chapeaux et ces pantalons chics ?** » [...]. Croyez-moi, nos gars traversent une période difficile en ce moment. Ils sont en attente d’un redéploiement, de missions d’occupation et d’une autre guerre dans le Pacifique. Ils sont irritables et prêts à rejeter leur frustration sur la première chose qui passe – et c’est bien trop souvent un Français. »

Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)

Les préjugés s’abattent entre nationalités. Les GI’s s’en prennent à la gastronomie, à la mode, à la langue française. Ils insultent également la gestion de l’économie, sujet sensible car ces accusations sont également dirigées contre les Juifs en Allemagne nazie. Plus que tout, ils jettent aux visages des Français leur capitulation, les confrontant à leur défaite et à l’armistice de 1940. Cette fois, la dignité, l’honneur sont touchés. L’aversion teintée de racisme fait fleurir les insultes entre les peuples. Les animaux offrent des comparaisons humiliantes propices pour construire les insultes.

Par ailleurs, le syntagme ‘French’ est devenu de plus en plus courant chez les anglophones. Dans le dictionnaire de Rawson (1981 : 109-110), il désigne autant la culture, la maladie, le baiser, le départ, la lettre, la pilule, la carte postale, la peste ou la vérole que la manière. Les acceptions se divisent entre le mauvais et le séduisant. Elles tournent autour de la notion de perverse, profane ou sexuelle et se développent au cours du temps.

#### 3.3.2.4. La propagande

##### 3.3.2.4.1. Diffamer l’ennemi

(lxxxviii)

**‘[...] how long Herr Hitler and his group of wicked men, whose hands are stained with blood and soiled with corruption, can keep their grip upon the docile, unhappy German people.’** (1er octobre 1939 – Churchill (Vasseur, 2018 : 33))

(lxxxix)

**‘[...] it is the small neutral States that are bearing the brunt of German malice and cruelty.’** (20 janvier 1940 – Churchill (Vasseur, 2018 : 34-41))



- (xc) *'[...] to wage war against a **monstruous tyranny, never surpassed in the dark and lamentable catalogue of human crime.**' (13 mai 1940 – Churchill, House of Commons (Vasseur, 2018: 44-5))*
- (xci) *'[...] **the outrage of the unopposed air bombing applied with calculated scientific cruelty to helpless population.**' (12 juin 1941 – Churchill (Vasseur, 2018 : 85-7))*
- (xcii) *'**Hitler is a monster of wickedness, insatiable in his lust for blood and plunder.**' (22 juin 1941 – Churchill (Vasseur, 2018 : 94-7))*
- (xciii) *'[...] **his work of butchery and desolation.**' (22 juin 1941 – Churchill (Vasseur, 2018 : 94-7))*
- (xciv) *'**It [the Nazi regime] excels all forms of human wickedness in the efficiency of its cruelty and ferocious aggression.**' (22 juin 1941 – Churchill (Vasseur, 2018 : 94-7))*

Churchill est un redoutable adversaire dans la diffamation de l'ennemi. Les deux partis mènent une guerre des ondes, à celui qui parviendra à ramener le plus d'individus à sa cause. Le Premier Ministre anglais brosse, dans les extraits (lxxxviii) à (xciv), le portrait d'un dictateur monstrueux, cruel et violent. En effet, le syntagme 'cruelty' apparaît à trois reprises dans ses prises de paroles pour désigner le Führer et son parti. Nous retrouvons l'othophémisme et la métaphore de la boucherie où l'ennemi a soif de sang. Ce dernier s'érige par ailleurs en métonymie de la guerre. Selon Churchill, l'ennemi se rend coupable de tous les crimes prohibés par la société.

- (xcv) *'[...] **Hitlerism is like a cancer, which cannot be cured for certain except by exportation of the foul tissue and much healthy tissue as well, so we must accept with resolute hearts the cutting away of many good and true men and women and children, so that the operation of the Great Surgeon may leave a clear uninfestering result [...].**'*

*E.R Sorley, Surgeon-Commander en Afrique (BBC, 2014)*

La stratégie diffamatoire porte ses fruits. Après l'allocution de Churchill, Sorley rédige cette lettre à l'encontre du régime d'Hitler. Ainsi, Sorley compare le nazisme à un cancer. L'épistolier est conscient que celui-ci ne touche pas toute la population. Pourtant, afin de se débarrasser de ces cellules malades, il faut ôter également hommes, femmes, enfants innocents. Pour la première fois dans le corpus, nous abordons une maladie mortelle souvent tue. Le cancer entraînant la mort est craint. On cherche la curation à tout prix, par tous les moyens. Pourtant cette maladie est souvent associée à la malignité car même après un traitement, il est probable qu'elle frappe encore (Allan

& Burridge, 2006 : 220-1). L'épistolier compose une métaphore, lien entre le cancer, image de malignité et de mort et l'idéologie nazie.

D'autre part, Sorley évoque également les victimes civiles, touchées par la guerre sans être pour autant visées. On se souviendra d'elles comme les victimes collatérales, indésirables et pourtant inévitables. Elles sont taboues, on cache les circonstances de leur mort, leur nombre. On les attribue à l'ennemi, aiguissant la haine des survivants. L'appellation même s'impose comme un euphémisme selon Rawson (1981 : 52). Les anglophones emploient l'expression 'collateral damage', « un euphémisme pour désigner les victimes civiles et la destruction de structures et d'installations non militaires » (New York Times, 12/6/79 dans Rawson, 1981 : 52) [notre traduction de 'a euphemism for civilian come casualties and destruction of nonmilitary structures and facilities' (New York Times, 12/6/79)]. Sorley s'excuse presque de leur mort. L'atteinte à leurs vies est pour lui nécessaire.

(xcvi) ***'[...] every trace of Hitler's footsteps, every stain of his infected and corroding fingers will be sponged and purged and if need be blasted from the surface of the Earth.'*** (12 juin 1941 – Churchill (Vasseur, 2018 : 85-7))

Churchill rejoint l'idée d'une purge nécessaire dans l'éradication de l'ennemi. Les pas et les doigts sont autant de métonymies de l'expansion du nazisme en Europe. L'accumulation des verbes est ascendante : éponger puis purger dans un grand nettoyage voire anéantir par explosion. Tandis que les deux premières actions sont localisées, restreintes dans l'espace, la dernière engage sans doute la perte de victimes collatérales. Churchill évoque l'« explosion » ravageuse en dernier.

(xcvii) ***'[...] Communism rots the soul of a nation, "how it makes it abject and hungry in peace, and proves it base and abominable in war."'*** (20 janvier 1940 – Churchill (Vasseur, 2018 : 34-41))

Le Premier Ministre anglais s'oppose également au communisme. En effet, en 1940, les Soviets combattent au côté de la Wehrmacht, s'attirant les foudres de l'orateur, visiblement peu enclin à apprécier le parti. Churchill l'accuse de ne jamais être contenté.

#### 3.3.2.4.2. Attiser le sentiment patriotique en érigeant la défaite comme un tabou

(xcviii) ***'[...] it is better for us to perish in battle than to look upon the outrage of our nation and our altars.'*** (19 mai 1940 – Churchill, BBC (Vasseur, 2018 : 55))

(xcix) ***'Win or lose, sink or swim, better die than submit to tyranny – and such a tyranny.'*** (18 juin 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 116-142))

(c) ***'Death and ruin have become small things compared with the shame of defeat or failure in duty.'*** (20 août 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 64))

Au sein de ses allocutions (xcviii) à (c), le Premier Ministre anglais établit la défaite comme un tabou. Il préfère la mort plutôt que la tyrannie, la soumission. Le décès est plus supportable que la honte et l'abandon de son pays. Les tabous nous semblent inversés : la mort, souvent considérée comme le premier tabou de nos sociétés (Terry, 2020 : 2-19) se retrouve préférée à la défaite.

(ci) ***" [...] Quand un sale boulot devait être fait, les généraux comptaient sur les troupes aéroportées. On ne dira jamais, je pense, comment d'autres troupes qui tenaient la ligne au début de la percée allemande dans les Ardennes ont cédé à la panique. »***

*Nat Youngblood, peintre de la 17th Airborne, soldat américain (Horvath, 2020 : 153-156)*

Ce soldat reprend le tabou qui entoure la lâcheté et la honte. Il préfère les actes brutaux mais nécessaire à l'abandon. La défaite est tue ici.

(cii) ***'[...] all that we have known and cared for, will sink into the abyss of a new Dark Age made more sinister [...]'.*** (18 juin 1940 – Churchill, House of Commons (Berman & Macheteau, 2011 : 116-142))

L'orateur annonce que la défaite plongerait le pays dans 'a new Dark Age'. L'expression 'Dark Age' évoque la période des invasions des différentes tribus du Nord. La métaphore conceptuelle n'est pas accessible à tous. Pourtant, une fois comprise, la comparaison est sans appel.

(ciii) ***'[...] burns the flame of anger against the brutal, corrupt invader, and still more fiercely burns the fires of hatred and contempt for the squalid Quislings [...] whom he has suborned.*** (26 décembre 1941 – Churchill, Joint Session of Congress, Washington (Berman & Macheteau, 2011 : 24))

Par ailleurs, Churchill attise la haine et la volonté de se battre de la population. Il poursuit la diffamation d'un ennemi brutal et corrompu selon ses termes. Ses propos attaquent Hitler mais également Quislings, homme d'état norvégien, et autres adeptes du nazisme. Le champ lexical du « feu » est perceptible dans cette allocution. Il évoque le paysage dévasté des champs de batailles, mais également l'intensité des émotions, que Churchill veut violentes.

- (civ) ***'One fault, one crime [...]: a weakening in our purpose and therefor in our unity. That is the mortal crime.'*** (15 février 1942 – Churchill (Vasseur, 2018 : 113-4))

Enfin, l'orateur avoue ce qu'il considère comme le 'mortal crime'. Le nom annonce déjà la violation d'une convention établie. Un crime est l'acte de subordination d'un individu à l'égard de la société. Comme le tabou, il choque. Ajouté à cela, selon le Premier Ministre, il s'avère mortel. Churchill cherche à faire peur : il ne défend pas, il interdit. Il souhaite que la population renonce à commettre pareille mutinerie.

#### 3.3.2.4.3. Les désastres de la guerre

- (cv) ***'[...] I feared it would be my hard lot to announce the greatest military disaster in our long history.'*** (4 juin 1940 - Churchill (Vasseur, 2018 : 59-66))
- (cvi) ***'[...] the Great British Armies [...] seemed about to perish upon the field or to be led into an ignominious and starving captivity.'*** (4 juin 1940 - Churchill (Vasseur, 2018 : 59-66))

Durant la guerre, les dirigeants s'exposent au risque d'un échec dans leurs stratégies. Churchill énonce un tabou. Lui qui renie la défaite doit en annoncer une. Les combattants sont soit morts soit captifs.

*Saturday--August 30*

- (cvii) ***'What a miserable, rotten hopeless life. I cannot imagine a more miserable existence than this of being caught on a corvette in the Atlantic. An Atlantic so rough that it seems impossible that we can continue to take this unending pounding and still remain in one piece. One's joints ache and ache from the continuous battle of trying to remain upright ... hanging onto a convoy is a fulltime job... mess deck is a terrifying place to venture near, knee-deep in sea-water, tables smashed, clothes floating around in it, breakfast stirred in, the crew in an almost stupor from the nightmarishness of it all. New chaps in our crew are having a horrible time of it, trying to keep going. I am as sick as a dog as I cling to a locker and pen these few words that I hope some day to read again and look back on as one of the most awful experiences of my life. And still we go on hour after hour.'***

*Frank Curry, soldat canadien (Anciens Combattants Canada, 2019)*

Les soldats endurent des conditions rudes. La propagande s'efforce de les soutenir. Cependant, cette lettre témoigne d'un quotidien terrible. Curry compare son expérience à un cauchemar dans une métaphore conceptuelle. Il attribue les aspects du mauvais rêve au réel.

### 3.3.2.5. La censure

La Seconde Guerre mondiale connaît elle aussi une forme de censure pour protéger les proches loin du front et soutenir une propagande acharnée.

#### 3.3.2.5.1. La censure officielle

(cvii) *June 27th 1944*

*‘They [the French people] calmly speak of passing a tank brewed up or a dead soldier, trying to glorify war. **Little do they know of the tragedy and suffering that lies behind one dead man or behind a burnt out crust of a tank.** [...]*

***That is why I hate the papers because I have always hated hypocrisy. I would always rather know the truth than be elated for a bit and then find the real truth.**’ [...]*

*William Palmer, British Army (BBC, 2014)*

Palmer se récrit de cette censure officielle, celle des journaux. Elle rend leurs contenus hypocrites. Leurs lecteurs ignorant de la situation au front reprennent les mots de la propagande sans se douter de la vie au front. Le soldat préfère la vérité crue et cruelle.

(cviii) *‘[...] **Darling please when you call me don’t ask me if I’ve been on a trip or anything about the war – ‘cause I just have to lie to you & I don’t want to do that like I did last nite when you asked me. All telephone calls are being listened to by someone on the station – both incoming & out going personal calls & before we can telephone off the camp, I mean to an address off the camp, we have to get the Commanding Officer’s permission.** [...]*

*Gordon Lloyd Gibson, soldat canadien (VIU, 2021), lettre à son épouse*

La censure officielle contrôle également les conversations téléphoniques. Gibson préfère se taire plutôt que mentir à sa femme en ce qui concerne la guerre.

#### 3.3.2.5.2. La censure individuelle

(cix) *‘[...] **It’s a good job you didn’t know what was happening to your hubby that morning or you would have died in your bed. Never ! – if I live to be 300 will I ever forget that 5 hours on Tuesday morning! Never have I seen! and never again will I see! such a magnificent achievement – such a show!- such a hell on earth ! as I saw between 5 o’clock & 10 o’clock that morning. Never again will I be so scared!!**’*

*Gordon Lloyd Gibson, soldat canadien (VIU, 2021)*

Comme lors du précédent conflit mondial, la censure officielle s'accompagne d'une censure individuelle, choisie par l'énonciateur. La première est portée par les gouvernements, la seconde par l'individu mais toutes deux veulent protéger et épargner. Selon les dires de ce soldat, la connaissance de ce qui se passe au front aurait pu tuer sa femme. Il s'agit sans doute ici d'une exagération tirée de l'idiome « mourir de peur » français ou 'be scared to death' anglais. Toutefois, il préfère qu'elle ne sache pas, pour l'épargner.

### 3.4. Les tabous des Deux Guerres mondiales

A deux reprises au cours du siècle dernier, les sociétés ont dû faire face à l'horreur d'un combat d'envergure mondiale. La technologie évoluant, les affrontements sont de plus en plus meurtriers et inhumains. La mort frappe partout. Celle-ci, d'ordinaire tue dans les sociétés, devient le quotidien de nombreux hommes. D'aucuns l'atténuent à grand renfort d'euphémismes, de métaphores et de métonymies ; d'autres ne cachent pas les scènes choquantes dont ils sont témoins, ils prononcent des orthophémismes. Nous retrouvons fréquemment l'usage du verbe « tomber » ou son équivalent en anglais 'to fall'. La métaphore du corps perçu comme de la viande dans son objectivation est commune aux deux époques également. Bien que la mort subisse ce même traitement dans les deux conflits mondiaux, les épistoliers de la Seconde Guerre mondiale semblent moins enclins à éviter le tabou. Nous notons moins d'euphémismes et autres tropes.

Par la suite, les deux guerres plongent la population dans la misère. Les paysages sont dévastés, les maisons détruites, les familles souffrent de la faim. La prostitution s'accroît à la Libération. La guerre fait de nombreuses victimes, les valeurs morales sont bousculées. La mort, la sexualité ne sont que des remèdes pour pallier la misère.

Ajouté à cela, la Seconde Guerre mondiale voit se développer le racisme entre Alliés. Le premier conflit semble y échapper. Notre corpus s'avère trop peu étendu pour en juger.

Toutefois, les deux Guerres mondiales font l'objet d'une propagande assidue. Il faut diffamer l'ennemi, le rendre méprisable et condamner ses crimes pour justifier le meurtre d'habitude prohibé par la société. Les journaux et discours officiels encouragent les soldats, les honorent. Parfois, des voix s'élèvent contre les idées reçues : on réclame la vérité. Toujours la propagande protège et préserve ceux de l'arrière.

Faisant front au côté de la propagande, règne la censure. Tandis que la première encourage, rassure, et diffame, la seconde protège et épargne. Que ce soit en 14-18 ou en 39-45, deux formes de censure sont perceptibles : la censure officielle, celle des journaux ; la censure individuelle, lorsque le soldat se tait lui-même pour rassurer ses proches. Cette dernière censure apparaît lorsque les tabous de la communauté défendus par la censure officielle sont intériorisés par l'individu.

Par ailleurs, les discours de 39-45 abordent plusieurs sujets tabous. Un même extrait comporte diverses allusions à la mort oscillant entre euphémismes et orthophémismes en quelques lignes.

## Conclusion

Une guerre engendre une myriade d'expériences et d'images choquantes dont l'esprit s'imprègne dans l'effroi, l'horreur et la fatalité. Elle fait ressurgir des situations taboues dans la société : la mort, le meurtre, la torture, la souffrance. L'expression même de ces terribles faits s'avère taboue. Encore faut-il que l'énonciateur, le soldat trouve les mots pour dire l'indicible, et que la communauté l'entende. Les Première et Seconde Guerres mondiales sont animées de discours et correspondances assidus, offrant une matérialité assez conséquente pour mener à bien notre étude. Il s'agit de mettre en lumière les tabous dans les discours militaires, d'observer leurs sémantismes et leurs visées énonciatives ainsi qu'émettre une analyse qualitative sur l'expression de ces tabous en différents tropes dans les langues anglaise et française.

Notre étude s'est appuyée sur une littérature foisonnante concernant les tabous linguistiques. Les auteurs précisent la définition du tabou, son origine et sa teneur selon les sociétés. Ils émettent également des statistiques sociolinguistiques sur l'usage de mots tabous. D'aucuns proposent une analyse sur les moyens de contournement du tabou que sont l'euphémisme et autres X-phémismes. Malgré un intérêt particulier pour ce sujet dans le monde linguistique, peu d'études ont été menées sur les tabous dans les discours de guerre. Les écrits sur la langue militaire, les médias en temps de guerre et les traumatismes des soldats n'en font que très peu mention.

Nous proposons dès lors une recherche sur un corpus écrit ou transcrit de 101 extraits répartis selon la métaphore établie et la période de prononciation du mot tabou. L'observation de ces échantillons de langue permet de classer les tabous en fonction de leur thème, leur sémantisme. Nous souhaitons répondre à nos interrogations sur la présence de différents tropes pour les exprimer et d'une variation temporelle dans ses tropes entre les deux guerres.

Les populations de 14-18 et de 39-45 font face aux mêmes tabous. La mort principalement, demeure omniprésente durant les conflits. Pour contrer son caractère indicible, les énonciateurs la décrivent comme une occupation ou comme la fin. Le corps s'avère désacralisé dans une objectivation qui engendre lors des deux guerres de nombreuses métonymies et la métaphore conceptuelle du corps humain perçu comme une viande, malléable pour le boucher. Parfois, mourir est synonyme de devoir envers sa patrie. Un tel sacrifice accorde les honneurs. Puis les hommes tentent de narrer la guerre. Cette fois, les expériences divergent. Les soldats témoignent d'un front digne des Enfers où le ciel et la terre se confondent dans une sollicitation extrême des sens. Ce front prompt à déclencher misère, démolition et désolation. Dès lors, les contemporains observent l'émergence d'une propagande encline à diffamer l'ennemi mais aussi propice à encourager, justifier les sacrifices et attiser le sentiment patriotique. Bien que d'une réception mitigée, elle tend à annuler les tabous



ancrés dans la société. Faisant front à ses côtés, la censure sévit. Celle-ci veut protéger, épargner la population. Lors des deux Guerres mondiales, nous distinguons la censure officielle qui s'abat dans la presse et sur les lettres, *ensorship*, de la censure individuelle, *censoring*, lorsque le soldat se tait de lui-même. Malgré de nombreuses similitudes, l'usage des tabous change : les soldats en 39-45 sont plus directs, plus crus ayant recours à plus d'orthophémismes. Les discours sont principalement en anglais en raison du contexte historique – la France a signé un armistice avec l'Allemagne. On ne peut établir un parallèle sémantique entre les langues anglaise et française. Les acceptions sont proches mais pas tout à fait identiques. D'autre part, notre corpus fait apparaître le racisme entre les Alliés. Ce racisme engendre non seulement des insultes, mais semble s'ériger comme tabou de l'Histoire. Afin de glorifier la Libération par les Alliés, il a fallu cacher certains litiges, et préjugés. Néanmoins, nous ne savons pas si le racisme est un tabou propre à la Seconde Guerre mondiale. Le corpus s'avère trop peu étendu pour observer une forme de racisme dans les tranchées du précédent conflit.

L'élaboration de cette étude constitue un premier pas dans le monde de la recherche. Elle a soulevé de nombreuses questions concernant l'Histoire, les Guerres mondiales, les tabous et la langue dans nos sociétés. Notre corpus mérite d'être approfondi afin de vérifier certaines hypothèses et poursuivre cette exploration des tabous dans les discours de guerre du XX<sup>e</sup> siècle. De plus, il nous a permis de nous interroger sur la différence sémantique entre les verbes « défendre » et « interdire ». Ce sujet éveille grandement notre curiosité et notre intérêt. Nous espérons qu'il fera l'objet d'une prochaine étude.

## Bibliographie

- Allan, K., & Burridge, K. (2006). *Forbidden words: Taboo and the censoring of language*. Cambridge University Press.
- Baines, R. (2015). Subtitling taboo language: using the cues of register and genre to affect audience experience?. *Meta: journal des traducteurs/Meta: Translators' Journal*, (60), (3), pp. 431-453.
- Becker, J.-J. (2012). *Articles et discours de guerre (1914-1918)*. Georges Clemenceau. Paris : Editions Pierre de Taillac - Ministère de la Défense.
- Berman, J.-P. & Macheteau, M. (2011). *Winston Churchill: Great Speeches of World War II*. Editions Pocket.
- Beseghi, M. (2016). WTF! Taboo language in TV series: An analysis of professional and amateur translation. *Altre modernità*, pp. 215-231.
- Bommier-Pincemin, B. (2000). *Diffusion ciblée automatique d'informations : conception et mise en oeuvre d'une linguistique textuelle pour la caractérisation des destinataires et des documents* (Doctoral dissertation, Paris 4).
- Bruhns, H. (2015). *Max Weber, discours de guerre et d'après-guerre*. Editions Ehes : Paris.
- Charaudeau, P. (2009). Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique. *Corpus*, (8), pp. 37-66.
- Christie, C. (2013). The relevance of taboo language: An analysis of the indexical values of swearwords. *Journal of Pragmatics*, (58), pp. 152-169.
- Desbois, E. (1990). Paroles de soldats, entre images et écrits. *Mots. Les langages du politique*, (24), (1), pp. 37-53.
- Díaz, M. L. (2018). La cooccurrence du tabou et de l'euphémisme ou les conditions de la synonymie. *Travaux de linguistique*, (1), pp. 27-42.
- Duvignaud, J., & Corbeau, J. P. (1981). *Les tabous des Français*. Hachette.
- Estellon, V. (2005). Éloge de la transgression. *Champ psychosomatique*, (2), pp. 149-166.
- Fernández, E. C. (2006). The language of death: Euphemism and conceptual metaphorization in Victorian obituaries. *SKY Journal of Linguistics*, (19), pp. 101-130.
- Ferro, M. (2002). *Les tabous de l'histoire*. Editions Nil.
- Gao, C. (2013). A sociolinguistic study of English taboo language. *Theory and Practice in Language Studies*, (3), (12), pp. 2310-2314.
- Gibbs, B., & Hilburn, J. (2020). "No one should see what they have to do": Military children and media representations of war. *The Journal of Social Studies Research*.
- Guéno, J. P. (2018). *Paroles de nos soldats : L'épreuve du feu, XXe-XXIe siècles*. Nouveau Monde.
- Hashamdar, M., & Rafi, F. (2018). Social identity and use of taboo words in angry mood: A gender study. *Theory and Practice in Language Studies*, (8), (6), pp. 623-628.
- Horvath, C. (2020). *Till Victory : lettres du Jour J à la victoire*. Éditions Ouest-France.

- Ioffe, V. (2019). L'injure dans le monde universitaire parisien vers 1300–1450. L'honneur bafoué, l'honneur réparé. *Questes. Revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, (41), pp. 45-59.
- Josh, N., Prakash, K., & Ramdey, K. (2019). Social taboos and menstrual practices in the pindar valley. *Indian Journal of Gender Studies*, (26), (1-2), pp. 79-95.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (2008). *Metaphors we live by*. University of Chicago press.
- Longhi, J. (2017). Le corpus Polititweets : enjeux institutionnels, juridiques, techniques et philologiques.
- Manikcaros, F. (2018). *Prédicats et arguments dans la terminologie militaire française au XXI<sup>e</sup> siècle* (Doctoral dissertation).
- Manoschek, W., & Ruffet, J. (2007). Il n'y a qu'une seule solution pour les Juifs : l'extermination. *Revue d'Histoire de la Shoah*, (2), pp. 13-58.
- Mayaffre, D., Pincemin, B., Heiden, S., & Weyl, P. (2018). L'évolution de la mémoire de la Shoah au prisme de la statistique textuelle.
- Neveu, F. (2011). *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin, coll.«Dictionnaires», 2011, 2e édition (Édition revue et augmentée).
- Osterhoudt, S. R. (2018). Community Conservation and the (Mis) appropriation of Taboo. *Development and Change*, (49), (5), pp. 1248-1267.
- Popescu, M. (2017). Le tabou linguistique. Un paradoxe toujours actuel. *Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica*, (12), pp. 135-145.
- Rawson, H. (1981). *Dictionary of euphemisms & other doubletalk*. Crown.
- Ribeton, M., & Auxéméry, Y. (2018). « Reconnaissance » et « réparation » des troubles psychiques de guerre: le point de vue des patients. Partie 2 : analyse de contenu du discours de quinze militaires blessés psychiques de guerre. In *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, (176), (1), pp. 28-33.
- Sarfati, Georges-Élia (2012). *Éléments d'analyse du discours*, 2. éd. Armand Colin.
- De Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris : Editions Payot (1965).
- Sexton, J. (1997). The semantics of death and dying: metaphor and mortality. *A Review of General Semantics*, (54), (3), pp. 333-345.
- Siouffi, G., & Van Raemdonck, D. (1999). *100 fiches pour comprendre la linguistique* (5e édition). Bréal.
- Terry, A. (2020). Metaphonymies we die by: the influence of the interactions between metaphor and metonymy on semantic change in X-phemic Conceptualisations of Death. *Lexis. Journal in English Lexicology*, (16).
- Vasseur, J.-P. (2018). *Progresser en anglais grâce à... Winston Churchill, les grands discours de guerre*. Editions Vasseur : Lambersart.

## Sitographie

- Anciens combattants Canada / Veterans Affairs Canada (2019). 'Journaux personnels, lettres et histoires' [en ligne], <https://www.veterans.gc.ca/fra/remembrance/those-who-served/diaries-letters-stories> (consulté en mars 2021).
- British Broadcasting Corporation (BBC) (2014). 'WW2 People's War: An archive of World War Two memories – written by the public, gathered by the BBC.' [en ligne], <https://www.bbc.co.uk/history/ww2peopleswar/categories/c09/> (consulté en mars 2021).
- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) (2012). Site du *Trésor de la Langue française informatisé* (TLFi) [en ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/> (consulté en février 2020).
- Cosmic Communication Foundation (2020). *AUI, The language of Space* [en ligne], <https://auilanguage.org/> (consulté en décembre 2020).
- Equipe Ortholang (2019). Site Outils et Ressources pour un Traitement Optimisé de la LANGue (Ortholang) [en ligne], <https://www.ortolang.fr/> (consulté en mars 2021).
- Hendy, D. (2020). 'The Bore War: Keeping the British people entertained and informed in the early months of war' [en ligne], <https://www.bbc.com/historyofthebbc/100-voices/ww2/bore-war> (consulté en janvier 2021).
- Imperial War Museum (IWM) (2021). 'Letters to loved ones' [en ligne], <https://www.iwm.org.uk/history/letters-to-loved-ones> (consulté en mars 2021).
- Littre, E. (1863). 'Dictionnaire de la langue française' [en ligne], <https://www.littre.org/> (consulté en avril 2021).
- National Archives (?). 'Letters from the First World War, 1916-18' [en ligne], <https://www.nationalarchives.gov.uk/documents/education/letters-from-the-first-world-war-1916-1918-3-trenches.pdf> (consulté en mars 2021).
- New York State Library (2021). Select Annotated Bibliography of Letters and Diaries of World War I Soldiers [en ligne], <http://www.nysl.nysed.gov/mssc/wwibibliography.htm> (consulté en mars 2021)
- Oxford University Press (2021). Site de l'Oxford English Dictionary [en ligne], <https://www.oed-com.proxy.scd.univ-tours.fr/> (consulté en Avril 2021).
- Site de Wordreference.com [en ligne], <https://www.wordreference.com/> (consulté en avril 2021))
- Smithsonian, National Postal Museum (2021). 'Letter writing in America: World War II letters' [en ligne], <https://postalmuseum.si.edu/research-articles/letter-writing-in-america/world-war-ii-letters> (consulté en mars 2021).

Unknown, (). 'WWI letters' [en ligne], <https://www.cbc.ca/news2/pdf/WWI-letters.pdf> (consulté en mars 2021).

Vancouver Island University (VIU) (2021). 'The Canadian letters and images project' [en ligne], <https://www.canadianletters.ca/> (consulté en mars 2021).

### Références citées dans les ouvrages en bibliographie

Coates, J. (2004). *Women, Men and Language* (3rd ed.). Pearson ESL: London.

Crespo FERNÁNDEZ E. (2015), *Sex in Language: Euphemistic and Dysphemistic Metaphors in Internet Forums*. Bloomsbury: London and New York.

Deng, Y. & Liu, R. (1989). *Language and Culture: A Comparison of English and Chinese Culture*. Foreign Language Teaching and Research Press: Beijing.

Eckert, P. (2008). Variation and the indexical field. *Journal of Sociolinguistics* (12), pp. 453- 476.

Fawcett, P. (1997). *Translation and Language: Linguistic Theories Explained*. St. Jerome: Manchester

Hughes, G. (1991). *Swearing: a social history of foul language: oaths and profanity in English*. Blackwell: Oxford.

Jay, T. (1999). *Why we curse. A neuro-psycho-social theory of speech*. John Benjamins: Amsterdam.

Ledvinka, F.R. (2010). What the fuck are you talking about? Traduzione, omission e censura nel doppiaggio e nel sottotitolaggio in Italia. Eris Edizioni: Torino.

McEnery, T., Xiao, Z. (2004). Swearing in modern British English: the case of fuck in the BNC. *Language and Literature*, (13), pp. 235-268.

Milner, J.-C. (1989). *Introduction à une science du langage*. Média Diffusion.

Moeschler, J., & Reboul, A. (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Seuil.

Nystrom, C. (1997). *Human Symbolic Evolution*. New York University, (Forthcoming)

Pinker, S. (2007). *The stuff of thought: language as a window into human nature*. Viking: New-York.

Postman, N. (1976). *Crazy Talk, Stupid Talk*. Delacorte Press: New York, (Out Of Print).

Pottier B. (1987). *Théorie et analyse linguistique*. Hachette : Paris.

Rastier, F. (2001). L'action et le sens. Pour une sémiotique des cultures. *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, (85-86), pp. 183-219.

Reutner U. (2013). « "Nous, lexicographes, nous avons donc toujours tort ?" Traitement de l'euphémisme dans le Petit Robert », *Cahiers de Lexicologie*, (103), pp. 167-192.

Silverstein, M. (2003). Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life. *Language & Communication*, (23), pp. 193-229

- Sodikoff, G.M. (2012a) 'Totem and Taboo Reconsidered: Endangered Species and Moral Practice in Madagascar', in G.M. Sodikoff (ed.) *The Anthropology of Extinction: Essays on Culture and Species Death*, pp. 67–86. Indiana University Press: Bloomington, IN.
- Stapleton, K. (2010). Swearing. In Locher, M. Graham, S. L. (Eds), *Interpersonal Pragmatics*, Mouton de Gruyter, pp. 289-306.
- Tartamella, V. (2006). *Parolacce. Perché le diciamo, che cosa significano, quali effetti hanno*. BUR: Milano
- Wang, R. & Wang Z. (2008). *English Lexicology*. Shanghai Foreign Language Education Press: Shanghai.
- Widlak S. (1965). L'interdiction linguistique en français d'aujourd'hui. *Revue belge de philologie et d'histoire*, (43), (3).

## Bibliothèque d'images

- Hector, R. (2020). Hector le blog [en ligne], <http://www.hector-bd.com/blogs/public/images-2018/06-07-08-09/cadre-strip-meteo-23.jpge> (consulté en janvier 2021)
- Mathieu (2016). "Vous pouvez suivre les insultes homophobes, en temps réel sur Twitter », JournalBuzz [en ligne] [http://www.jdubuzz.com/files/2016/05/une\\_insulte.jpg](http://www.jdubuzz.com/files/2016/05/une_insulte.jpg) (consulté en janvier 2021)
- TheLanguageNerd (2020). Facebook [en ligne] <https://www.facebook.com/> (consulté en janvier 2021)

## Annexes

### Annexe A : traitement des insultes dans la bande-dessinée *Gaston* de André Franquin



### Annexe B : traitement des mots jugés tabous dans la bande-dessinée française : exemple d'orthonymes

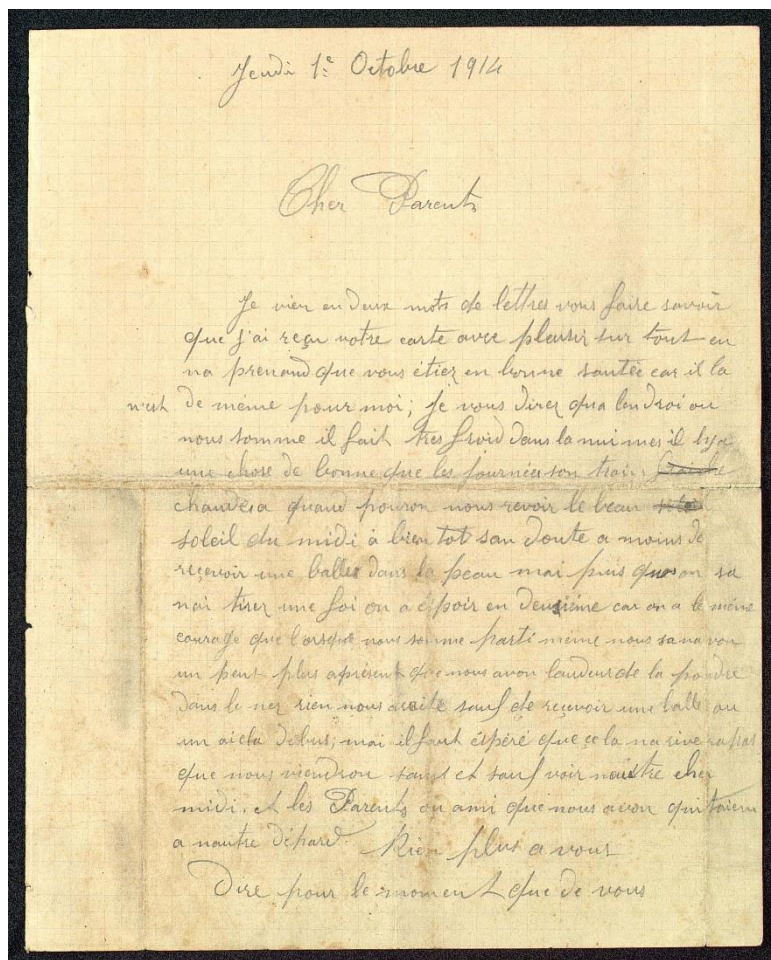




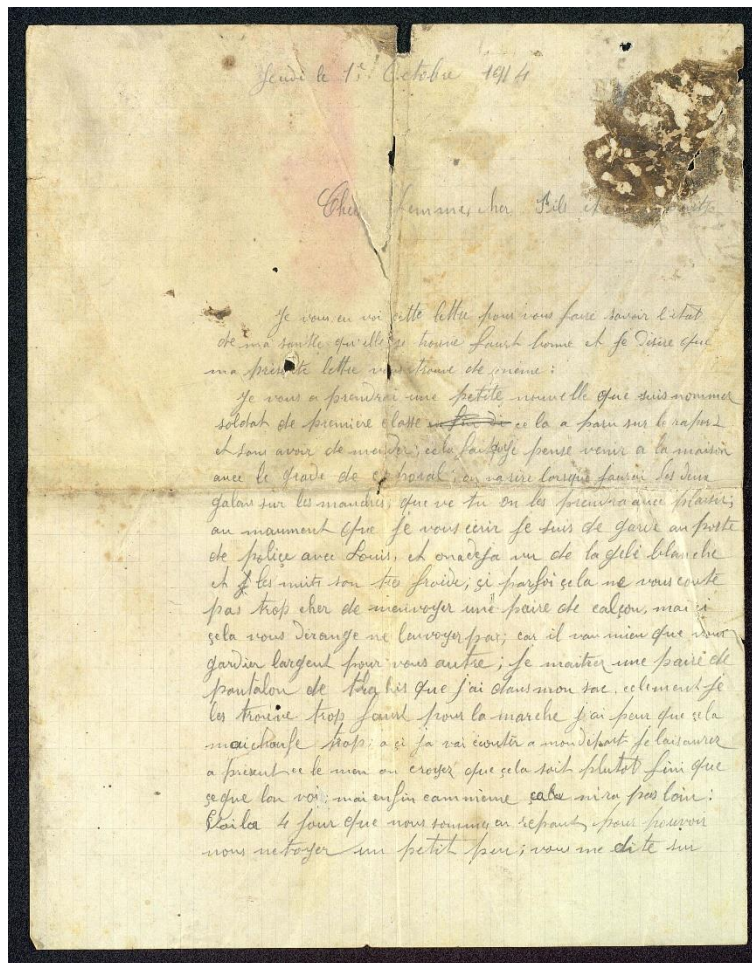
Annexe C : les tâches attribuées à la BBC durant la 2nd Guerre mondiale (Hendy, 2020)



Annexe D : lettre de Laurent Pouchet adressée à sa famille le 1<sup>er</sup> octobre 1914.







embraser bien sans tour du Land  
Du cœur; vous avez bien le bonjour de  
Bazile il va bien il est toujours le même  
Revoir cher parents et toi chère  
belle sœur Louissette les plus  
sincères adieux de votre Gendre  
pour la vie  
Laurent Porchet  
au 281<sup>e</sup> D'Infanterie 13<sup>e</sup> Division  
~~66<sup>e</sup> D'Infanterie~~ 131<sup>e</sup> Brigade  
66<sup>e</sup> Division  
18<sup>e</sup> Compagnie  
Régiment en marche  
Montpellier

## Annexe E : lettre de Gilbert Williams portant les marques de la censure

Dear Mr. Hunt,

2/

6th April 1916

I thank you very much for your letter which I received a week or two ago, also for the Magazine. We are in the trenches just now, I in fact was seen to spend about three times as much time in as we do not. Also we are in a pretty warm spot. It was about here, towards the end of last summer that the French and Germans had some of the fiercest fighting of the war. The country round about is a veritable maze of trenches. The fighting at one time was so fierce that there was only time just to bury the dead in the sides of the trenches, and now that the trenches have crumpled one is constantly seeing the bones of men, legs, or their boots, or shells sticking out from the sides of the trenches. I don't ask! I should like to be a ploughman with a cow in summer. I only hope we are not here at the end of the war and no end.

about twenty yards away from  
city and. (By headquarters) at times  
the air is pretty thick with little  
grenades and bomb cartons. These  
last are pretty behind, sort of top.  
They have an explosion, like  
about ten earthshakes rolled into  
one. But even these are not the  
worst we have to put up with.  
The trenches being so close to-  
gether, there is of course very  
amount of snoring going on. So  
that one never knows when the  
particular lump of earth one is  
standing on is going to take a  
trip through the solar region.  
When a mine does go up, there is  
some excitement about it. I  
can tell you. Suppose for instance  
we were going to explode one. All the  
civilians in that neighbourhood is  
ranged on the spot and about 1/2  
the mine is exploded, there is a  
hell of a lot of noise in the crater. Of  
course as soon as he gets the range  
the air is so thick, so that the air

is fairly full of everything that  
flies. Probably one can see these  
occasions, always rely on a good  
many commotions. Since the war  
has been in the air, these have  
been first exploded in the  
neighbourhood, while others are  
expected to go up at any time.  
So much for conditions here.

If one is away from  
town, pretty quiet. I suppose I have  
you in mind. (The 7th) over again. I  
do feel that one dropped in the line.

I am, Sir,  
Yours very sincerely,  
Gilbert W. Hunt